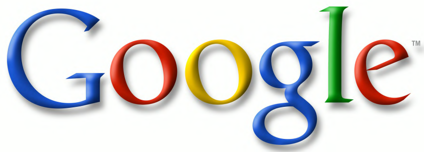
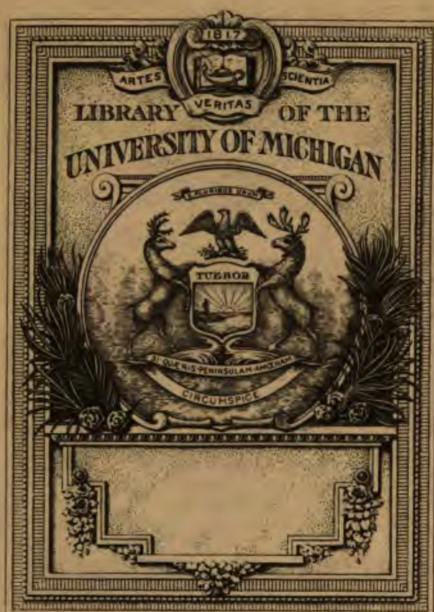



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA RELIGIEUSE

2213. — PARIS. IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

Michon, Jean Hippolyte

LA

RELIGIEUSE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT

TOME SECOND

HUITIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1864

TROISIÈME PARTIE

—

L'ÉGLISE NOUVELLE

I

D'ÉVÊQUE DEVENU CHANOINE

L'évêque d'A., accusé à Rome d'être imbu des idées gallicanes, d'être partisan des théories libérales, de ne pas aimer le pouvoir temporel des papes, de ne rien faire pour le denier de saint Pierre, de n'avoir changé que forcément la liturgie gallicane pour la liturgie romaine, est mandé à Paris par le nonce. On lui fait entendre, en aussi bons termes que possible, qu'il fera bien de donner sa démission, s'il ne veut pas éviter un éclat dont Sa Sainteté serait au désespoir. On lui insinue qu'on a sondé le gouvernement français, qui ne refusera pas un canonicat de premier ordre à Saint-Denis. Et l'on finit par lui dire : « Ou la paix, ou la lutte, choisissez ! »

L'évêque d'A. choisit la paix.

Il donna en bonne et due forme sa démission entre les mains du Souverain Pontife. La formule qu'on lui dicta, écrite en latin, se traduit ainsi :

« Très-Saint Père, humblement prosterné aux pieds de Votre Béatitude, je viens la supplier d'accepter ma démission du siége épiscopal d'A. que j'avais reçu de la bonté de Votre Béatitude. Ma santé, très-affaiblie depuis longtemps, ne me permet pas de vaquer aux fonctions principales de l'épiscopat, la visite de mon diocèse et le ministère de la parole évangélique. Je serai très-reconnaissant à Votre Béatitude d'agréer ma nomination de chanoine de l'ordre des évêques du chapitre impérial de Saint-Denis, que j'attends de la bienveillance de S. M. l'empereur des Français.

« Je serai toute ma vie, Très-Saint Père, attaché de dévouement et de cœur à Votre Béatitude et au Saint-Siége. Je fais des vœux pour les longs jours de Votre Béatitude, et me prosternant humblement à ses pieds, je lui demande sa bénédiction apostolique.

« LAURENT, *évêque d'A.* »

C'était dans un moment où le gouvernement

impérial, voulant éviter à tout prix ce qui hâterait la catastrophe à Rome, ménageait de toutes manières le gouvernement pontifical. Le ministre des cultes avait fait de sérieuses représentations au nonce sur la victime épiscopale que Rome immolait aux Jésuites et à une puérile vengeance, mais il avait cédé : le canonicat de Saint-Denis avait été promis pour l'évêque d'A. Huit jours après, tous les journaux, d'après le *Moniteur*, contenaient l'article suivant :

« Mgr l'évêque d'A. a donné sa démission pour des motifs de santé. M. l'abbé F***, curé de Notre-Dame de Rouen, est nommé évêque d'A. »

Le prélat démissionnaire, que nous n'appellerons plus que l'évêque Laurent, vint s'établir à Paris. C'était réellement un homme de valeur. Un peu timide, il n'imposait pas par cette énergie que redoutent ceux mêmes qui sont au-dessus de nous ; mais il était loyal, droit, sympathique aux prêtres, bon surtout pour les curés des campagnes. C'était un homme de cabinet et non pas un homme d'action. Pendant qu'il était avec ses livres ou qu'il écrivait, les hommes de haine faisaient une propagande effrayante dans son diocèse : ils répandaient partout le bruit qu'il ne resterait pas, qu'il ne pouvait pas rester, qu'à Rome on n'était pas très-sûr de sa foi,

qu'il n'était pas pour l'Immaculée Conception, qu'il ne s'était pas uni à ses collègues de l'épiscopat dans la grande manifestation de juin 1862, ayant faussement prétexté l'état de faiblesse de sa santé, pendant qu'il était notoire qu'il jouissait d'une santé parfaite.

Ils ajoutaient, le grand crime, que c'était un libéral, presque un socialiste, qu'il avait dans sa bibliothèque tous les mauvais livres du temps, qu'il manquait de piété et de zèle, qu'il ne disait pas la messe chaque matin. Et ils terminaient le tout en insinuant, ce qui était une affreuse calomnie, que ses mœurs n'étaient pas à l'abri de tout reproche, et qu'il y avait une maison d'A... où il allait trop fréquemment.

Devant ce *tolle* général du parti violent, les bons curés de campagne, qui aimaient l'homme de bien dont ils recevaient un accueil si cordial, osaient à peine le soutenir. Puis ils étaient isolés. Que pouvaient-ils faire? La camarilla était puissante. Le supérieur du grand séminaire, vendu aux Jésuites, était à la tête du parti. Le petit clergé se disait : Ne nous compromettons pas pour lui : s'il succombe, on se vengera de nous sous son successeur.

C'était là, en effet, l'arme insidieuse et terrible des adversaires de l'évêque. Ils avaient fait

courir habilement ce mot d'ordre qui avait jeté partout la terreur : « Ceux qui soutiendront l'évêque seront perdus ! »

L'évêque Laurent, en définitive, avait bien fait de céder à l'orage; sa position n'était plus tenable. Il avait manqué d'énergie pour arrêter la première explosion. Il avait encore moins celle de triompher, à la dernière heure, et de ses ennemis dans le diocèse et de ses ennemis à Rome. Sa récente faiblesse, le changement de liturgie, avait achevé de le perdre. On avait très-bien senti qu'il ne se décidait à cette mesure qu'avec une répugnance extrême. — Chassons le pauvre homme! — avait été le cri de ses ennemis implacables. Les Jésuites avaient prononcé la sentence; Rome s'était mise à l'exécuter, ignorant quelles haines secrètes elle allait servir.

L'évêque Laurent était, nous l'avons dit, un homme de plume. Ancien professeur d'Écriture sainte au séminaire de ..., toute son intelligence s'était portée vers les études d'exégèse biblique, si négligées dans le catholicisme. Plus tard, devenu vicaire général de l'évêque de L..., son ami, il n'avait pas renoncé à ses chères études; l'administration l'ennuyait, et c'était sur la recommandation chaleureuse du

préfet de L..., qui l'avait pris en grande affection, que le gouvernement l'avait nommé évêque, au moment où, brouillé avec le parti violent du catholicisme, il demandait partout aux préfets de lui signaler les hommes marquants du haut clergé qui paraîtraient vouloir rompre avec le vieux ultramontanisme. Le préfet de L... avait deviné son homme. L'évêque Laurent était un anti-ultramontain.

Arrivé à Paris, perdu au milieu de ce monde immense, il se trouva dans un isolement qui l'effraya. Il fallait un aliment à son activité. Il prit un logement commode rue Saint-Guillaume, dans ce paisible faubourg Saint-Germain où dorment les vieilles idées, mais où l'on souffre moins du mouvement et du bruit. Il installa sa chère bibliothèque; mais les livres ne suffisent pas. Il songea à quelques liaisons qu'il avait faites autrefois. Beaucoup d'hommes qu'il avait connus avaient disparu de la scène du monde. La pensée de Julio lui vint, et cela lui rappela Loubaire. Il avait éprouvé une vive sympathie pour ce montagnard qui lui avait dit carrément, mais avec le sentiment d'une modestie profonde, qu'il allait tout faire pour continuer l'œuvre de son ami.

— Que peut-il faire, mon Dieu? s'était dit

l'évêque si profondément découragé, nous l'avons vu, sur la situation du catholicisme.

Maintenant débarrassé du poids de l'épiscopat, moins préoccupé de ses ennemis, d'évêque devenu meunier, comme il le disait lui-même, il revint à méditer sur la crise religieuse, et naturellement il se mit, comme tant d'autres, à chercher une solution. — Évidemment Julio s'est trompé : on ne peut rien faire avec le clergé officiel. Peut-on faire quelque chose sans lui ou malgré lui ?

Il était sous la préoccupation de cette pensée, lorsqu'un jour, étant allé entendre le Père F. à Notre-Dame, et ayant jeté les yeux sur l'auditoire, il aperçut la mâle figure de Loubaire. A la fin de la conférence, il indiqua Loubaire au domestique dont il était accompagné. Il lui dit d'attendre celui qu'il lui indiquait à la porte de Notre-Dame et de le conduire à sa voiture, où il le ferait monter.

— C'est comme cela, monsieur Loubaire, qu'on vous surprend aux sermons des Jésuites?

— On vous y surprend bien, monseigneur. Je vous avais vu dans le banc-d'œuvre.

— Eh bien, que pensez-vous de l'orateur?

— Et vous, monseigneur?

— Oh ! je veux savoir d'abord votre opinion. Je vous crois très-franc.

— Pour cela, oui. Eh bien, c'est un homme monté sur des échasses. *Sesquipedalia verba.*

— Le jugement est court, mais précis.

— Oui, il dit tout.

— C'est bien faible, en effet, et bien creux d'idées. Il faut que nous soyons tombés bien bas pour que ce soit là notre orateur.

— Croyez-vous, monseigneur, qu'on prenne le Père F. pour un orateur ?

— Il y a un parti qui le vante outre mesure, Les autres, c'est-à-dire la masse intelligente, qui le trouvent affecté, filandreux, perdu dans la phrase, jouant sur les subtilités, et faisant à toute heure d'affreuses estocades à la logique et au sens commun, n'osent pas contredire un jugement officiellement porté.

— C'est cela. Officiellement, c'est l'orateur de Notre-Dame. Mais franchement, il ne va pas à la cheville de Lacordaire.

Pendant ce dialogue, la voiture de l'évêque avait franchi les ponts et pris la direction du faubourg Saint-Germain. L'évêque avait été affectueux pour Loubaire ; il lui avait donné son adresse et l'avait prié de venir le voir.

— Venez le matin vers les dix heures, nous

causerons avant le déjeuner. Nous avons de grandes questions à débattre.

L'évêque descendit de voiture et donna ordre au cocher de conduire Loubaire à la rue Barouillère.

— Monseigneur, je n'accepte pas cet honneur, et je descends.

— Allons donc! ce que vous faites n'est pas bien.

Et il ajouta en riant :

— Au nom de la sainte obéissance, laissez-vous conduire!

II

L'HÔTEL DE LA RUE SAINT-GUILLAUME

Quand on pénètre dans cette partie du Paris antédiluvien que l'on appela longtemps le noble faubourg, et qu'on en suit les rues silencieuses, on ne s'étonne pas que ce recoin paisible de la ville tourbillonnante et tempêtueuse devienne l'asile de tous les proscrits, de tous les oubliés, de tous les vaincus, en même temps que le séjour préféré des écrivains, des savants et des penseurs. Là vivent ces grandes et honorables familles qui représentent la vieille France, un peu boudeuses du présent, mais rachetant cette rancune contre les institutions modernes par une vertu qui s'est réfugiée là, comme dans un sanctuaire, la fidélité politique. A côté de cette colonie nobiliaire, dont le reste du faubourg ne

connaît l'existence que par la façade de ses hôtels et l'éclat de ses équipages, se rencontrent les appartements plus modestes des pionniers de l'art, de la science, du génie, qui fuient le Paris bruyant et les rues luxueuses.

L'évêque Laurent, démissionnaire de l'évêché d'A, s'était, nous l'avons vu, réfugié dans le noble faubourg. L'hôtel qu'il occupait, rue Saint-Guillaume, portait le numéro 16, et le premier étage, au fond de la cour, était son appartement. C'était plutôt grand que riche. Un vaste salon décoré dans les premières années du XVIIIe siècle et qui avait quelques réminiscences de l'art qui a embelli Versailles, une salle à manger un peu nue, un petit salon particulier précédant une chambre à coucher, où l'on remarquait d'assez bonnes peintures, formaient, en dehors des petits appartements laissés aux gens de sa maison, la partie où il se tenait. Son petit salon était devenu un cabinet d'étude, dont la vue s'étendait sur le jardin assez vaste de l'hôtel. Il y avait là verdure, air, fraîcheur, et le bruit du Paris agité ne pénétrait dans cette chartreuse que comme cet écho des cascades qui remonte affaibli du fond des vallées et se confond avec le murmure des vents.

Garibaldi, nonce de Grégoire XVI, avait oc-

cupé cet appartement durant de longues années. Aussi beaucoup de personnes dans le quartier disent-elles encore : « la nonciature, » pour désigner ce grand et silencieux hôtel.

Ce fut là que, par une délicieuse matinée des derniers jours d'août 1863, se rendit Loubaire, afin de voir le bon évêque duquel il avait reçu un si gracieux accueil au sortir des conférences de Notre-Dame. Quoique l'évêque aimât peu l'ostentation, il avait conservé les habitudes de la vie aristocratique contractées dans l'évêché d'A. Disons à son honneur que c'était moins pour l'éclat de cette vie mondaine que dans la charitable pensée de garder tous les serviteurs qui lui avaient été attachés à l'époque de ses prospérités épiscopales.

Le valet de chambre conduisit donc Loubaire au cabinet de travail de l'évêque, et l'annonça.

— Soyez le bienvenu, cher monsieur, je vous attendais.

— Monseigneur, vous êtes réellement trop bon pour moi. Ignoreriez-vous mon passé ?

— Nullement, mon ami, mais je crois au miracle de la rénovation des âmes plus qu'au miracle de la réforme des prêtres, rêvée par notre cher Julio et avant lui par tant de nobles intelligences.

— Vous continuez donc toujours, monseigneur, à ne rien espérer de l'Église officielle ?

— Oh ! certainement ! Non pas qu'il n'y ait là de bonnes natures, des esprits distingués, des hommes voulant le bien : j'en ai connu auxquels je garde une estime sincère ; mais ils se sont perdus dans cette fatale admiration du vieux régime au delà duquel ils n'osent pas lever le regard. Leur éducation première, leurs études, les idées auxquelles s'est familiarisée leur intelligence ont mis, entre eux et toute idée de réforme, une muraille d'airain qui ne se rompra jamais et qui ne saurait être escaladée. Si vous pouvez faire quelque chose dans l'Église sans eux et, il faut le dire, malgré eux, essayez-le. Sinon, il n'y a qu'à plier sa voile et qu'à s'endormir au port.

— Et c'est le parti auquel vous vous êtes arrêté pour vous-même ?

— Vous le voyez. Les meurtris sur le champ de bataille ne recommencent pas la lutte : ils ont assez à panser leurs plaies. J'aurai longtemps à me guérir des miennes.

Dans ce moment le valet de chambre de l'archevêque annonça M. l'abbé de Cambiac.

— Le Père de Cambiac ? s'écria Loubaire.

— Oui, mon ami, le Père, devenu l'abbé.

Vous ne saviez donc pas qu'il n'était plus jésuite?

— Non, monseigneur.

L'abbé de Cambiac entra. C'était un singulier hasard que celui qui réunissait là trois espèces de maudits : l'un que le pape, par faiblesse, avait fait descendre d'un siége épiscopal, au moyen de l'intimidation; l'autre, que les jésuites avaient renvoyé tout nettement de leur ordre, parce que sa nature simple et droite répugnait aux procédés jésuitiques; le dernier enfin, qu'on avait privé de ses fonctions sacerdotales, sur des indices provenant de la violation du secret de sa correspondance avec Louise de la Claivère, dans laquelle il commettait le crime d'être peu révérencieux pour la prélature romaine et de se montrer ennemi de la puissance temporelle des papes. Ces trois hommes s'aimaient, l'abbé de Cambiac et Loubaire presque dès leur adolescence, l'évêque et eux par une liaison plus récente, mais formée sur une sympathie commune et sur les mêmes répulsions pour les hommes qu'ils regardaient comme le véritable fléau du catholicisme.

L'abbé de Cambiac, ayant écouté de la bouche de Loubaire le récit de la belle mort de Julio, raconta à son tour comment, après

avoir été renvoyé du Gesù, il avait passé par diverses maisons de son ordre en Autriche, en Bavière, en Belgique, toujours suspect, toujours harcelé de récriminations de la part de ses supérieurs, toujours luttant d'efforts pour se faire supporter, mais arrivant enfin à ce point extrême où la nature dans sa dernière révolte, et la dignité humaine dans un dernier sentiment du respect de soi, l'avaient forcé à dire au révérend Père provincial : — Je veux savoir enfin si ce régime, qui me paraît exceptionnellement sévère, a pour but de me pousser à sortir de l'ordre, ou si l'on cherche un prétexte pour se débarrasser de moi. Dans l'un ou l'autre cas, je suis prêt à quitter la Compagnie. Ecrivez dans ce sens à Rome. — La réponse n'avait pas tardé à venir. — Dites au Père de Cambiac que la Compagnie le prie de se retirer, et que le Saint-Père lui accorde la dispense de ses grands vœux.

Telle était l'histoire de cet abbé, bonne et douce nature, mais trop absorbé par ses goûts particuliers pour la science, trop spontané, trop droit pour se plier au régime jésuitique, et par insouciance ou maladresse, ne sachant pas employer ces ménagements de la diplomatie des couvents, qui font qu'on s'é-

chappe dans la foule sans s'attirer les regards et sans devenir le point de mire de supérieurs taquins ou d'égaux qui se livrent au métier fructueux de l'espionnage.

La conversation ne tarda pas à devenir générale.

— Avec tout cela, nous sommes les battus, dit l'évêque Laurent qui avait encore sur le cœur sa récente mésaventure.

— Battus pour le moment, reprit l'énergique Loubaire. Mais, monseigneur, il y a une chose qui résiste aux plus violentes secousses, c'est la vérité. Si elle est pour nous, si nos ennemis ne sont que les champions d'un système faux, dangereux, menant l'Église à l'abîme, une heure viendra, que ce soit bientôt, que ce soit après nous, où cette vérité dissipera le nuage, et où il sera dit que les vaincus, les flétris, les victimes seuls avaient raison.

L'abbé de Cambiac soutint le dire de son ami.

— Le monde intellectuel, dit-il, est comme le monde physique, l'harmonie ne s'y maintient que par un équilibre de forces qui se repoussent. Entre les hommes de ténèbres et d'absolutisme qui perdent l'Église, et nous qui la voudrions grande, libre et heureuse, il y a une lutte nécessaire. L'équilibre peut se briser mo-

mentanément. Mais la victoire même des forces mauvaises donne aux forces régénératrices leur énergie pour un nouveau combat. *Post tenebras spero lucem.*

— Vous êtes heureux d'être des hommes d'espérance, reprit l'évêque. Il y a des moments où je me surprends à n'espérer pour moi que le repos de la tombe, et que la longue agonie, à travers les siècles, de cette Église qui a eu tant de gloire, parce que chez elle les fougueux l'emporteront toujours sur les sages, et les hommes de raison seront toujours flétris et dénoncés par les mystiques.

— Mais, monseigneur, dit l'abbé de Cambiac, vous ne vous abandonnez pas à ces découragements? Cela ne serait pas digne de votre grande âme. Hélas! qui ne les éprouve dans l'Église ces tressaillements de profonde tristesse à la vue des abaissements où on la traîne? Mais les ténèbres ne doivent pas dominer éternellement, et c'est aux hommes de lumière à se faire les porte-flambeaux du vrai. La tâche est rude, mais elle est belle.

— C'est surtout, monseigneur, avec des hommes comme vous qu'il est doux de se grouper pour l'œuvre régénératrice.

— Cher abbé, que cette parole me fait de

bien ! s'écria Loubaire, depuis longtemps sous l'influence des tristesses de l'évêque. Oui, monseigneur, il faut se mettre à l'œuvre de la régénération. Les ténèbres ont assez longtemps régné ; c'est l'heure de l'aurore d'un nouveau jour. Il y a des obstacles, et nous reconnaissons qu'ils sont immenses ; mais mieux ils nous seront connus, plus facile sera le travail pour les vaincre.

— Vous auriez donc le courage, messieurs, de vous mettre à une œuvre de réaction contre le mouvement absolutiste et mystique qui emporte les esprits dans le catholicisme ?

— Monseigneur, oui ! répondirent les deux amis, comme s'ils se fussent concertés auparavant sur cette grave question.

— Eh bien ! je l'aurai moi-même avec vous ! Je voulais sonder vos pensées intimes, et, en vous parlant de mes désespoirs, connaître précisément jusqu'à quel point vous étiez des hommes d'espérance. Je crois avec vous que le nouveau jour approche. Mais, mon Dieu ! comment s'y prendre pour faire un peu de lumière ?

— Monseigneur, reprit Loubaire, avez-vous gardé le souvenir de l'entretien que nous avons eu ensemble à l'évêché d'A., lorsque je revenais des Pyrénées pour me rendre à Paris ?

— Oui, cher monsieur ; je me rappelle vous avoir dit que la marche suivie, jusqu'à ce jour, par les réformateurs catholiques de bonne foi, les plus honorables, les plus purs, ne pouvait aboutir.

— Eh bien, monseigneur, je vous ai dérobé votre idée ; et voici maintenant un plan nouveau que je viens soumettre à vos lumières. L'entretien de l'évêché d'A. en est la base. J'y ai ajouté quelques points pratiques. Si vous le permettez, je vous lirai ce programme, dont vous excuserez le décousu et le style peu châtié : je ne sais pas écrire. C'est court, du reste, et je ne vous demanderai pas une longue attention.

— Certainement, dit l'évêque Laurent.

Et Loubaire, sortant un manuscrit, exposa la théorie qu'il avait faite sous ce titre : *L'Eglise nouvelle :*

« La religion a commencé avec l'homme. La première créature intelligente a aimé et adoré, car l'adoration tient à la fois de la pensée et du cœur. Ainsi parlent, dans l'Église et en dehors de l'Église, tous les grands esprits qui ont écrit sur la religion, saint Augustin, Bossuet, Lamennais.

« Jusqu'à la constitution du sacerdoce figuratif

par Moïse, il n'y a pas eu de sacerdoce. Tout croyant était prêtre et offrait le sacrifice, ce qui est la fonction même du sacerdoce.

« La loi nouvelle n'a eu qu'un prêtre, le Christ, prêtre éternel. Et le sacerdoce tel que l'Église l'a constitué n'est qu'un sacerdoce de délégation. Voilà pourquoi, dans la croyance catholique, le successeur de Pierre n'est lui-même qu'un vicaire, c'est-à-dire un délégué.

« Cette fonction de délégué ôte au sacerdoce la puissance constituante. Le prêtre ne crée pas le dogme, il n'en est que le dépositaire. Toute l'histoire de l'Eglise est là pour établir ce fait. Les conciles décrètent ce qui est reconnu de foi. Leur canon ou règle est une constatation, un résumé d'enquête. Dans l'Église, le législateur suprême est le Christ.

« Plus nous remontons haut dans l'histoire, plus le prêtre s'efface pour n'être qu'un serviteur dans la famille chrétienne. Plus nous descendons bas dans les temps modernes, plus il se montre avec une personnalité de domination et de puissance. Et un jour est venu où l'on a dit sans blesser l'oreille de personne : « Il y a « deux Églises : l'Eglise enseignante, le prêtre ; « l'Église enseignée, les fidèles. » Le symbole avait dit pourtant *unam Ecclesiam*. Les faits

déchirent le dogme et leur logique l'emporte. Le prêtre n'étant, par son installation dans l'Église, qu'un serviteur des âmes, il ne peut pas s'en dire le maître : l'Église n'est pas un troupeau qu'il conduira de la verge, c'est une société dans laquelle il a une fonction.

« La grande déviation qui s'est faite lentement, dans le sacerdoce, pendant la longue nuit du moyen âge, a été la fatale substitution de l'idée de puissance à celle de fonction et de service. Tout contribuait à ce changement : l'ancienne société intelligente, qui avait dû être conduite comme une société d'hommes libres, était tombée sous les coups des barbares ; il n'en restait que des débris, et le monde moderne a recommencé avec ces barbares. Le prêtre s'est trouvé naturellement un maître devant ces ignorants et ces esclaves. Il a mené tout ce troupeau avec la verge. Les peines spirituelles, les seules que pût comprendre l'Église à son état de société intelligente, ne suffisaient plus dans l'Église barbare. Le clergé appela le bras séculier ; c'était commode pour l'obéissance extérieure, c'était mortel dans la conduite des âmes. Deux Églises se trouvaient par le fait, l'une qui disait : Croyez et faites, l'autre qui croyait et obéissait.

« Cette direction, en apparence si facile, a duré mille ans bien complets, non pas sans des murmures, sans de vives protestations, chaque fois qu'il se trouvait des intelligences que blessait, dans une société spirituelle, l'emploi de la force, mais cependant avec la puissance incontestée du sacerdoce.

« L'inquisition, les contrées hérétiques mises à feu et à sang par une croisade, les récalcitrants à l'orthodoxie atteints par sentences du feu que prononçaient les parlements, tout cela s'explique par ce qui vient d'être dit. L'Église enseignée avait des maîtres qui menaient rudement les disciples.

« Il est évident que le régime exceptionnel sous lequel a vécu l'Église barbare ne peut plus convenir à l'Église revenant au soleil d'une pleine civilisation. Dès le XVIIe siècle, depuis saint Vincent de Paul et Fénelon, le régime de la force n'a plus été compris, et les hommes qui aujourd'hui regrettent ce régime de fer et veulent y ramener l'Eglise sont des barbares, en opposition flagrante avec ce que l'Église moderne a de plus noble et de plus saint dans son sacerdoce.

« Il y a donc eu une Église primitive, société spirituelle, intelligente, civilisée, qui a pris fin à l'invasion des barbares.

« Il y a eu une Eglise barbare qui a vécu mille ans, jusqu'au xvIIe siècle.

« Il y a une Eglise de transition qui dure depuis le xvIIe siècle, après laquelle sera l'Eglise de la civilisation nouvelle, qui est l'Église de l'avenir.

« Cette division purement historique ne détruit pas en elle la grande loi de l'unité. Je ne veux pas que l'on me prête cette stupide erreur. L'Eglise de l'avenir ne peut être que la continuation de l'Eglise de transition sous laquelle nous vivons douloureusement, comme celle-ci n'a été qu'une phase moins pénible encore pour l'humanité que celle de l'âge barbare.

« Le monde moderne, gravitant par une loi providentielle vers une grande et rapide civilisation, je puis affirmer, sans crainte de me tromper, que l'Église de l'avenir sera une Église uniquement spirituelle, se renfermant, comme le fit l'Eglise primitive, dans le domaine exclusif des âmes.

« Ces déductions se sentent, et il suffit de les affirmer pour que les esprits intelligents les adoptent.

« Ce qui se pressent avec la même évidence, c'est que le passage de l'Eglise de transition à l'Eglise de l'avenir sera laborieux pour l'humanité.

« Deux procédés étaient en présence : celui du clergé, corporation enseignante et maîtresse, se remettant à petit bruit, corollairement avec les changements immenses produits dans le monde par les révolutions, à sa tache primitive dans une société intelligente, à son service, à sa fonction.

« L'autre, des fidèles, société enseignée, arrivant lentement, mais d'un pas sûr, à un tel degré de développement spirituel, de prise de possession de leur dignité d'enfants de Dieu, de leur valeur individuelle comme membres de la grande famille croyante, que le prêtre soit amené forcément à se mettre au niveau de cette société ainsi transformée par la double force de la civilisation et du principe chrétien qui est en elle.

« Le premier procédé était plus honorable pour le clergé : il était rationnel, les guides devant ne pas se traîner derrière le troupeau. Et l'Eglise enseignante, qui avait eu des grandeurs dans le passé, ne devait pas se donner la honte de se voir devancée en intelligence de la situation nouvelle faite aux enfants du Christ dans le monde nouveau.

« Le second procédé est le seul qui se présente réalisable dans l'avenir, le jour où la

partie intelligente, sage et modérée du clergé a été débordée par la partie fougueuse, fanatique, violente, éprise d'un fol amour pour le régime brutal du moyen âge, et déclarant que les premiers siècles de l'Eglise ne peuvent plus revenir : ce qui signifie qu'il faut prolonger jusqu'à la fin des siècles, dans le royaume des âmes, le régime de la force mise au service de la foi.

« Depuis vingt ans surtout, les idées ont marché si rapidement dans l'Eglise par le développement effrayant qu'ont pris les théories insensées du retour au système du moyen âge, comme le seul capable de maintenir la foi dans le monde, qu'il n'y a plus aujourd'hui à hésiter dans la considération de ce qu'il y a à faire pour les esprits droits dans le clergé et parmi les fidèles : c'est de cesser de demander à une secte orgueilleuse et fanatique qu'elle revienne à des théories plus sages ; c'est de la laisser faire toutes les expériences où l'extravagance l'entraîne ; c'est de préparer à petit bruit, avec les quelques hommes du clergé que la folie universelle n'a pas atteints, l'ère nouvelle qu'un des grands esprits de ce siècle, l'éloquent Lacordaire, avait formulée dans ces lignes qui auront été une prophétie : « Reprendre le chris-

tianisme entre les catacombes et Constantin. »

« Il y a dans les sociétés humaines, comme dans l'individu, une loi puissante de conservation qu'elles s'appliquent quand le danger leur est clairement démontré. L'explosion des doctrines absolutistes, théocratiques, dans l'Eglise, a eu cet immense avantage qu'elle a dévoilé le but des hommes qui se sont mis à la tête de ces doctrines. Ils ont soutenu cela avec tant d'audace, ils se sont donné le rôle odieux de provoquer le monde et de le menacer de servage avec tant d'impudence, que les moins clairvoyants dans l'Eglise, comme les libres penseurs et les indifférents hors d'elle, se sont demandé : où ces énergumènes nous conduiraient-ils ?

« Ce jour-là l'heure de la transformation avait sonné, ce jour-là commençait l'Eglise de l'avenir.

« Je n'ai point ici à jeter de blâme sur personne ; je ne chercherai pas comment ceux à qui leurs fonctions suprêmes, dans l'Église, imposaient le devoir de retenir les extravagants et de leur imposer silence, se sont vus réduits à trembler devant leur audace et à compter avec eux. Je constate les faits : ils l'avouent eux-mêmes : ils ont été débordés.

« L'histoire racontera ceci longuement. Nous cherchons le remède au mal pour l'avenir.

« Le salut de l'Église doit venir maintenant de la partie intelligente, sage, modéré et fidèle qui comprend qu'elle ne peut suivre dans les folies de la théocratie et du mysticisme la petite Église fanatique qui a pris en haine tout son siècle et qui se prépare, si des événements imprévus amenaient au pouvoir ses énergumènes, à conduire l'humanité avec la verge et à lui imposer son *Credo* et sa morale au moyen du gendarme.

« Ce sont là les croyants de l'Église de l'avenir : ils en sont l'embryon, le premier groupe. Ils forment l'Église élémentaire, comme la graine qui a en puissance l'arbre qui sortira d'elle, avec ses racines, son tronc, ses branches.

« Ils seront les initiateurs pacifiques d'un ordre nouveau.

« Mais voici les conditions rigoureuses de leur apostolat :

« Rester dans l'Église extérieurement ; appartenir à son âme, c'est-à-dire évidemment à la plus belle part d'elle , à elle en réalité.

« Accepter le culte, transformable de sa nature, tel qu'il est maintenant, quoique notablement modifié par les siècles, jusqu'à ce

qu'il puisse être ramené à la simplicité de l'âge primitif.

« Ne jamais rompre ni avec Rome ni avec l'épiscopat. C'est là le point capital. Ils sont assis sur la chaire de Pierre, comme les princes des prêtres, au temps de la synagogue, étaient assis sur la chaire de Moïse.

« Les respecter, même les aimer, car l'immense majorité des hommes de la vieille Église a des vertus, et c'est parmi ce clergé que l'Église de l'avenir trouvera ses nouveaux apôtres.

« Se séparer nettement, hautement de la secte fanatique de l'ultramontanisme, en dévoiler partout l'idée dangereuse, l'esprit anti-évangélique; rompre formellemet avec ces pharisiens des derniers temps, irréconciliables avec la vérité par leur orgueil, imprégnés de l'idée brutale de la domination de l'Église dans le monde par la prison, le glaive et le bûcher, véritable fléau de la société chrétienne pour la discréditer et la rendre odieuse aux natures simples dans le monde, indifférentes, mais non hostiles, à la grande doctrine évangélique.

« Stigmatiser partout ces hypocrites de la nouvelle loi, les montrer comme leurs aïeux de la loi antique, payant la dîme de la menthe et du cumin, et poursuivant de leurs haines im-

placables les véritables adorateurs de Dieu, sépulcres blanchis, portant le chapelet dans la rue pour être vus des hommes et passer pour des saints.

« Déclarer une guerre incessante à ces ennemis de l'humanité.

« Voilà l'œuvre nouvelle ; elle est grande, elle est hardie ; mais elle est légitime.

« Pas de schisme; c'est l'isolement et c'est une privation de force.

« Pas d'hérésie ; il n'y en a plus de possibles : elles ont toutes été faites. La dernière, s'il en reste une, et celle-là il faut la combattre, serait la substitution de l'homme à Dieu par l'exagération des droits confiés par le Christ au chef de son Eglise.

« Rester invinciblement dans la catholicité, dans l'orthodoxie. Là est la force. Ne dogmatiser en rien, ne soulever aucune question de doctrine ; mais préparer lentement des hommes nouveaux à une *compréhension raisonnable de l'idée évangélique* qui la rende acceptable au monde moderne.

« Laisser Rome actuelle aller aussi loin qu'elle le voudra dans les condamnations qu'on lui demande contre les écrits qui ont posé la ques-

tion de l'alliance de l'Église avec la liberté et le progrès.

« Il serait par trop puéril de croire que ces décisions de la colère d'un parti qui a su s'emparer de l'esprit d'un pieux pontife, fussent des décrets de la sagesse suprême qui engageassent notre conscience. Du silence devant les folies de Rome. Du respect pour ceux qui se laissent entraîner dans la voie de ces réactions misérables.

« De l'impassibilité et de la patience.

« Désabuser la femme.

« On a fait d'elle le séïde de cet affreux absolutisme religieux qui est la plus dure des tyrannies. Ne pas bouger dans la vie, sans tenir par la ceinture un moine qui vous confesse et vous dirige, allons donc ! est-ce là l'esprit des saints, la longue pratique de l'Eglise, avant l'affaissement du christianisme au moyen âge? Femmes, reprenez la sainte liberté des âmes, la liberté des enfants de Dieu !

« Désabuser la femme.

« Elle aime les faibles, elle les protége, elle est toujours pour la victime contre l'oppresseur. Et dans nos jours où la foi est si rare, ces hommes ont dit à la femme : Nous sommes les persécutés, soyez pour nous ! Mères qui voulez la pudeur au foyer paternel, la fidélité de l'é-

poux, la docilité de l'enfant, l'obéissance du serviteur, défendez-nous; nous vous assurerons ces saintes choses qui sont l'éternelle paix de la famille. Jeunes filles, vous avez attendu pour époux de jeunes hommes au cœur chaud et pur qui ne se seront pas traînés dans la boue d'un libertinage précoce, soyez pour nous; n'acceptez que ceux qui nous aimeront. Sages institutrices qui voulez dans la jeunesse l'amour du travail, l'esprit d'obéissance, la pudeur, soyez pour nous et nous vous aiderons.

« Et les mères, et les filles, et les institutrices, la partie militante de la société humaine, celle qui commande dans l'asile impénétrable à tous, qui s'appelle la famille, sont allées naïvement à ces hommes qui ont payé cette sainte confiance par le servage intellectuel imposé à ces intelligences féminines, par l'interdiction de toute lecture qui ne sorte pas du laboratoire littéraire où ils écrivent leurs livres, et quels livres! par les exigences de pratiques minutieuses et puériles, par un étiolement universel qui, avant un demi-siècle, amènerait un affaissement marqué dans le cerveau des femmes.

« Qu'elles sachent que la religion est grande, mais que les systèmes de ces hommes pour y conduire sont dangereux et misérables.

« Arracher la femme au mysticisme qui la tue, aux pratiques puériles qui lui prennent de longues heures, à une soumission servile qui lui torture la conscience.

« Le mal a été fait innocemment, dans l'Église, par les femmes; les femmes doivent le réparer.

« Cette grande œuvre accomplie, la transformation sera faite. »

Loubaire avait lu son manuscrit d'une voix claire et vibrante.

— Ce sont là de larges horizons, dit l'évêque, quand la lecture fut terminée; le programme est complet, il est surtout pratique. Prenons-le pour point de départ.

L'entretien de ces trois hommes, qui, dès ce jour, n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme, se prolongea longtemps.

L'abbé de Cambiac exposa une idée qui l'avait poursuivi pendant la lecture du progamme de Loubaire.

— Il y a là évidemment une grande pensée d'avenir. J'ai toujours cru comme vous, monseigneur, qu'il n'y avait rien à faire avec les éléments actuels au sein du clergé. Que tout cela s'éteigne doucement avec les théories su-

rannées du vieux régime ! laissons le tronc privé de séve s'affaisser lentement dans la poussière, mais recueillons le germe nouveau qui se fécondera dans cette poussière même. Ce que j'ai à proposer, le voici :

Il ne faut pas que l'idée s'arrête. Jetée sur ce papier, elle serait perdue pour l'humanité comme tant d'autres découvertes qui remontent à plusieurs siècles, mais qui, renfermées dans d'obscurs laboratoires, n'ont eu aucune application sérieuse. Le grand véhicule aujourd'hui des doctrines , c'est le livre. Je voudrais qu'un écrit simple, substantiel, nourri de raison et de faits, fût publié à plusieurs centaines de mille d'exemplaires, et allât porter dans le monde, anxieux de l'avenir, la parole de renouvellement de la vie croyante. Pourquoi M. Loubaire n'écrirait-t-il pas ce livre ?

— Je ne suis pas écrivain, vous le savez, mon digne ami. Je suis une voix seulement, voix énergique, il est vrai, un instrument d'action, et voilà tout.

L'évêque regarda, en riant, l'abbé de Cambiac.

— Un jésuite sait tout faire. Vous écrirez cela, notre bien cher abbé.

— Monseigneur, un jésuite sait tout faire : il est orateur, savant, littérateur, artiste au be-

soin, mais tant qu'il reste jésuite. Dès qu'il quitte la Compagnie, ce n'est plus rien. Et les Pères lui appliquent cette parole : *Cecidit corona de capite ejus ;* c'est un roi privé de sa couronne. Ne comptez donc pas sur ce pauvre ex-Père de Cambiac !

— Je vois, monseigneur, dit Loubaire, que l'œuvre va vous incomber. Vous faisiez autrefois des mandements pour le diocèse d'A., vous ferez maintenant l'évangile du XIXe siècle; et nous le propagerons dans tout le monde civilisé.

— J'accepte la rude tâche, dit l'évêque. Je crois que l'heure est venue de se mettre à l'œuvre régénératrice.

III

DÉPART POUR PARIS

Les adieux de Thérèse et de madame de Saint-Trelody furent très-froids. Sœur Valentine, elle, ne put retenir ses larmes, et, au regard courroucé que la mère jeta sur cette pauvre sœur, Thérèse, qui savait par expérience ce que signifient de pareils regards, se douta que son amie serait tancée rudement pour la sensibilité qu'elle avait montrée. Dans la vie religieuse, toute effusion de cœur est une faute grave. Le plus doux, le plus pur des sentiments de l'âme humaine, celui que le Christ a sanctifié, dont il a donné l'exemple, l'amitié, est sévèrement proscrit de ces maisons où l'on fait profession de marcher de plus près sur les traces du divin modèle.

— On doit aimer toutes ses sœurs d'un amour de harité, aucu ne d'une affection particulière fondée sur la sympathie, sur la conformité d'idées. Cette amitié est contraire à la perfection religieuse. — Le Christ, lui, a aimé d'un amour immense ce peuple qu'il venait sauver, ces apôtres qu'il avait choisis, ces disciples qui le suivaient; mais il a aimé, d'un sentiment plus tendre, Lazare, le doux apôtre saint Jean, Marie sœur de Marthe, et cette touchante pécheresse, Madeleine, dont l'amour purifia les souillures. Le Christ, en se faisant homme, a pris toutes les aspirations du cœur de l'homme dans ce qu'elles ont de noble et de pur, pour les rendre plus nobles et plus pures encore. Il a eu enfin des amis intimes, ou, pour me servir du langage des couvents, des *amitiés particulières*. Eh quoi! ces amitiés ne sont-elles pas un des côtés les plus ravissants de cette perfection divine dont l'imitation est le but de toute la vie du chrétien? Si l'on se renferme dans le cloître, c'est pour atteindre plus sûrement ce but: et, par la plus étrange des aberrations, en vue d'un spiritualisme impossible, on retranche du cœur du religieux, de la religieuse, l'amitié! Le Christ en a fait une vertu, les mystiques en font un crime.

O Christ! vous n'avez rien voulu, pendant

votre vie mortelle, des richesses et des grandeurs de ce monde; vous avez vécu de la vie des petits et des déshérités; mais vous avez voulu être aimé, et vous permettiez à celui que vous préfériez entre tous, d'appuyer familièrement sa tête sur votre poitrine!

— Mais nous proscrivons ces amitiés particulières, parce qu'elles peuvent aboutir à des désordres honteux. Les règles de nos séminaires même sont sévères là-dessus.

O guides imprudents! comment osez-vous engager dans des vœux d'éternelle chasteté des jeunes hommes, presque des enfants, destinés à vivre un jour dans le monde, que vous supposez capables, sous vos yeux, de se livrer à des crimes contre nature? Chose singulière! plus les ordres sont austères, plus les précautions contre les tentations de l'esprit impur deviennent minutieuses et outrageantes pour la dignité humaine.

Thérèse avait vécu de la vie active de la sœur de charité, et de la vie contemplative de la carmélite. Elle avait pu se convaincre que la sœur de charité, placée au milieu du monde, soignant les malades de tout âge et de tout sexe, forcée par la nature de ses fonctions de perdre l'ignorance des réalités de la vie, n'était jamais assié-

gée de ce que l'on appelle les tentations de l'esprit du mal, de ces imaginations bizarres qui vous font trouver un danger dans l'air que vous respirez, dans la main que vous effleurez, dans un regard, dans telle ou telle position du corps. Nous craindrions de souiller ces pages en y retraçant comment la compression de la vie claustrale, sa pernicieuse oisiveté peuvent arriver à dépraver les natures les plus calmes et à les exposer à des luttes humiliantes.

Il y a, dans ces sombres maisons, des prescriptions étranges. De longues heures sont employées à psalmodier ou à chanter l'office en latin. Que peut dire au cœur de ces femmes cette langue qu'elles n'entendent pas, cette prière sans aucun sens pour elles? Eh bien! cet exercice déjà pénible, dans ces conditions, on a trouvé le moyen de le rendre plus pénible encore. Il y a, dans les cordes harmonieuses de la voix de la femme, un charme puissant. Ce charme on l'a banni : il est ordonné aux religieuses de chanter et de psalmodier en « nazillant. » Ce nazillement doit être uniforme.

Et voulez-vous savoir le but de cette ridicule prescription? le voici :

— Les religieuses pourraient prendre trop de plaisir à chanter ou à entendre chanter leurs

compagnes. Cela peut amener une excitation dangereuse pour les sens.

La bure, le cilice, la haire, la discipline ne sont donc pas de sûrs préservatifs de la chasteté. Les horribles *in pace* des couvents cloîtrés n'ont été établis que pour punir les chutes de ces malheureuses victimes d'une législation monacale, qui arrive à exalter outre mesure, et quelquefois jusqu'à la frénésie, les instincts qu'elle a la prétention d'étouffer.

« Est-il vrai, demande M. Michelet, qu'une carmélite, à soixante lieues de Paris, a été tenue *enchaînée* plusieurs mois dans son couvent, puis enfermée *neuf ans* parmi des folles? »

M. Michelet a t-il obtenu des éclaircissements sur ce fait et sur bien d'autres qu'il rapporte? Nous ne le savons pas, mais si ces faits particuliers sont controuvés, il nous suffit de savoir qu'ils ont été possibles, qu'ils le sont encore. Rien ne change dans les ordres ascétiques. Les supérieurs croient d'une foi absolue à l'infaillibilité des fondateurs. Si la règle se relâche, d'autant plus qu'elle a été trop exagérée, il se trouve, au bout d'un certain laps de temps, un enthousiaste ou une folle qui la ramènent bien vite à sa rigueur primitive, en y ajoutant encore. Les Clarisses, les Carmélites, les Trappistines se

glorifient tous les jours d'avoir conservé, dans leur pureté, les règles données par leurs saints réformateurs. Rien n'a été changé, disent-elles. Nous les croyons sur parole ; et c'est pour cela que nous sommes persuadés que rien n'a varié non plus dans la rigueur des punitions infligées aux délinquantes. Les *in pace* doivent exister encore ; et Dieu sait quelles tortures peuvent être infligées à des malheureuses, au nom d'une règle barbare. Thérèse, n'ayant jamais été que postulante au Carmel, n'en avait pas pu pénétrer tous les secrets. Ce n'est que lorsque l'on est engagé par des vœux irrévocables que l'on peut connaître à quoi l'on s'est exposé en laissant refermer sur soi les fatales portes. Mais alors il n'est plus temps. Vous n'appartenez plus à la civilisation ; vous avez reculé de plusieurs siècles. La loi qui protége et assure la liberté de tous ne peut rien pour vous. La magistrature passe auprès des murs épais qui vous renferment, en secouant la tête et en disant : Ces femmes sont folles ; mais la liberté leur donne le droit de vivre ainsi ; et elle ne se doute pas que là, auprès d'elle, il peut y avoir une prisonnière, une victime d'une législation monacale, placée en dehors de sa vigilance.

Sœur Thèrèse, en quittant la Nativité, y lais-

sait ses dernières illusions sur la vie monastique. Elle avait rêvé quelque temps une réforme des couvents. A présent elle la jugeait impossible. Les couvents sont un des côtés du système religieux qui a prévalu dans l'Église. C'est le système qu'il s'agit de réformer et non un des accidents qui en sont la suite. Thérèse n'avait donc pas la pensée de faire un essai dans lequel elle échouerait infailliblement.

Quelles étaient les vues de Loubaire? Elle n'avait là-dessus que des idées vagues. Loubaire lui semblait même n'avoir pas de projets bien arrêtés. Mais, comme elle le lui avait écrit, l'inconnu est une séduction pour la femme; et Thérèse rentrait dans le monde, sinon avec la pensée d'y trouver le bonheur, du moins avec celle de s'y rendre utile, et poussée de plus par un certain attrait de curiosité.

Pendant les derniers jours qu'elle était restée à Bordeaux, elle s'était fait faire un costume de femme du monde, d'une simplicité qui n'excluait pas l'élégance. Disons-le, quand Thérèse se désaffubla de la robe de postulante, pour prendre une robe de soie noire et un chapeau de crêpe blanc, elle ne fut pas insensible au plaisir de constater, en se regardant au miroir, que ce chapeau lui allait très-bien, et qu'elle n'avait

presque rien perdu de la fraîcheur de sa première jeunesse. Elle trouva du charme à s'avouer, ce qu'elle n'avait pas osé se dire depuis longtemps, qu'elle était vraiment belle. Ajoutons aussi que ces pensées frivoles ne firent que traverser l'esprit de sœur Thérèse, et ce fut sans peine que ses idées reprirent une direction plus sérieuse.

Thérèse monta dans un vagon de première classe, réservé aux femmes. Il n'y avait encore personne.

Dans une longue route, les compagnons de voyage ne sont pas une chose tout à fait indifférente. Si un phrénologiste eût passé sa main sur la tête de Thérèse, il y eût certainement trouvé ces deux bosses qui ne vont jamais l'une sans l'autre, celle de la bienveillance et celle de la sociabilité.

— Je voudrais bien, se dit l'ex-religieuse, qu'il m'arrivât ici une ou deux aimables femmes, se rendant à Paris, qui me feraient supporter l'ennui de douze heures de route.

Comme pour répondre à la pensée de sœur Thérèse, une femme d'une quarantaine d'années et une jeune personne, qui paraissait être sa fille, montèrent dans le vagon.

La jeune personne avait son visage inondé

de larmes, et, s'adressant à une sœur converse, que Thérèse reconnut pour appartenir au couvent des Cinq-Plaies de Bordeaux, elle lui dit en lui serrant affectueusement la main :

« Répétez à notre mère que je lui écrirai aujourd'hui même, en arrivant à Paris. »

La sœur se retira, en saluant avec cet air humble et obséquieux qui est le partage de toutes les sœurs converses. On ferma les vagons et on donna le signal du départ.

La jeune fille se mit dans un coin et porta son mouchoir à ses yeux. Sa mère, qui avait salué assez froidement la sœur converse des Cinq-Plaies, ne pleurait pas, et sur ses traits on voyait même une secrète impatience.

— Me voici des compagnes, se disait Thérèse, qui, comme je le désirais, ne me quitteront qu'à Paris ; mais si cette petite fille continue à sangloter ainsi, le voyage ne sera pas gai. Au reste, cette grande douleur ne me paraît pas avoir un motif bien sérieux, car la mère semble peu s'en inquiéter.

IV

DÉVOTION SENSUELLE

Thérèse, ne voulant pas commencer la conversation, se mit à examiner les deux femmes qui étaient avec elle.

La plus âgée avait une physionomie sympathique. Elle n'avait peut-être pas été, dans sa jeunesse, remarquable par sa beauté; ses traits n'étaient pas très-réguliers; mais l'ensemble en était gracieux. Sa toilette de voyage, des plus élégantes, contrastait avec la simplicité de celle de sa fille ; celle-ci portait l'uniforme des pensionnaires du couvent des Dames des Cinq-Plaies de Bordeaux, robe d'orléans grise, ceinture bleue, un petit chapeau de paille avec un ruban bleu.

— Allons, ma fille, dit enfin la voyageuse,

sèche donc tes larmes. Je comprends que tu ne quittes pas sans regret la maison où tu as été élevée. Je suis même heureuse de te trouver autant de sensibilité; mais ma tendresse de mère pourrait s'alarmer de cette excessive douleur. Voilà cinq ans que nous sommes séparées ; j'ai tant de bonheur à te rappeler près de moi ! Ce bonheur, ne le partagerais-tu pas ?

Et la mère prit la main de sa fille, et la serra affectueusement.

Celle-ci essuya ses yeux, et répondit avec un calme qui parut à Thérèse presque de la sécheresse :

— Soyez sûre, maman, que j'ai pour vous tous les sentiments qu'une fille doit avoir pour sa mère; mais je ne vous ai pas caché les désirs les plus ardents de mon cœur; et l'opposition que vous y mettez me fait horriblement souffrir, autant pour vous que pour moi-même.

— Que veux-tu dire par là?

— Je veux dire qu'on ne met pas obstacle à la volonté de Dieu sans s'exposer à ses châtiments.

— O ma chère enfant, est-il bien certain que la volonté de Dieu soit de faire de toi une religieuse? Cela me paraît plus que douteux, et

je ne crois pas que Dieu ait des châtiments bien terribles pour une pauvre mère qui désire garder avec elle son unique enfant.

— Isaac était fils unique.

— Aussi Dieu ne le laissa-t-il pas immoler. Songe donc, mon enfant, à tous les sacrifices que j'ai déjà imposés à mon cœur de mère. Je voulais te garder avec moi. Ton tuteur et sa femme, qui ne pensaient et ne parlaient que d'après le révérend père Prestaud, exercèrent sur moi une pression à laquelle je ne sus pas résister. Parmi les observations qu'ils me faisaient, il y en avait quelques-unes de justes; d'autres, bien que très-futiles, ne laissaient pas que d'avoir une certaine influence sur moi. — Dans notre monde, me disait ta tante, on met les filles au couvent des Cinq-Plaies, et les fils chez les Jésuites. Il faut se conformer aux usages reçus. — J'ai cédé; mais combien il m'en a coûté! Puis mon médecin déclara qu'il fallait, pour la parfaite éclosion de ta jeunesse, un air plus chaud que celui de Paris, un ciel moins chargé de brouillards; et je t'ai envoyée à Bordeaux. Depuis, mon enfant, je me suis dit que je m'étais peut-être trompée. Une amie bien chère, dont le court passage dans mon existence a été d'abord une lumière, puis une source de regrets

amers et même de remords, Louise de la Clavière, me disait qu'une mère seule pouvait bien élever sa fille, que c'était pour elle une mission sainte, et qu'elle devait tout sacrifier pour l'accomplir. J'étais tentée alors, ma fille, de partir pour Bordeaux, d'aller te reprendre, pour ne jamais plus me séparer de toi. Mais les circonstances, ma faiblesse peut-être rompirent ma liaison avec cette belle et intelligente Louise. Dans tes lettres, tu me disais que tu étais très-heureuse au couvent, et je t'y ai laissée.

— Et Dieu, maman, vous a bien inspirée. Il savait qu'il était bon pour moi d'être élevée dans cette sainte maison.

En entendant la première fois le nom de Louise de la Clavière, sœur Thérèse avait fait un mouvement de surprise qui n'échappa point à sa compagne de voyage. Celle-ci répéta ce nom une seconde fois en regardant Thérèse, et, sur la physionomie expressive de la Pyrénéenne, elle lut sans peine qu'elle avait réveillé un souvenir plein d'intérêt.

Et, s'adressant à Thérèse, elle lui dit :

— Le nom que j'ai prononcé deux fois m'a paru ne pas vous être étranger ? Auriez-vous connu M. l'abbé Julio de la Clavière et sa sœur ?

— J'étais à Bagnères-de-Bigorre quand M. Julio y arriva, dit Thérèse. Sa sœur n'existait plus, mais il m'en a parlé si souvent que je pourrais presque dire que je l'ai connue. Le frère et la sœur étaient des âmes d'élite dont la terre n'était pas digne; et ils ont laissé d'éternels regrets dans le cœur de ceux qui les ont aimés.

L'émotion altéra la voix de sœur Thérèse : la voyageuse lui tendit la main.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, lui dit-elle : j'ai été de leurs amis. Je suis la baronne de Tourabel.

Thérèse s'inclina.

— On a persécuté l'abbé Julio avec bien de l'acharnement, continua madame de Tourabel. On m'a assuré, et j'ai refusé de le croire, qu'il était mort sans vouloir se réconcilier avec l'Eglise.

— C'est comme cela que meurent tous les hérétiques, dit mademoiselle de Tourabel.

Et les yeux de cette enfant de seize ans prirent une indicible expression de haine.

— M. l'abbé Julio est mort comme un saint, mademoiselle, répondit sœur Thérèse.

Et elle raconta les derniers moments du martyr.

Ce récit fait avec une touchante simplicité et

une grande exactitude, toucha profondément madame de Tourabel. Par légèreté, par faiblesse, pour obéir aux impérieuses exigences du monde où elle vivait, elle avait fait le sacrifice de son intimité avec l'abbé Julio et avec Louise, mais elle en avait conservé un souvenir qui ne s'était pas effacé. La place qu'elle leur avait donnée dans sa vie était restée vide. Personne, à ses yeux, ni dans ses anciennes ni dans ses nouvelles relations, ne s'était trouvé digne de la remplir.

Pendant cette conversation, mademoiselle de Tourabel avait tiré de son sac de voyage un petit livre qu'elle se mit à lire avec beaucoup d'attention.

On arrivait à Libourne; la chaleur était étouffante; et les voyageuses descendirent pour aller au buffet prendre quelques rafraîchissements. En remontant dans le vagon, madame de Tourabel ouvrit le livre de sa fille et se mit à le parcourir. Après quelques minutes de lecture, elle s'écria :

— Mon enfant, comment ce livre se trouve-t-il entre vos mains?

— C'est un souvenir que notre mère, madame Marie-Joseph, m'a donné ce matin, quand je suis allée lui faire mes adieux.

— Alors, ma fille, je dois croire que madame Marie-Joseph n'avait pas lu ce livre.

— Au contraire, maman, madame Marie-Joseph, en me le donnant, m'a dit qu'il lui avait été d'un grand secours pour faire la méditation. Ce livre a été composé par une sainte religieuse du XIIIe siècle, et traduit par un savant bénédictin, dom Guéranger, abbé de Solesmes.

— Eh bien, ma fille, votre religieuse du XIIIe siècle était une hallucinée : dom Guéranger aurait très-bien fait de laisser dans l'oubli une œuvre semblable, et la supérieure des Cinq-Plaies est coupable d'une grande imprudence, en mettant de pareilles choses entre les mains d'une jeune fille de seize ans.

Et désignant à Thérèse quelques passages de ce livre qui portait pour titre : *Les Exercices de sainte Gertrude, vierge et abbesse de l'ordre de Saint-Benoît, traduits et publiés par dom Guéranger, abbé de Solesmes*, elle la pria de les lire.

Et Thérèse lut ces lignes brûlantes où l'amour divin emprunte à l'amour sensuel ses expressions les plus vives, ses images les moins chastes :

« Que je m'endorme à l'ombre de votre

amour étendu sur moi comme un voile ! Ma vie consistait à goûter votre douceur ; qu'elle s'exhale dans votre sein ; que, sortant de moi-même, je passe en vous avec suavité, ô vous qui êtes mes chères délices ! Que je succombe dans vos embrassements, et que le mystique baiser de votre amour soit pour moi un tombeau !

« Daignez m'admettre dans l'intimité de votre amour ; mon cœur aspire avec ardeur à votre baiser divin... ; mon âme a soif de vos embrassements éternels ! O amour, ô mon beau midi ! Je voudrais mourir et mourir mille fois pour me reposer en vous. Inclinez donc vers moi, ô mon Dieu, votre visage chéri... Laissez-moi vous donner aussi mon humble baiser, afin qu'unie à vous je vous demeure attachée d'une manière indissoluble... O amour, prodiguez-moi vos caresses, jusqu'à ce que je devienne un seul esprit avec Dieu... Oh ! quand me sentirai-je pressée entre vos bras, ô Dieu de mon cœur ! Heureuse l'âme qui vous tient embrassé par un inséparable amour !

« O amour ! amour ! quand viendras-tu séparer si efficacement mon âme de mon corps, que mon esprit n'habite plus désormais qu'en toi ? Vos tendres et fugitifs embrassements, ô

Jésus, ont pour moi tant de douceur, que si j'avais mille cœurs ils se fondraient en moi à l'instant. Vos baisers divins font passer ma vie en vous-même, et mon âme ose vous prodiguer ses amoureuses étreintes. O bonheur ! si, dans ces instants, je tombais sans vie, pour me perdre sous les ondes de votre divinité ! » (Textuel.)

Si Thérèse avait été seulement une femme du monde, elle eût partagé la surprise de madame de Tourabel. Quand on vit chrétiennement, mais en dehors de ce courant qui entraîne les femmes dans la voie du mysticisme, il est difficile de croire jusqu'où l'imagination peut aller en ce genre. Thérèse avait non-seulement vécu dans les couvents, mais encore, pendant les années qu'elle avait passées à Sainte-Agathe, elle avait eu des rapports continuels avec le monde des dévotes de Bigorre, et elle avait souvent combattu avec succès les tendances d'un dévotisme exagéré, dans les jeunes filles qui venaient lui demander des conseils. Elle avait ôté, plus d'une fois, de leurs mains des petits livres de dévotion, moins dangereux peut-être que les *Exercices de sainte Gertrude*, mais plus absurdes encore.

Il y en avait un surtout qui faisait les délices

d'une petite dévote de quinze à seize ans et dont Thérèse eut beaucoup de peine à obtenir le sacrifice. Il était intitulé *le Palais de l'Amour divin.*

Et voici quelques-unes des belles choses qu'on y lisait. Thérèse en avait gardé un extrait :

« Portrait de l'Amour divin : Il a une taille noble et riche, la bouche vermeille, les cheveux blonds et jetés en arrière, noués d'un ruban incarnat, une écharpe volante ; il tient un arc, il ne porte ni flèches ni carquois ; les grâces et les vertus qui sont à sa suite lui en fournissent. »

« On trouve dans ce palais le bosquet des Victoires, celui de la Paix ; on y représente des mystères et des drames, comme celui du martyre de saint Ignace. Tous les jours il y a une nouvelle représentation. »

Ce qu'il y a de plus merveilleux, ce sont les concerts de ce palais, « où l'humilité fait la basse, la charité le dessus, le zèle la haute-contre, pendant que la patience fait la basse-contre : c'est l'amour divin qui bat la mesure. » (Textuel.)

Cette littérature de mauvais goût est l'aliment

intellectuel et moral que l'on offre surtout aux filles et aux femmes du peuple, et dont le moindre inconvénient est à coup sûr de les abêtir.

Thérèse rendit les *Exercices de sainte Gertrude* à Madame de Tourabel.

— Je ne connaissais pas ce livre, lui dit-elle, mais j'en ai lu beaucoup du même genre, et je pense comme vous, madame, que cette lecture ne convient pas à mademoiselle votre fille. Vous le voyez, Louise de la Clavière avait raison en vous disant qu'une mère devait être la seule institutrice de sa fille.

La conversation de madame de Tourabel et de Thérèse revint bientôt sur un sujet qui les intéressait également, Julio et Louise. Mathilde, c'était le nom de la jeune fille, à défaut des *Exercices de sainte Gertrude*, prit ses heures et se mit à lire le petit office de la sainte Vierge ; ensuite elle sortit de sa poche un magnifique chapelet en corail monté en or : les grains du chapelet passèrent jusqu'à trois fois entre les doigts effilés de la jeune fille. Dire à la Vierge Marie cinquante fois de suite : « Je vous salue, Marie, etc., » ne lui suffisait pas ; il lui fallait le rosaire tout entier. Sa mère lui adressa plusieurs fois la parole ; elle n'en obtint que des réponses sèches et froides, toujours polies. On ne pouvait rien y trouver à reprendre,

et pourtant madame de Tourabel se sentait blessée au cœur. Cette séparation de cinq ans semblait avoir creusé un abîme entre elle et sa fille. Son sentiment maternel ne s'était pas affaibli; elle l'éprouvait en elle plus fort et plus vivace encore que dans le passé; mais la tendresse filiale de Mathilde, qu'était-elle devenue? quel souffle glacé avait passé sur elle? Madame de Tourabel se souvenait de l'heure de la séparation. Le désespoir de Mathilde en quittant sa mère avait été si profond et si véhément, qu'il avait fallu un grand courage à la pauvre femme pour ne pas dire:— Non, mon enfant, tu ne me quitteras pas! Oh! ce mot! ce mot qui les eût sauvées toutes les deux, pourquoi ne l'avait-elle pas dit? Le moment de leur réunion qu'elle avait rêvé si doux, vers lequel son cœur s'était élancé tant de fois par la pensée, ce moment était plein d'amertume.

Thérèse lisait sur la physionomie de madame de Tourabel, dans ses yeux mouillés parfois de larmes qu'elle ne voulait pas laisser couler, toutes les pensées de ce cœur de mère si douloureusement déchiré. Sans doute ce fut là une des causes de l'attrait puissant qu'elle éprouvait pour la baronne de Tourabel. Cet attrait était réciproque; et, en arrivant à Paris, les deux fem-

mes se serrèrent affectueusement la main, et promirent de se revoir. Thérèse tendit la main à Mathilde en lui adressant quelques paroles gracieuses. La jeune fille toucha du bout des doigts cette main. Pour elle, l'amie de l'abbé Julio ne pouvait être qu'une hérétique et l'objet de sa légitime défiance.

L'arrivée de sœur Thérèse à Paris fut une grande joie pour Loubaire. Il comptait beaucoup sur elle pour ses plans de transformation religieuse.

Sœur Thérèse avait longtemps observé. Elle avait peu lu, si ce n'est ces éléments d'histoire qu'on donne à l'enfance et quelques livres de littérature qui se trouvent partout. C'était là un bien faible bagage. Mais douée d'un grand sens, accoutumée à réfléchir, dégagée de tout système, de tout préjugé, de toute théorie d'école, elle se trouvait dans cette disposition heureuse de l'esprit où, comme sur un miroir bien pur, se réfléchissent nettement les idées.

Elle avait vu les prêtres et les religieuses. Son esprit droit lui avait fait distinguer ce qui était là des passions humaines, et ce qui était inhérent à leur apostolat dans le monde. Elle connaissait le fort et le faible de la grande corporation sacerdotale. Le terre à terre des uns, le fa-

natisme des autres, çà et là l'instinct droit des natures d'élite, et presque dans tous l'esprit de subtilité produit incessamment par la méthode scolastique qui préside à l'enseignement clérical, rien ne lui avait échappé. Son séjour dans l'hospice de Bigorre où la vie était plus libre, où les rapports avec le monde, surtout avec ce petit monde de piété quintessenciée qu'on appelle une communauté, était une école permanente de réflexion et d'expérience. Son passage, quoique rapide, au milieu de deux Carmels, où l'un offrait la vie religieuse tombée dans les extravagances, et où l'autre était une retraite dans laquelle, sous la direction d'une femme de bon sens, on était le moins carmélite que possible, pour être davantage la femme simple de l'Evangile, tout cela avait été la longue et sérieuse école de sœur Thérèse.

La lecture de l'Evangile pendant son séjour à la Vallée du Lys, au sortir du Carmel, lui avait montré un christianisme qui ressemblait bien peu à celui que se figurent les nonnes ; et les hautes idées de Julio, dans les livres envoyés par Loubaire, avaient achevé de lui faire comprendre que tout allait de mal en pis, dans cette Église qui avait un magnifique passé, mais qui vivait de ses routines, abandonnant la direction

morale du monde aux mystiques extravagants.

Loubaire, qui avait retenu un appartement pour Thérèse chez les Dames de Saint-Séverin, s'empressa de mettre son amie, dont il voulait faire l'apôtre de l'Église nouvelle dans le monde des femmes, au courant de tout ce qui s'était passé dans le salon de l'évêque Laurent. Il avait une copie du programme sur lequel l'évêque devait écrire le livre révélateur, ce livre destiné à frapper un grand coup sur l'opinion publique, tirée en sens contraire par la raison et par le mysticisme.

Il fit à son amie la lecture de ce programme. Une parole d'une immense portée se trouve là : « Le mal a été fait innocemment dans l'Église par les femmes ; les femmes doivent le réparer. » Cette parole fut une révélation pour sœur Thérèse, et l'impressionna vivement.

— Monseigneur a raison, dit-elle. C'est nous, femmes, qui sommes l'armée de réserve sur laquelle compte la secte de l'absolutisme pour conduire son œuvre de tyrannie sur l'humanité. Eh bien ! c'est la femme qui doit puissamment se mettre à l'apostolat pour fonder l'Eglise de l'avenir. Mon ami, je suis prête à me dévouer à l'œuvre. Cet écrit m'indique la tâche que j'ai à remplir. Vous m'aiderez ; vos conseils

me soutiendront; mais corps et âme j'appartiendrai à la société nouvelle, dont notre saint a été le prophète et le précurseur.

Ce fut le premier sentiment énergique de sa vocation à l'œuvre de la transformation religieuse qu'éprouva sœur Thérèse.

On comprend avec quel sentiment de douce bienveillance sœur Thérèse, présentée par Loubaire, fut reçue de l'évêque Laurent et de l'abbé de Cambiac. C'était un instrument énergique envoyé par la Providence, une médiatrice entre le monde des femmes et la doctrine nouvelle de la transformation.

V

SŒUR VALENTINE

Le bon curé de Saint-Paulin, en promettant à Thérèse de faire de sœur Valentine la supérieure de la nouvelle fondation d'une maison de la Nativité, n'avaït pas prévu quelle opposition formidable il allait rencontrer. Sœur Valentine étant de toutes ses religieuses la plus capable de remplir un poste important, la nommer supérieure à Belvès était pour lui un devoir autant qu'un engagement rempli. Il ne pensa pas un instant aux difficultés qu'il allait soulever. C'était une de ces natures naïves qui s'étonnent toujours de rencontrer le lendemain l'obstacle où elles se sont heurtées la veille. Il avait cent fois expérimenté que Marie

de Saint-Trelody non-seulement voulait rester maîtresse absolue au point de vue temporel de la communauté, mais qu'elle empiétait volontiers sur le pouvoir spirituel du fondateur. Là, comme partout, les deux puissances avaient de la peine à vivre ensemble.

Cependant, au moment d'aborder la question avec la mère, le curé fondateur éprouva un peu d'embarras. Dès les premiers mots qu'il prononça, un léger pli se forma dans les sourcils de Marie. Cette contraction était, pour le curé, l'indice certain d'un orage; il s'y résigna

— Vous voulez nommer Valentine supérieure à Belvès?

— Est-ce qu'il ne vous semble pas, ma mère, que nous ne pouvons faire un meilleur choix?

— Non, car je trouve que vous ne pouvez en faire un plus mauvais. Et certainement je n'y donnerai pas mon consentement.

— Oh! ma mère, vous reviendrez sur cette décision; ou tout au moins vous m'en expliquerez les motifs.

— Quand on ne sait pas obéir, on ne sait pas commander.

— Vraiment, ma mère! Êtes-vous bien sûre de cela? dit le curé en souriant; car il se rappelait que, jeune fille, Marie n'avait jamais fait que sa

volonté, qu'elle avait débuté dans la vie religieuse par le suprême commandement, et qu'elle n'avait pas le moins du monde paru embarrassée de son rôle.

Marie devina la pensée du curé; le pli du sourcil se creusa plus profondément; la tempête allait éclater.

— Vous n'avez donc pas compris, dit la religieuse en fixant sur le prêtre ce regard froid, indice d'une nature indomptable, que sœur Valentine a, de tous les défauts, celui qui éloigne le plus de la perfection.

— Et quel est donc ce défaut?

— L'orgueil.

— Vous trouvez Valentine orgueilleuse?

— Très-orgueilleuse.

— Je ne m'en suis jamais aperçu.

— Parce que vous vous laissez souvent aveugler par vos prédilections.

— Cela peut bien m'être arrivé quelquefois, pensa le curé.

— Je vous assure, ma mère, dit-il tout haut, qu'il ne s'agit pas là du plus ou du moins de sympathies que je puis avoir pour sœur Valentine. Je crois qu'elle a le sentiment de sa valeur intellectuelle et morale, mais voilà tout; il n'y a pas là d'orgueil.

— Les saints n'avaient pas ce sentiment d'eux-mêmes.

— Eh! ma mère, dit le curé un peu vivement, nous n'en savons rien. A en juger par nos petits saints et par nos petites saintes d'aujourd'hui, je pourrais croire qu'on a un peu surfait l'humilité de quelques-uns de leurs prédécesseurs. Vous avez ici deux ou trois sœurs que je crois très-orgueilleuses, qui vont toujours les yeux baissés et ne perdent jamais l'occasion de dire qu'elles sont indignes de la miséricorde de Dieu, qu'elles sont des pécheresses, des monstres d'orgueil, dont les fautes attireraient sur la maison tous les châtiments du ciel, si les vertus de la bonne mère n'apaisaient pas la justice divine. Je conviens que sœur Valentine ne dit jamais ces sornettes ou autres semblables.

— Vous appelez cela des sornettes!

— Ce n'est pas autre chose.

— Je sais très-bien de quelles sœurs vous voulez parler. Notre confesseur extraordinaire, qui les connaît mieux que vous, porte un jugement différent sur leur vertu.

— Oh! ma mère, je n'incrimine pas la vertu de ces pauvres filles, Dieu m'en garde! Il y a dans les communautés des phrases toutes faites

sur les vertus que l'on croit ou que l'on voudrait pratiquer. En général elles sont très-exagérées; c'est une espèce d'argot consacré par la tradition. Moi qui ne puis supporter l'affectation, j'aurais voulu ne le laisser jamais entrer ici; mais il paraît que le mysticisme est comme le mauvais air, il n'y a pas de cordon sanitaire qui puisse l'arrêter.

— Si je ne craignais pas de manquer au respect que je dois à mon supérieur, je vous dirais combien je souffre de vous voir traiter si légèrement des questions aussi graves.

— Dites toujours, ma mère : soyez sincère avec moi. La sincérité n'est pas précisément une vertu monastique; et je serais ravi si vous pouviez lui donner droit de cité dans une maison que nous avons fondée.

— Voyons, dit madame de Saint-Trelody, laissons là ces plaisanteries que je trouve, devant moi, dans votre bouche, d'assez mauvais goût. Si vous ne voulez pas convenir des défauts de sœur Valentine, vous serez bien forcé d'avouer que sa conduite, dans la dernière élection, n'a pas été digne d'une fille de la Nativité. Certes, je ne voulais entraver en rien la liberté de nos sœurs, mais mon devoir était d'empêcher, dans l'intérêt même de cette liberté, les

intrigues et les cabales. Eh bien! ces intrigues, ces cabales que j'ai dû déjouer, c'est sœur Valentine qui en était l'instigatrice. Et vous voudriez récompenser une conduite aussi coupable! Vraiment j'aurais dû plutôt m'attendre à la demande de la chasser honteusement de la communauté, qu'à celle d'en faire la supérieure de notre première fondation. Au reste, je dois vous prévenir que, si vous persistez dans ce projet, je me démets immédiatement des fonctions de supérieure générale, que vous m'avez imposées.

Ce n'était pas la première fois que Marie de Saint-Trelody faisait entendre cette menace au fondateur de la Nativité. Elle savait que l'effet en était certain. Le pauvre curé amenait son pavillon, et les articles de la capitulation étaient dictés par la fière Marie, qui trouvait encore le moyen de glisser quelques phrases sur le mérite de la « sainte obéissance. »

Cette fois il ne pouvait pas en être ainsi. Le curé avait fait une promesse et il fallait la tenir. Un jésuite aurait trouvé, dans Escobar, dix, vingt, cent moyens de manquer à sa parole. Un pauvre curé ne connaît que les Pères de la primitive Eglise et il tient en médiocre estime ceux de l'Eglise moderne. Celui de Saint-Paulin, poussé dans ses derniers retranchements, s'aperçut un

peu tard qu'il y avait entre Marie et Valentine une de ces rivalités de femmes qui, dans les couvents, engendrent des haines sourdes, concentrées, qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même, mais qui parfois amènent des explosions dont le bruit n'arrive aux oreilles des gens du monde que comme un murmure vague.

Et pourtant il peut se faire que la péripétie de ces discussions monacales prenne les proportions du drame. En Italie, où les vocations forcées sont toujours en honneur, où les religieuses, en abandonnant un monde qu'elles aiment encore, portent dans leurs monastères ces passions fougueuses qui ne peuvent éclore que sous ce climat brûlant, on est souvent arrivé jusqu'au crime. Il y a quelques années, des religieuses à *** se sont battues à coups de couteaux ; deux ou trois ont succombé et, malgré toutes les précautions que l'on a pu prendre pour étouffer cet affreux scandale, il a été connu de toute la ville. Il s'agissait d'un directeur trop aimé.

En France, des religieuses n'en arrivent jamais à de pareils excès ; le couteau n'est pas dans nos mœurs ; mais, en revanche, elles s'entendent à merveille à cette petite guerre de coups d'épingles qui, dans un couvent où les piqûres

sont incessantes, où elles sont données et reçues avec des airs tout confits en dévotion, finissent par devenir un supplice intolérable.

Le curé de Saint-Paulin ne connaissait pas assez le cœur des femmes qu'il dirigeait. Quand il leur avait prêché l'union et la charité, il croyait avoir été entendu et compris. Il pensait que les petites querelles de la veille étaient oubliées le lendemain. Il savait très-bien que Valentine n'avait pas cabalé, intrigué, pour supplanter madame de Saint-Trelody; mais du moment que celle-ci était persuadée du contraire, il était inutile de chercher à la désabuser.

Comment l'amener à renoncer à une opposition si violemment déclarée? C'était difficile. Lui parler de la promesse faite à Thérèse était peut-être une imprudence : le curé s'arrêta pourtan à ce dernier parti.

— Vous savez, ma chère mère, toutes les difficultés que nous avons rencontrées pour notre maison de Belvès?

— J'en ai trop souffert pour l'avoir oublié, dit Marie, et pourtant j'ai toujours cru à un succès. Notre petite sainte, sœur Eulalie, a tant prié la Vierge Immaculée et Sainte Agnès qu'elle nous a obtenu ce miracle; car c'en est un que de surmonter tant d'obstacles.

Sœur Eulalie était, pour le moment, la favorite de madame de Saint-Trelody.

— Heureux les pauvres d'esprit, ma mère ; et s'ils ont le pouvoir d'obtenir des miracles, heureux les couvents où se trouvent des sœurs Eulalie !

A présent, sans vouloir contester à sœur Eulalie son crédit auprès de la Vierge Immaculée et de sainte Agnès, je crois que les vingt mille francs de sœur Thérèse sont arrivés fort à propos.

— Dieu se sert de tous les moyens pour opérer sa volonté, dit madame de Saint-Trelody. Je ne me suis pas fait illusion sur la valeur morale du don de mademoiselle Thérèse ; elle nous a jeté cela comme une aumône.

— Oh ! ma mère, pourquoi ne pas croire que c'est par amitié pour nous ?

— Par amitié pour vous, cela est possible ; quant à moi, elle ne m'aimait pas. Excepté vous et sœur Valentine, qui aimait-elle ici ?

Sœur Valentine arrivait là fort à propos. Le curé se hâta de dire :

— Oui, cela est vrai, elle aimait beaucoup sœur Valentine, tellement qu'elle m'a demandé de mettre cette bonne sœur supérieure à Belvès, et j'ai promis que cela serait ainsi.

— Mademoiselle Thérèse a osé vous faire une demande semblable? s'écria Marie, pâle de colère. Sans doute, elle et Valentine se sont entendues pour cela. Quoi! cette femme quitte ma maison, et encore elle prétend se servir de vous pour exercer son esprit de domination! Non, cela ne sera pas.

— Ecoutez-moi, madame de Saint-Trelody, dit le curé. Thérèse a été notre bienfaitrice; ne l'accusez pas d'intrigues, dont elle est incapable. Finissons cette scène qui a beaucoup trop duré. Vous voulez être maîtresse dans votre maison; soit, je ne m'y oppose pas. Je veux bien oublier que je pourrais faire valoir des droits à votre obéissance. Je renverrai demain à sœur Thérèse les vingt mille francs qu'elle m'a donnés; nous renoncerons à la fondation, et nous ferons en sorte de retrouver la paix de notre âme que nous avons perdue l'un et l'autre.

Ce n'était pas là ce que voulait la mère; sa colère tomba devant la proposition du curé. Cette fondation qu'elle avait tant désirée, elle ne voulait pas y renoncer. Il était pénible pour elle de confier à Valentine un poste qui lui donnait dans la communauté la seconde place; mais elle se décida à céder, espérant bien plus tard reprendre l'avantage qu'elle sacrifiait.

— Pour que nous puissions acheter, dit-elle, cette maison et ce beau jardin que le curé de Belvès nous a tant vantés, il faut donc absolument que Valentine soit supérieure?

— Oui, dit le curé, je l'ai promis; et vous savez, ma mère, que je ne manque jamais à ma parole.

— J'ai cru devoir vous faire quelques observations; peut-être ai-je été trop loin, et je vous en demande pardon.

Ces mots furent prononcés avec douceur; c'était presque la Marie de Saint-Trelody que le bon curé avait connue autrefois. Le charme de ce souvenir, la satisfaction de voir cette lutte terminée lui mirent la joie au cœur.

Il fut décidé qu'avant huit jours, sœur Valentine partirait pour Belvès, avec trois autres sœurs. Une d'elles était la mystique sœur Eulalie.

VI

PUBLICATION DE L'*ÉGLISE NOUVELLE*

Ce fut un beau jour pour Loubaire et pour Thérèse que celui où ils reçurent un petit billet de l'évêque Laurent, qui les invitait, avec quelques amis intimes, à venir entendre la lecture du livre *l'Église nouvelle*, dont Loubaire avait la gloire d'avoir fourni les idées générales. Le grand salon de l'hôtel de la rue Saint-Guillaume était prêt comme pour une fête. Le bon abbé de Cambiac était là. Thérèse avait songé à son amie madame de Tourabel; mais on n'était pas assez sûr de sa discrétion pour lui confier l'important secret du nom de l'auteur d'un livre qui probablement ferait l'effet d'une explosion au sein du monde catholique.

Il avait été convenu, entre l'évêque et Loubaire, que tous les frais de cette grande publication seraient à la charge de sœur Thérèse, qui avait mis tout ce qu'elle possédait au service de l'œuvre nouvelle destinée à compléter celle du digne abbé Julio. Du reste Loubaire ne croyait pas charger, en cela, grièvement le budget de sœur Thérèse. L'expérience des affaires de librairie lui faisait comprendre qu'il y aurait plutôt un bénéfice à réaliser de cette publication colossale, qu'une perte à essuyer. Il fut décidé entre l'évêque, Thérèse et Loubaire, que les bénéfices éventuels seraient appliqués à une édition populaire abaissant à quelques centimes le prix du livre, qui devait porter jusqu'au sein des masses les paroles de liberté religieuse destinées à renouveler le catholicisme.

Un des grands éditeurs de la librairie européenne se chargea du livre qui allait devenir le programme de l'Église en voie de transformation. L'évêque Laurent, qui ne manquait ni de style ni de verve, l'avait écrit avec amour; et quoique, par sa nature, le plus doux et le plus pardonnant des hommes, il l'avait animé de ces traits de passion qui donnent à la pensée écrite la puissance d'entraîner et de convaincre. Il

était impossible, en lisant *l'Église nouvelle*, de ne pas reconnaître que c'était une œuvre sérieuse, largement conçue, rendue en style naturel, imagé, quelquefois saisissant. Il avait voulu écrire un livre d'art autant qu'un programme religieux, et il avait réussi. Ce fut naturellement à Loubaire qu'incomba la tâche matérielle de surveiller l'impression et la correction des épreuves. Il fut convenu qu'un silence profond serait gardé sur le nom de l'auteur. On eut, sur cela, toutes les garanties possibles, du côté de l'éditeur qui se chargeait de l'opération.

Celui-ci, dans l'intérêt du succès du livre, fit un prospectus qu'il tira à cinq cent mille exemplaires, et qu'il répandit dans toute l'Europe. Ce prospectus, qu'il communiqua à Loubaire, était habilement écrit, et devait piquer vivement la curiosité de tous, particulièrement du clergé auquel il fut adressé. Le prospectus arriva en effet jusque dans le dernier presbytère de village, et produisit un effet électrique. Plus de vingt mille exemplaires, seulement en France, sur un clergé de quarante mille prêtres, furent demandés à l'éditeur, beaucoup, il est vrai, par voie détournée, parce que, dans sa position présente, le pauvre prêtre tremble toujours que le

moindre rien le compromette vis-à-vis de l'au-orité épiscopale. Cent mille exemplaires du livre, en tirages d'éditions successives, s'écoulèrent en quelques semaines. Quatre traductions en anglais, en hollandais, en allemand et en italien parurent en même temps. Ce fut un gigantesque succès.

Nous n'avons pas à analyser ici ce livre, dont nous connaissons déjà le thème, qui avait été lu dans la première réunion à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume.

Ce qui faisait la force du livre de l'évêque, c'est que, protégé par l'anonyme contre toutes les fureurs de la secte, il avait pu tout dire.

Il avait établi nettement, et c'était une page intéressante d'histoire contemporaine, que tous ceux qui avaient rêvé, dans ce siècle, des améliorations religieuses, s'étaient trompés en croyant que le clergé pourrait revenir sur lui-même et entrer dans une voie sérieuse de réforme et de progrès. Il citait les plus marquants de ces réformateurs catholiques.

« Est-ce que tous n'ont pas échoué? disait-il. Que leurs noms soient plus ou moins obscurs, leur tentative n'en a pas été moins grande. Lammenais, Lacordaire, M. de Montalembert, ont voulu que l'Eglise renonçât à bafouer la li-

berté et qu'elle l'associât à la foi. C'est sur ce point spécial que Lamennais a été condamné. Quoiqu'on puisse subtiliser un peu sur le sens de l'encyclique fameuse de Grégoire XVI, et distinguer la liberté sans limites d'une liberté raisonnable que le pontife est censé ne pas atteindre, il n'en subsiste pas moins ce fait étrange de la prétention exorbitante d'un pape à trancher, complétement en dehors de l'enseignement dogmatique de l'Église qui est son domaine, des questions de pure appréciation, de conduite sur des rapports qui tiennent plus à la vie du citoyen qu'à celle du chrétien. Usurpation terrible, inouïe dans l'Église, où les questions qui ne tiennent pas intimement à la substance du dogme, — et les questions de la politique dans les rapports avec la foi sont de ce nombre, — ont toujours été abandonnées à la liberté des opinions.

« Si, à l'heure présente, M. de Montalembert, pour son discours de Malines, échappe à une condamnation, il le doit à de hautes influences sur l'esprit faible de Pie IX.

« Quand l'illustre Lacordaire faisait rejaillir une gloire sérieuse sur le catholicisme, par son éloquence dans la chaire, les moins hardies de ses paroles étaient notées comme des erreurs;

et il lui a fallu, en face de persécutions secrètes et de taquineries incessantes, se réfugier sous un habit de moine, pour être un peu libre à la fin de ses jours et échapper à cette souillure indélébile que les fanatiques jettent sur leurs contemporains qu'ils veulent flétrir.

« Les frères Allignol furent brisés par leur évêque pour l'écrit où ils s'élevaient contre le despotisme épiscopal.

« Le curé Dagomer, pour la plus innocente des réclamations, celle qui regarde l'amovibilité des desservants, s'est vu mené rudement par son évêque, et obligé de se réfugier à la Trappe.

« Le fondateur de la *Revue de la Réforme et du Progrès*, l'abbé C..., a été repoussé par Sibour, l'archevêque libéral, qui le protégeait en secret, comme tous les écrivains à idées avancées, mais qui l'a abandonné devant les menaces de Rome. Et maintenant cet homme, pour se faire pardonner son passé, demande de temps en temps, dans la feuille ultramontaine et ennemie de toute idée libérale, l'hospitalité pour quelques pages boursoufflées, où l'ancien démocrate fait de la théocratie et de l'ultramontanisme. Apaisera-t-il la secte impla-

cable? Je le souhaite, s'il a de graves raisons pour renier son passé. Mais c'est toujours un vaincu, doublement malheureux par sa chute et par l'extrémité à laquelle il se résigne, au prix de la dernière chose que sacrifie l'homme, la dignité.

« Voilà où ces hommes, quelques-uns esprits d'élite, ont été amenés durant l'espace d'un demi-siècle.

« Tous ou morts de chagrin ou brisés par la main de fer de l'épiscopat, abandonnés du petit troupeau des croyants comme autant de pestiférés !

« L'épreuve est faite maintenant et bien faite. Julio aura été le dernier de ces expérimentateurs.

« Prêtres, qui que vous soyez, qui avez quelque sentiment des grandeurs du Christ, espérez dans l'avenir, n'allez plus user vos forces, empoisonner votre vie à de vains essais de réforme religieuse ! Les vieux arbres ne rajeunissent pas, ils meurent. Les corporations ne se renouvellent pas, elles tombent. Ce qu'elles ont de vérité impérissable passe à d'autres mains.

« Travaillez à reconstruire, avec quelques pierres du passé, qui sont demeurées inattaquables aux siècles, l'édifice radieux de l'avenir.

N'allez pas vous épuiser à jeter du crépi sur celui qui s'écroule. Tant pis pour les obstinés qui veulent s'engloutir sous ses décombres !

« Mais si nous devons adopter une autre méthode, si nous devons nous arrêter devant l'impuissance bien constatée des efforts de nos devanciers, nous ne les tenons pas moins pour nos ancêtres. Ils ont aidé le mouvement ; ils ont prouvé leur amour à l'Église en demandant une réforme au clergé. Le clergé les a repoussés. Nous ne ferons plus cette faute. Nous ne demanderons plus rien, nous n'écrirons plus une ligne ; ou, si nous écrivons, ce sera pour dire à ces hommes sur lesquels semble peser une destinée providentielle : Ce que vous faites, faites-le promptement. Démolisseurs, continuez votre œuvre ; larves qui rongez l'Eglise catholique, comme le ver blanc l'écorce qu'il change en poussière, continuez d'exagérer le catholicisme pour le rendre impossible. Les masses sont là et attendent ; quand votre œuvre sera bien faite, quand vous aurez bien accompli le divorce entre le monde moderne et la papauté, entre les hommes de liberté et vous tous, les champions passionnés de la théocratie ; quand vous resterez seuls, complétement seuls, avec quelques moines, des religieuses et des bonnes

femmes, que le discrédit aura ruiné votre religion de petites pratiques, de petits miracles, de petits moyens, notre phalange sera prête, notre parole se fera entendre. L'esprit de Dieu soufflera à côté de ces ossements arides, et l'Église nouvelle commencera.

« Continuez ! vous êtes bien à votre tâche. Du moment que vos passions, votre fanatisme, votre obstination ont rendu impossible tout changement dans votre manière de comprendre la mission du sacerdoce au milieu du monde nouveau régénéré par de profondes révolutions, la tâche que vous remplissez répond aux desseins de l'éternelle sagesse. Vous êtes, au sein de l'Église, les instruments de la justice providentielle. Les hommes qui s'appellent V..., G..., etc., pour ne citer que les plus ardents au métier de démolisseurs dans l'Église, sont, à l'heure présente, les hommes du labeur nécessaire. Leur ardeur implacable à outrer les doctrines, à les rendre inacceptables aux masses ; leur rage de resserrer toute l'Église dans un cercle concentrique de bronze, au centre duquel ils se grouperaient, eux les purs, avec quelques dignitaires de la synagogue expirante, sont le moyen pratique, infaillible, pour achever de briser les faibles liens qui retiennent encore exté-

rieurement les peuples dans le giron de l'Eglise officielle.

« Deux siècles de réformes lentes, pacifiques, avec les oscillations et les difficultés qu'elles entraînent toujours, auraient pu amener une ère de transition vers l'avenir, qui eût épargné d'affreux malheurs à l'Église. Vous n'avez pas voulu de la réforme pacifique, c'est vous qui êtes les pionniers de la révolution. Vous êtes bien en effet les hommes de Dieu, mais comme Attila, comme Alaric, comme les chefs des barbares qui brûlaient les somptueux restes de l'empire romain impuissant à se défendre. Vous jouez le même rôle. Vous arriverez à la même fin ; et si nous avons horreur de vous voir la torche à la main porter l'incendie au sein de ce pacifique troupeau qui s'appelait le catholicisme, nous nous inclinons devant Dieu et nous adorons. Dieu sait mieux que nous comment on régénère le monde. Il abandonne à leur logique impétueuse certains hommes qui deviennent ses fléaux et que nous verrons, si nous vivons autant qu'eux, s'asseoir en triomphe sur les ruines de l'Église. Ils auront sauvé, diront-ils, les principes. Que leur importera d'être seuls ? Allez maintenant ! n'ayez ni paix ni trève ! Galvanisez ce petit monde ahuri à qui vous inocu-

lez chaque jour vos frayeurs et votre fanatisme ! Continuez de faire trembler les femmes, de leur montrer le Christ persécuté, bafoué, martyrisé, parce qu'un pauvre peuple est las de la politique énervée et de vieux régime de Grégoire XVI et de Pie IX ! Ne vous lassez pas ! Demandez chaque matin des malédictions et des flétrissures contre Montalembert, Dœllinger et quiconque, au milieu du grand naufrage du catholicisme, veut sauver encore les passagers du navire sur la barque de la liberté !

« Continuez, continuez d'être les démolisseurs dans l'Église ! Nous, nous réunirons, lentement et à petit bruit, les pierres que vous avez réprouvées. Vous aurez encore votre monde saturé de vos haines, gangrené de votre fanatisme, vos femmes vivant d'idées mystiques et de petites dévotions. Nous, nous aurons les véritables femmes chrétiennes que nous trouverons parmi les femmes du monde, de ce monde qui est moins éloigné de Dieu que le vôtre où règne le pharisaïsme et la lettre grossière.

« Le monde nous suivra peu à peu, parce que nous avons eu le courage de briser la spirale étroite où vous avez renfermé la conscience humaine, comme le printemps rompt la chrysalide où l'insecte a passé l'hiver. Le monde de nos

jours, que vous présentez à toute heure comme un monde d'impies, aime ceux qui lui parlent de progrès, de liberté, d'émancipation morale, sociale, politique. Nous serons les hommes de ces grandes et saintes idées. Nous en avons adopté le symbole. Puisqu'elles viennent de l'Évangile, elles sont chrétiennes. On les aime : on aime donc l'Évangile en elles. On est plus près du Christ que vous, docteurs et scribes qui les reniez stupidement et qui les blasphémez. Nous dilaterons l'espace autour de nous par l'amour. Et le monde, effrayé de vous voir resserrer l'Eglise dans des limites si étroites qu'il n'y aurait bientôt plus de place que pour un seul homme, pour le pape, nous suivra dans le cercle immense où nous appellerons la grande famille humaine, sans exception de races, de civilisations, partout où il se trouvera des âmes qui auront faim de justice, de vérité et d'amour. »

VII

FUREURS DE LA SECTE

Qui ne connaît pas la Secte, ce petit parti religieux qui, depuis trente ans, a envahi les hauteurs du catholicisme pour y régner avec fracas ?

Prenez toutes les excentricités, toutes les folies qui ont traversé les cervelles humaines depuis douze ou quatorze siècles en matière de religion : — la théocratie, c'est-à-dire la domination du sacerdoce sur les empires, — l'absolutisme papal, c'est-à-dire la concentration de tous les pouvoirs spirituels dans un prêtre unique, l'évêque de Rome. « Le pape, c'est toute l'Église, » a dit un énergumène fameux; — le formalisme, c'est-à-dire une valeur outrée

donnée au culte extérieur, l'esprit remplacé par la lettre ; — le mysticisme, c'est-à-dire l'écrasement de la raison et la prédominance exagérée de l'imagination et du sentiment ; unissez tout cela, et vous aurez notion du monstrueux amalgame d'idées dont se compose le *Credo* de la Secte.

Si vous y ajoutez l'esprit de haine et de dénigrement, l'intolérance poussée à ses dernières limites, l'horreur de toute liberté intellectuelle et civile en dehors de la domination sacerdotale, le fanatisme prêt à recommencer les scènes de répressions sanglantes en matière de croyance, qui ont déshonoré l'Église du moyen âge, vous aurez achevé le tableau. C'est là ce que nous appelons la petite Église ultramontaine.

Nous ne faisons pas à la grande Église catholique, répandue dans les deux mondes, l'injure de la confondre avec cette Église pharisaïque, dans laquelle la loi chrétienne de l'amour a disparu pour faire place à la loi d'une implacable vengeance.

Quand nous attaquons, avec une indignation légitime, les pharisiens de notre temps, quand nous leur reprochons d'avoir reconstruit, tout aussi exclusive, tout aussi intolérante, la vieille synagogue judaïque, c'est à cette secte que s'a-

dresse notre langage, et nullement à l'Église, victime, hélas! des répulsions invincibles que lui attire la secte assez habile pour faire croire aux masses que ses doctrines, ses proscriptions, ses fureurs sont approuvées universellement et sont commandées par l'Église elle-même.

La grande Église, l'Église véritable, qui a toutes nos sympathies, bien loin de se renfermer dans le cercle étroit d'une secte, est immense comme l'humanité elle-même. Nous ne mettons hors de son sein que les âmes qui s'en excluent elles-mêmes, en violant les saintes lois de la conscience. Tout ce qui adore Dieu en esprit et en vérité est à nos yeux chrétien, n'importe sous quel climat, sous quelle forme de civilisation, sous quel culte; et reprenant la belle définition donnée de l'Église par saint Augustin, nous disons : « L'Église, c'est l'humanité elle-même, *Ecclesia homines sunt.* Qui a la foi et l'amour lui appartient. »

On se rappelle les longues luttes du XVIIIe siècle contre une théologie surannée, qui, prenant dans un sens trop rigoureux le mot : « Hors de l'Église point de salut, » n'admettait comme sauvés que quelques pieux catholiques adhérents au pape. Les philosophes posaient la thèse d'un

seul homme de bien suivant la loi naturelle, et ne violant pas d'une manière grave, durant sa vie, les devoirs de sa conscience; ils demandaient si cet homme serait exclu du salut. La scolastique, à laquelle les sophismes sont familiers, avait trouvé, par la bouche de saint Thomas d'Aquin, une délicieuse réponse, qui fut admirée dans le moyen âge, que « Dieu enverrait plutôt un ange du ciel pour baptiser ce juste que de le laisser tomber dans la damnation. »

Cette belle solution a si peu contenté le dernier siècle et le nôtre, elle a si peu répondu aux notions universelles de raison et de justice qui vont se répandant de jour en jour, qu'il a fallu y renoncer définitivement.

Aujourd'hui, ce sont les catéchismes eux-mêmes, à l'usage des catholiques, approuvés par l'autorité épiscopale, qui nous disent que tout homme, quelle que soit sa croyance, s'il est de bonne foi, appartient à l'Église.

Cette doctrine si raisonnable (1) ouvre au catholicisme le monde entier. Le juif, le musulman,

---

(1) Voir le *Catéchisme* de l'abbé Guillois, en 4 vol. in-12. Il est revêtu de l'approbation des évêques et recommandé aux familles pieuses. Il contient un cours complet de religion au point de vue dogmatique, moral et historique, où la doctrine que nous avons émise se trouve enseignée formellement.

l'Indou, quand ils ont cette bonne foi, source du salut, quand ils se donnent ce baptême de désir, qui est la grande aspiration vers le vrai pressenti par la conscience, sont des enfants de l'Église, des chrétiens, des catholiques.

Voilà ce que nous appelons l'Église, la grande, la véritable Église. C'est à celle-là qu'est promis l'avenir, parce qu'elle est composée des âmes droites et pures qui cherchent Dieu en esprit et en vérité.

Quant à l'Église d'où l'amour a disparu pour faire place à un pharisaïsme dégradant, nous l'appelons la petite Église, la Secte. Celle-là est l'ennemie de l'autre; elle la fait haïr. Elle déshonore le nom de catholique, dont personne, dans vingt ans d'ici, ne voudrait plus, s'il n'était pas permis d'espérer que le pharisaïsme grossier du XIX[e] siècle sera démasqué, et que des hommes nouveaux viendront reprendre ce nom pour l'associer encore aux saintes doctrines de l'amour, de la foi et de la liberté.

Il y eut, dans la Secte, une explosion d'indicible fureur à l'apparition du livre de l'évêque Laurent, caché sous l'anonyme de l'abbé ***. Ce livre-là n'était plus seulement une critique des excentricités et des folies du monde ultramontain, c'était un horizon nouveau ouvert aux re-

gards de ce grand nombre d'âmes droites et pures, que le mysticisme épouvante, mais qui se sentent mal à l'aise dans les théories de la négation religieuse. Cette armée immense d'esprits flottants qui arrivaient au scepticisme par dégoût d'une religion faussée hideusement jusque dans ses plus belles applications, allait se ranger sous le drapeau de la transformation, et former en réalité l'Église nouvelle. La Secte serait réduite aux fanatisés, c'est-à-dire à ces malheureux croyants qui savent mieux haïr les hommes, du moment qu'ils ne pensent pas comme eux, qu'aimer Dieu, le père de tous.

C'était un coup de maître, disons mieux, un trait de la Providence, que de présenter, sans secousse violente, sans révolution religieuse, par la seule force d'un exposé lumineux, les deux Églises en présence, pour lesquelles il fallait définitivement opter : la petite Église des théocrates, des mystiques, des adorateurs du moyen âge, avec son cortége d'ignorances, d'inquisition, de violences de toutes sortes faites à la conscience humaine, ou la grande Église des esprits droits et tolérants, ouverte à tout ce qui veut chercher Dieu dans la simplicité du cœur, sans haines religieuses, sans esprit de proscription, avec la large devise de la liberté,

de la solidarité fraternelle, de l'amour de Dieu et des hommes. Le choix ne serait pas douteux pour tant d'âmes qui se sentent des aspirations religieuses, mais qui ont horreur de fanatisme, de mysticisme et de théocratie.

Il y eut un moment de stupeur parmi les chefs de la Secte. Une première réunion se tint dans le bureau de la *Mappemonde catholique*. Là présidait naturellement Falot, en l'absence de l'évêque Bigut. L'assemblée était nombreuse. Nommons les plus illustres de ces purs, qui laisseraient sans peine brûler une église, pourvu qu'ils sauvassent le goupillon. C'étaient Rapille, Faubigny, l'abbé Sorel, l'auteur des *Hosties sanglantes*, le filandreux La Rivière, Chantraille, l'apologiste d'Alexandre VI, et le paléographe Lautier, égaré dans la Secte, comme ces petits astres perdus dans l'espace, qui n'ont pas assez de poids pour se mettre à graviter harmonieusement autour d'un soleil. N'oublions pas l'innocent Eugène, une célébrité de hasard. Un abbé Forbini, qui avait fait une lourde tartine sur le célibat des prêtres, auquel il paraissait tenir un peu plus que les prélats romains ses compatriotes, s'était faufilé là avec un certain Pantaléon Laboue et cette tourbe des moustiques ultramontains qui écrivent, pour la pro-

pagande religieuse, tous ces petits livres à 10 centimes où ils distillent le plus gros venin et les plus vilaines facéties contre les honnêtes gens qui savent sérieusement écrire.

Falot, « ce cuistre considérable, » comme l'appelle Victor Hugo dans son *Shakespeare*, fut entouré par la bande qui s'exclama douloureusement :

— Ah ! quel livre, monsieur Falot, quel livre !

— Le coup est dur, répondit l'homme, mais il ne nous tuera pas. Nous en avons encore pour cinquante ans de notre régime. Ce qui viendra ensuite, Dieu le sait ! Mais, en attendant, nous aurons vécu, et nous sommes les maîtres.

— Mais c'est horrible : l'Église nouvelle ! quel schisme épouvantable ! Le protestantisme se séparait ; il avait ses ministres, ses temples, ses synodes. Ceux-là ont la prétention de rester avec le pape, avec les archevêques, les évêques et les curés. Ils se confesseront à eux, feront leurs pâques, respecteront leurs prêtres, et remplaceront la vieille Eglise ! Voilà qui est satanique.

— Je ferai contre eux une satire, reprit Falot.

— Je ferai contre eux mon premier-Paris, dit Chantraille.

— Je ferai contre eux un entre-filet, dit La Rivière.

— Je ferai contre eux un article métaphysique, dit Faubigny.

— Je ferai contre eux une brochure, dit l'abbé Sorel.

— Écrasons-les! écrasons-les! fut le cri formidable qui partit de tous les coins de la salle.

Les uns, montés sur des tabourets, gesticulaient avec violence. Les autres, assis plus gravement autour du tapis vert et aussi près que possible du gros Falot, échangeaient des phrases inachevées. Tous parlaient à la fois. C'était le tohu-bohu le plus complet qui pût se décrire. Babel était du silence en comparaison de ce sabbat.

— Nous avons malmené Renan, s'écria Rapille; que sera-ce de cet abbé étoilé? Il ne sait pas à qui il a affaire.

Les cris recommencèrent.

— Et croyez-vous que ce soit un abbé?

— Non, ce n'est pas un abbé.

— Si, c'est un abbé!

— C'est peut-être plus qu'un abbé.

— Allons donc! vous êtes fou.

— C'est probablement quelque prêtre interdit.

— Mais sans aucun doute!

— A bas le prêtre interdit!

— A bas tous les prêtres qui écrivent, quand ce n'est pas pour nous!

— Mort à ce misérable!

— C'est encore un second « Maudit! »

— Oui! oui! mort au « Maudit! »

— Il faut écraser le livre sous la honte. Bernard, dans le *Bibliographe orthodoxe*, dira qu'il n'y a ni plan, ni style, ni idées. Eugène raillera l'auteur avec sa finesse ordinaire, dans la *Revue du style des Saints*. On enverra un article tout fait à la *Coltivazione cattolica*, qui le traduira en italien. Cela fera merveille à Rome.

— Ah! il n'a pas fini d'en entendre, ce misérable renégat!

— Il en crèvera de désespoir!

De tant de criards, dans cette tanière de loups, le seul qui eût gardé avec le silence un peu de sang-froid, était le paléographe Lautier. Celui-là n'était pas né pour une aussi basse littérature que celle de *la Mappemonde*. Il avait du style et quelquefois de la raison. Il demanda la parole. Et comme il arrive toujours,

même au milieu des assemblées les plus tumultueuses, par ce besoin instinctif de se refaire un peu le poumon, on écouta.

— Messieurs, vous avez tous raison. *L'Eglise nouvelle* est un livre bien mauvais, le plus dangereux peut-être que le XIXe siècle ait produit. Nos grands ennemis ne sont pas ceux qui s'attaquent au dogme, ce sont des incrédules avérés, mais ceux qui s'attaquent à nous, à notre système, au mouvement que nous avons imprimé à la société catholique depuis vingt-cinq ans. Détruire tout cela, voilà le grand crime! Or c'est là l'œuvre satanique de ce livre. Comme tout y est calculé pour que pas une parole n'atteigne les grands enseignements de l'Église! Comme on y est respectueux pour l'épiscopat! C'est un petit saint que l'auteur. Ne craignez-vous pas que le bruit de vos critiques ne soit la trompette même qui apprendra l'existence du livre néfaste au monde catholique tout entier, surtout aux femmes, lesquelles, même les plus pieuses, sont toujours un peu portées au fruit défendu? Certes, c'est une grande autorité que celle de notre ami Bernard; mais quand il aura affirmé qu'il n'y a ni idées ni style dans *l'Eglise nouvelle*; lorsque, de son côté, la presse ennemie criera dans ses co-

lonnes que ce livre est précisément remarquable comme pensée et comme littérature, croyez-vous que beaucoup des nôtres ne voudront pas vérifier si notre grand critique Bernard ne s'est pas trompé? D'ailleurs, nous pouvons dire cela entre nous, *le Bibliographe* se tire à neuf cent trente-trois exemplaires. C'est par centaines de mille que la *Revue des Deux Mondes*, *l'Indépendance*, *l'Opinion nationale*, *le Siècle*, etc., arrivent aux esprits sérieux et souvent passionnés contre nous. Notre *Mappemonde* elle-même, si on supprimait les cabinets littéraires, aurait-elle bien dans le monde mille lecteurs sérieux? La partie n'est pas égale, vous le voyez. J'opinerais pour le silence. Étouffer ce livre sous le silence devrait être le mot d'ordre qui passerait de salon en salon, de presbytère en presbytère...

— Bravo!

— Il a raison!

— Le silence! oui, le silence!

— Non! non! qu'on l'écrase, lui et tous les «Maudits» du monde! Pas de silence!

On serait resté une heure à cette bataille de cris contradictoires, si Falot, président naturel de cette assemblée tumultueuse, n'eût pas pris la parole sur un ton qui sembla dire: Écoutez-moi.

— Messieurs, l'avis du préopinant est bon. Le silence, dans les circonstances actuelles, me semble d'une nécessité rigoureuse. Nous avons toute la presse contre nous. Mais que nous importe ? Nos fidèles ont horreur de cette presse, et ne la lisent pas. N'allons pas, dans nos propres colonnes, même malgré nous, donner aux nôtres l'envie de connaître ce livre blasphématoire.

Le maître avait parlé. On se leva. Et par un touchant accord, qui sembla être, sur ces apôtres des pures doctrines, une inspiration d'en haut, il n'y eut plus qu'une pensée, étouffer ce livre sous le silence.

— Cependant, ajouta Falot, si des circonstances imprévues exigeaient une conduite différente, nous aviserions.

— C'est très-bien, fut-il répondu par tous ; et l'on s'écoula lentement par une cour conduisant à la porte cochère.

VIII

MATHILDE DE TOURABEL

Madame de Tourabel s'enthousiasmait facilement. Pendant le trajet fait en chemin de fer avec Thérèse, de Bordeaux à Paris, elle s'était éprise pour elle d'une vive affection. Les manières distinguées de Thérèse, la facilité avec laquelle elle s'exprimait, le timbre de sa voix dont toutes les notes étaient à la fois graves et harmonieuses, la sensibilité de son regard, les souvenirs qu'elle avait rappelés, tout cela avait exercé sur la baronne de Tourabel une attraction irrésistible. Et puis celle-ci s'était reproché si souvent l'abandon de Louise et de Julio comme la plus mauvaise action de sa vie, qu'il lui sem-

blait qu'en aimant, qu'en accueillant cette charmante femme qui avait assisté aux derniers moments du frère de Louise,— elle ne savait pas à quel titre, — c'était réparer une faute, c'était rendre un hommage à la mémoire de ceux qui n'étaient plus; c'était leur dire : J'ai été par faiblesse coupable envers vous, mais votre souvenir est resté saint pour moi; voyez comme j'aime ceux qui vous ont aimés.

Après les soins donnés à l'installation de sa fille dans le délicieux petit appartement qu'elle lui avait préparé, et où toutes les recherches d'un luxe intelligent et de bon goût avaient été prodiguées, la première visite de madame de Tourabel fut pour Thérèse, au couvent des dames de Saint-Séverin. Cette visite fut suivie de plusieurs autres. Thérèse, pendant sa vie de religieuse, avait été forcée de comprimer la puissance d'affection dont elle était douée. Madame de Tourabel lui était très-sympathique, et elle se trouvait heureuse de pouvoir laisser son cœur se dilater à la douce chaleur de cette amitié qu'on lui offrait avec une grâce si parfaite.

L'intimité fut bientôt complète. Madame de Tourabel venait presque tous les jours voir Thérèse, et celle-ci, comprenant qu'aller dans le monde est une nécessité pour ceux qui veulent

l'étudier sérieusement, n'était pas fâchée de faire l'étude des classes élevées de la société, dans les salons de madame de Tourabel, qui recevait chez elle les sommités de l'aristocratie de race, de l'aristocratie financière et celles, bien plus intéressantes encore pour Thérèse, de la littérature, de la science et des arts. On disait du salon de madame de Tourabel que c'était un salon éclectique, tant les éléments qui le composaient étaient de nuances diverses et opposées même.

La comtesse de Vezère, cette amie de madame de Tourabel qui avait eu assez d'empire pour la décider à rompre avec Julio et Louise, trouvait bien quelquefois que le salon de madame de Tourabel n'était pas assez pur et qu'on y rencontrait trop souvent des hommes de la libre pensée dont elle aurait voulu l'exclusion. Mais le temps des coupables faiblesses était passé. Madame de Tourabel avait quitté le révérend Père Jésuite que son amie lui avait imposé comme confesseur, pour retourner au curé de sa paroisse. Ce premier acte d'indépendance fut suivi de plusieurs autres. Madame de Tourabel trouvait qu'après tout les libres penseurs étaient en général beaucoup plus aimables que les petits saints présentés de temps

à autre, dans son salon, par madame de Vezère, comme des hommes éminents et tout dévoués à la bonne cause.

Thérèse n'éprouva pas le moindre embarras dans un milieu si différent de celui dans lequel elle avait vécu jusqu'alors. Elle resta simple et digne, parla peu, observa beaucoup. Il y avait dans sa beauté, dans son attitude, dans le petit nombre de paroles qu'elle prononçait, et qui dévoilaient un esprit si juste, si synthétique, quelque chose d'original, d'imprévu, qui attirait l'attention et la fixait ; et Thérèse, sans y avoir pensé, sans l'avoir voulu, sans l'avoir même désiré, se trouva l'objet de l'admiration générale.

Madame de Tourabel jouissait des succès de son amie. Incapable de ces rivalités mesquines qui trouvent accès dans le cœur de tant de femmes, elle était fière de sa belle Pyrénéenne. — C'est une perle que j'ai trouvée, disait-elle à ses amis ; mieux que cela, un diamant ; je m'en pare et je vous permets de venir l'admirer ; vous devez vous trouver très-heureux de cette faveur.

Madame de Tourabel avait rencontré Loubaire chez Thérèse. Bien que la transformation morale de l'ami de Julio fût complète, il était encore un peu l'ours pyrénéen, comme l'appelait l'abbé de Cambiac. Il avait conservé sa brusque

franchise, ce tour d'esprit sarcastique qui, tempéré par les convenances, donnait à sa conversation un piquant dont madame de Tourabel s'amusait beaucoup. En connaissant mieux Loubaire, elle comprit tout ce que l'âme de cet homme pouvait renfermer de sentiments nobles et dévoués. Un jour il lui raconta toute sa vie, sauf ce qui concernait sœur Thérèse. Ce récit, où le nom de Julio revenait souvent, fit sur madame de Tourabel une impression profonde, et elle en estima d'autant plus cet homme qui avait su vaincre des passions si fougueuses; elle l'engagea à venir chez elle.

Loubaire accepta. Il savait qu'il rencontrerait dans le salon de madame de Tourabel l'évêque d'A..., son ami l'abbé de Cambiac et quelques-uns des hommes éminents qu'il désirait le plus connaître.

Thérèse voyait rarement mademoiselle de Tourabel. Mathilde ne faisait que de courtes apparitions dans le salon de sa mère, et quand celle-ci l'emmenait avec elle chez les dames de Saint-Séverin, Mathilde, après quelques formules de froide politesse adressées à Thérèse, demandait la permission d'aller à la chapelle de la communauté. Madame de Tourabel ne la refusait pas, et la jeune fille restait en prières jus-

qu'à ce que sa mère l'envoyât chercher pour retourner à l'hôtel.

— Ma chère Thérèse, disait la baronne, on me croit une heureuse mère, et il n'en est rien. J'aime passionnément ma fille, et je n'en suis pas aimée. Elle est tout dans ma vie, et je ne suis rien dans la sienne. Je n'ai pas de reproches à lui faire; elle ne manque pas à une seule des convenances qu'impose le respect filial ; mais quelle sécheresse ! Il y a un mur de glace entre nous deux. Pas d'intimité, pas d'épanchements de son cœur dans le mien. Il semble que je lui parle une langue qu'elle ne comprend pas, et moi-même je ne comprends pas la sienne. Je me croyais une bonne chrétienne, n'accomplissant pas sans doute tout le bien que je devrais faire, mais pratiquant exactement tous les devoirs extérieurs du catholicisme et cherchant à me pénétrer chaque jour du véritable esprit de l'Évangile. Eh bien ! ma chère Thérèse, aux yeux de ma fille, je n'en saurais douter, je suis une véritable païenne. Elle ne me le dit pas, mais je le devine facilement. Il y a trois jours, il y avait un petit bal d'intimes chez la duchesse de ***. Mon intention n'est pas du tout de conduire ma fille dans le grand monde cet hiver ; mais cette réunion devait être composée seulement des

membres de nos familles qui sont alliées. Je me faisais une joie d'y aller avec ma fille. Croyant lui ménager une agréable surprise, je lui fis faire un charmant costume de bal, en crêpe blanc garni avec des myosotis : c'était d'une fraîcheur et d'une délicatesse admirables. Le matin, en revenant de la messe, — elle y va tous les jours, — elle trouva l'élégante toilette. Voulant jouir de sa surprise, j'entrai dans la chambre immédiatement après elle. En m'entendant ouvrir la porte, elle se retourna et me dit froidement :

— Savez-vous pourquoi on a déposé ces objets dans ma chambre?

J'avoue que cette question me déconcerta ; je vis qu'il me fallait renoncer au bonheur que je m'étais promis.

— Il me semble, dis-je à Mathilde, qu'il ne serait pas difficile de deviner pourquoi ces objets, comme tu le dis, sont déposés là.

— Serait-ce donc à moi qu'ils sont destinés ?

— Eh ! mais, sans doute, dis-je avec un peu d'impatience; tu ne peux pas supposer que cette toilette soit pour moi : donc elle est pour toi.

— Pour moi ?

— Eh! oui, pour toi. Tu sais bien que demain nous allons à une réunion de famille chez no-

tre cousine la duchesse de ***. On y dansera, et je me suis fait une fête, depuis deux jours, de te faire préparer cette jolie toilette qui convient parfaitement à une jeune fille de ton âge.

— Je suis désolée, maman, de ne pouvoir pas accepter ce présent. Cette robe, ces fleurs me sont inutiles ; je ne les porterai certainement pas.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis bien décidée à vivre en chrétienne, et à ne pas m'exposer à perdre mon âme dans des réunions dangereuses.

— Ah ça ! ma chère enfant, tu perds la tête ! Quoi ! c'est une réunion de famille où tu dois aller conduite par ta mère, que tu qualifies de réunion dangereuse !

— J'ai promis, par mon baptême et à ma première communion, de renoncer à Satan et à ses pompes. Les pompes de Satan sont le bal, le spectacle, les romans. Je n'irai jamais au bal, jamais au spectacle, je ne lirai jamais de romans.

— Crois-tu donc que je serais capable, moi, ta mère, de te conduire à un spectacle licencieux ? de mettre entre tes mains un livre dangereux ?

— Je suis persuadée, ma mère, que bien des choses qui vous paraissent sans danger pour votre âme sont un danger pour la mienne. Je prie Dieu tous les jours de vous éclairer là-dessus; car que puis-je lui demander de plus cher, après le mien, que le salut de ma mère? Ainsi ce livre que vous m'avez donné hier, je ne l'ai pas lu et je ne le lirai pas.

— Tu ne liras pas *la Case de l'oncle Tom?*

— Non, ce roman, car c'est un roman, a été écrit par une protestante; et le révérend père Linier nous a spécialement recommandé de ne jamais ouvrir un livre venant de cette source empoisonnée. L'Église, nous a-t-il dit, est si sévère là-dessus, qu'elle défend sous peine d'excommunication la lecture des livres des hérétiques, même quand ces livres ne traitent pas de matières religieuses.

— Mais c'est absurde, ma fille! on n'a pas pu te dire cela. Comment! si M. Coquerel écrivait un traité d'arithmétique, on serait excommunié en le lisant?

— On m'a dit cela, et je le crois.

— Voyons, Mathilde, sois raisonnable; laisse-toi guider par ta mère. Conserve ta piété, je le désire; mais que cette piété ne soit pas absurde!

— La piété ne se conserve pas dans le monde. Et d'ailleurs, ma mère, je me regarde déjà comme consacrée à Dieu, et je n'aspire qu'après le moment où je me donnerai toute à lui.

— Tu attendras cinq ans ce moment-là, car je te proteste que je ne te donnerai pas mon consentement avant ta majorité.

— Eh bien, je mettrai au pied de la croix les douleurs de ces cinq ans d'exil des tabernacles du Seigneur.

— Les douleurs de l'exil, ma fille ! C'est dans la maison de ta mère que tu te trouves exilée ! Puisses-tu ne jamais comprendre ce que je souffre en t'entendant parler ainsi : tu regretterais trop le mot cruel qui vient de t'échapper !

Et en achevant de raconter cette scène à Thérèse, madame de Tourabel éclata en sanglots.

— Que faire? lui disait-elle ; que faire pour ramener à moi ce cœur que j'ai perdu ?

— Il faut beaucoup de douceur et de prudence, lui disait Thérèse. Ces dévotions exagérées tombent souvent par leur exagération même. Le temps en a bientôt fait justice. Quel est le confesseur de mademoiselle votre fille ?

— Elle est allée d'abord au curé de notre

paroisse qui dirige ma conscience depuis un an; mais, après y avoir été deux ou trois fois, elle m'a demandé la permission de s'adresser à un père de la congrégation des Médiatoristes qu'elle a rencontré chez la comtesse de Vezère.

— Et vous avez confié la direction de votre fille à un homme que vous ne connaissez pas?

— Que voulez-vous, ma chère Thérèse? Bien décidée à ne pas céder aux instances journalières de ma fille qui désire aller s'ensevelir dans un couvent, je lui accorde toute liberté pour le reste. Mathilde a une volonté de fer, je ne suis pas de force à lutter avec elle. Du reste, madame de Vezère assure que le père Édouard est un saint.

— Je préférerais pour votre fille un prêtre raisonnable.

IX

DIFFICILE A MARIER

Les Jésuites de Paris avaient dans leur clientèle un jeune homme qui depuis longtemps avait dépassé les limites de l'adolescence, et qu'ils n'avaient pu cependant colloquer d'une manière sortable dans quelqu'une des familles où ils exercent une influence incontestée. On sait que la plus puissante agence matrimoniale de l'Europe est celle des révérends pères : la maison de Foy et autres, malgré leur habileté malgré les réclames permanentes dans les journaux, ne font pas le dixième des affaires de la maison Loyola. A consulter les registres des unes et de l'autre, il y a disproportion évidente

entre les opérations annuelles, et pour la qualité surtout.

Comment les Jésuites avaient-ils échoué, depuis cinq ou six ans, dans leurs tentatives en faveur de ce candidat au mariage?

C'est ce que nous devons expliquer.

Le jeune homme était un élève de l'un de leurs colléges du Midi. C'était un titre au patronage des bons Pères. Aussi le Gascon, originaire des environs de Mauvezin, parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, comprenant très-bien que sa petite province lui offrirait peu de chances pour un riche établissement, était venu s'installer à Paris. Avec son imagination méridionale et sa faconde gasconne, il s'était jeté dans la bohême de la littérature pieuse. Et, dans l'espace de quinze à vingt mois, il avait inondé les librairies religieuses de la rue Saint-Sulpice, de la rue Bonaparte et de la rue des Saints-Pères d'une douzaine d'élucubrations excentriques, toutes pavées de bonnes intentions, où les vers quelquefois, et quels vers! se heurtaient à la prose, le tout à l'adresse des libéraux, des libres penseurs, surtout de Renan. Cela s'appelait : *Mes colères, — Scènes et portraits, — Peste du progrès, — Quand les poiriers sont en fleurs, — Les fils de Voltaire, — Les héros*

des deux mondes, *histoire des Jésuites célèbres*, etc., etc. Le plus excentrique de ses livres était *la Falotiade*, poëme épique dont l'Achille et l'Ajax étaient l'ami Falot et son frère l'innocent Eugène.

Tout cela était signé : « le comte LUITPOL DE SAINT-HERMENEGILDE. »

Le Gascon ne manquait jamais de composer lui-même l'annonce louangeuse de ses publications, qu'il faisait insérer dans la *Mappemonde catholique* et dans toutes les revues de la Secte, avec cette phrase à effet : « Cet important et intéressant ouvrage a valu à l'auteur les compliments les plus flatteurs, etc. » Qui n'aurait pas voulu lire d'une poésie et d'une prose si importantes et si intéressantes, ayant reçu de si beaux compliments ? Quelques naïfs s'y laissaient prendre.

Tel était l'homme de lettres. Etudions un peu l'homme moral et l'homme physique.

Saint-Hermenegilde était né, comme beaucoup de méridionaux, avec des passions énergiques, je dirai presque indomptables. Il avait fallu lui en passer beaucoup au collége, et les Pères ne l'avaient dompté que par la terreur. Son confesseur, au collége, lui avait fait si souvent le récit lugubre des horreurs de l'enfer, il

lui avait si souvent répété : — Misérable enfant, vous finirez mal; vous irez brûler avec le diable ! — que ces mots diable, enfer, avaient produit sur son imagination l'effet du bâton sur le lion rugissant dans sa cage. Devenu homme, Saint-Hermenegilde, entraîné par la première fougue des passions, s'y était jeté avec une ardeur qui tenait du vertige. Mais arrivaient les heures des terribles remords ; et tout à coup le débauché de la veille prenait sa course vers la rue des Postes, demandait son confesseur jésuite, racontait avec une crudité effrayante ses souillures, se frappait la poitrine à faire résonner la voûte de la chapelle, promettait de la meilleure foi du monde de renoncer au crime, et allait communier comme un petit saint, en jurant haine aux femmes qui avaient été pour lui trop séduisantes.

Le manége se répétait souvent, parce que les rechutes étaient plus fréquentes. Ce fut alors que la résolution fut prise par les Pères de lui chercher un parti, et de donner un remède légitime à ses passions fougueuses. On trouva plusieurs partis.

Les révérends Pères déterminèrent M. de T... à le prendre pour gendre. Mais quand la future vit un peu de près cet homme : « Il est trop

laid ! » s'écria-t-elle, et le père ne put pas vaincre sa répugnance.

La jeune fille n'avait pas absolument tort. Saint-Hermenegilde avait été déformé à sa naissance. Sa tête aiguë comme une poire, couronnée de cheveux plats et rares ; son front déjà dénudé sur lequel paraissaient les premiers sillons que tracent les passions assouvies ; ses lèvres épaisses, indice des penchants à la luxure ; son nez extrêmement long, rendaient ce visage disgracieux au suprême degré. Nous connaissons Saint-Hermenegilde, et nous sommes de l'avis de la jeune fille.

Les Jésuites ne se découragèrent pas. Une troisième fille de M. le baron de L... était difficile à marier. Après les pourparlers de rudes négociations où se déploya le talent si souple des Jésuites, on finit par tomber d'accord et sur l'individu, quoique fort laid, auquel la malheureuse fille consentait à unir son sort, et sur la fortune que les folies du jeune comte avaient fort compromise ; et l'on fit venir le notaire. Mais M. le baron entendait très-bien que sa fille ne mêlât son noble sang qu'à du sang parfaitement noble. Il était sur cela intraitable. Nul Jésuite au monde, quelque jésuite qu'il fût, n'aurait pu lui faire prendre le change sur la

valeur d'un blason. C'était la toquade de ce digne homme. Et quand, le notaire ayant articulé la demande sacramentelle : « Vos nom, prénoms, âge et qualités? » le futur répondit : « Le comte Luitpol Lechat de Saint-Hermenegilde, » papa beau-père, que le nom patronymique de Lechat fit redresser de toute sa hauteur, parce qu'il ne l'avait jamais rencontré dans aucun nobiliaire de l'Europe, interrompit le tabellion, et demanda en termes fort explicites que le futur gendre exhibât le contrat de mariage de son père, ou toute autre pièce authentique de laquelle il fût constant que le titre de baron et la particule y attenante lui appartenaient *ab antiquo*.

Le jeune homme était pauvre en documents de ce genre. Rien de plus commode que de dire que les papiers des Saint-Hermenegilde avaient été brûlés dans la Révolution. Il put même montrer un extrait de naissance rédigé par le maire de la commune d'Avenzac, canton de Mauvezin, qui le déclarait, lui le futur, fils naturel et légitime de M. le comte Jean-Charles Lechat de Saint-Hermenegilde. Mais un maire de village, surtout vers 1833, n'était pas difficile sur les noms et titres que ses administrés voulaient bien prendre dans les actes de la municipalité. Le baron de L... n'était pas homme à se con-

tenter de pièces si peu probantes, et il vit très-bien que le contrat de mariage du père de Luitpol portait uniquement ceci : « M. Jean-Charles Lechat, demeurant à Saint-Hermenegilde, commune d'Avensac, ce qui ne suffisait pas pour établir des droits à un titre de comte.

Saint-Hermenegilde eut beau affirmer qu'il n'était connu dans le monde que sous ce titre, qu'il avait des milliers de lettres avec ce titre, que les révérends Pères le lui avaient toujours donné, le baron de L... fut inflexible. Il fut poli toutefois; il demanda quelques jours de réflexion, après lesquels il écrivit au révérend père de B..., le protecteur zélé du jeune homme, « qu'il lui était impossible de donner sa fille à M. Luitpol Lechat. »

Après deux ou trois autres essais aussi infructueux que celui-ci, ce malheureux nom patronymique de Lechat venant toujours réveiller les soupçons des beaux-pères érudits en matière généalogique, ou blesser l'oreille des futures comtesses, on se rejeta sur la roture. Tant de grandes familles avaient redoré leur écusson avec l'or des parvenus, qu'un Saint-Hermenegilde pouvait bien, sans trop de honte, en venir là. Les Jésuites pensèrent à madame de Tourabel, dont le salon, un peu cosmopolite,

s'ouvrait à un monde plus mêlé. Ils chargèrent la comtesse de Vezère de présenter leur protégé chez la baronne de Tourabel. Celle-ci, à laquelle Saint-Hermenegilde, en raison de son esprit gascon, ne déplut pas trop, voulant d'ailleurs se rendre agréable aux Jésuites qu'elle redoutait, promit de trouver l'épousée. Elle songea à la belle et riche Thérèse, ignorant encore que l'ex-religieuse était fort éloignée de toute pensée de mariage. Elle invita un jour à dîner sa nouvelle amie. Le Gascon vint le soir : c'était convenu. Voir Thérèse, en être épris, mais à en devenir fou, ne fut que l'affaire d'un instant. Un million, au moins, au bout de tout cela! Le pauvre diable en perdit le sommeil pour cette première nuit; et pendant plusieurs jours il harcela madame de Tourabel pour que celle-ci fît à Thérèse une proposition en règle, ou du moins sondât son amie sur l'impression que lui avait faite l'auteur illustre de la *Falotiade*.

Madame de Tourabel promettait toujours de faire à Thérèse cette ouverture; mais elle sentait elle-même combien son protégé était peu séduisant. Elle ne se hâtait pas; connaissant mieux Thérèse, elle commençait à craindre un refus. Ces retards irritaient encore la passion de Saint-Hermenegilde. Depuis le jour fatal où

il avait vu pour la première fois la grande Pyrénéenne, il ne l'avait quittée ni de la pensée ni du regard. Il l'avait suivie dans la rue, aux églises, aux portes des maisons où elle allait en visite, dans les promenades; et, chaque jour, d'heure en heure, ce trait mortel qui l'avait atteint pénétrait plus profondément cette âme de feu, dans laquelle nulle passion n'entrait sans s'y exalter outre mesure.

Quels rêves ne faisait pas cet extravagant! Tantôt, avec la belle dot de Thérèse, il se forgeait un monde de félicités au sein de la société aristocratique du noble faubourg, où M. le comte et madame la comtesse, l'un par son talent d'écrivain, surtout de poëte, l'autre par sa beauté, joueraient un premier rôle; tantôt, jaloux par avance de cette comtesse d'une si éclatante beauté, il s'achetait une terre dans la province, où il irait cacher son trésor, loin des adorateurs trop entreprenants du grand monde; ou bien, sur les ruines du petit manoir de Saint-Hermenegilde, si peu remarqué, près de Mauvezin, il construisait un élégant castel, où le chiffre de Thérèse serait entrelacé au sien et gravé au milieu de guirlandes de feuillages.

Que de papier ne barbouilla pas Saint-Hermenegilde en l'honneur de Thérèse! Il composa

cinq à six anagrammes en vers, des élégies, une idylle, supposant que la fille des montagnes prendrait intérêt aux soupirs de l'auteur déguisé en berger amoureux. Il traduisit pour elle en vers la belle chanson pyrénéenne :

« Là haut, suz la montagne,
U pastour malhurous,
Sédut as pès d'un aulne,
Négat en plours,
Souniave au cambiamen
Dé sos amours. »

X

UN NOUVEAU CARDINAL

Parmi les hommes du clergé du Midi qui avaient fait un avancement rapide dans les honneurs ecclésiastiques, était l'abbé Méritant, ancien curé de Saint-Sauveur d'Aix. Lors du voyage dans le Midi de l'empereur Napoléon III, alors simple président de la République, il s'était montré dévoué à l'homme étonnant qui préparait dans le silence les éléments de sa prodigieuse fortune. Au nom de quelques confrères de la Provence, qu'il avait su habilement circonvenir, il avait adressé au président une lettre d'adhésion finement écrite, dans laquelle le rusé personnage prophétisait les grandeurs futures du continuateur de l'Empire. Au milieu

de beaucoup de placets insignifiants et d'adresses stupides, Napoléon III avait remarqué celle-ci et en avait pris note. L'abbé Méritant ne tarda pas à être nommé évêque du Puy. Peu de temps après, l'archevêché de Narbonne étant devenu vacant, il eut cet archevêché, où son esprit, sa souplesse, un fond naturel de bonté, une grande prudence dans les affaires, ne tardèrent pas à le faire remarquer. Son dévouement à l'Empire avait continué, et comme l'Empereur porte au plus haut degré la vertu si rare chez les princes, la reconnaissance, il vint un moment où, malgré quelques difficultés du côté de Rome, avec laquelle il faut beaucoup négocier pour faire arriver aux honneurs les prélats un peu trop napoléoniens, l'archevêque de Narbonne fut nommé cardinal et reçut officiellement la barrette.

Il y avait des Jésuites à Narbonne, et, pour arriver à cet heureux chapeau de cardinal, l'archevêque Méritant, qui savait leur influence à Rome, mais qui pratiquait à leur endroit le proverbe : « Tels on connaît les saints, tels on les honore, » avait été obligé de passer sous les fourches Caudines et de prendre vis-à-vis d'eux l'engagement formel de les soutenir auprès du gouvernement napoléonien. En échange de cette

promesse, les Jésuites avaient travaillé les influences de la cour du Vatican, et le chapeau avait été accordé. Le nouveau prince de l'Église savait très-bien que les habiles ne manqueraient pas, à la première occasion, de lui faire présenter la lettre de change qu'il avait tirée sur eux, et il sentait que, bon gré mal gré, le cas échéant, il faudrait s'exécuter vis-à-vis de ces rudes créanciers, capables de lui rendre la vie peu douce à Narbonne, s'il lui prenait fantaisie de ne pas leur tenir parole.

Le livre *l'Église nouvelle* contenait un chapitre entier contre les Jésuites. L'évêque Laurent n'avait certes pas cru exercer une vengeance contre la puissante compagnie. Il s'était effacé dans cette question; et il pouvait se rendre ce témoignage au fond de sa conscience, que c'était le chrétien et l'évêque qui dévoilait la dangereuse corporation dans ses plans d'envahissement théocratique, et nullement l'homme qui se vengeait de l'acharnement que les Jésuites avaient mis à le poursuivre. Ce fameux chapitre était d'autant plus terrible contre eux, qu'il n'avait rien des déclamations habituelles de la presse contre les enfants de Loyola. C'était d'une modération extrême, mais d'une force écrasante.

Le général, à Rome, s'était ému du livre. Il était allé vivement se plaindre au cardinal Antonelli. Une dépêche diplomatique avait été envoyée au nonce, avec injonctions de faire auprès du ministre des cultes les plus fortes représentations sur les dangers d'un livre « plus terrible qu'aucun de ceux qui avaient paru jusqu'alors contre l'Église. » C'étaient les termes de la dépêche. L'Église, on le voit, n'était en réalité, dans cette affaire, que la grande famille de saint Ignace.

C'était peu encore; ils avaient obtenu du vénérable Pie IX, que son secrétaire pour les lettres latines écrirait une lettre à chacun des cardinaux français pour leur demander « et leur enjoindre au besoin » de prendre hautement la parole au sein de la première assemblée de l'Empire « contre les livres nouveaux qui venaient attaquer, les uns la divinité du Christ, tels que l'infâme *Vie de Jésus*, par Renan, et les autres ce que l'Église avait de plus saint, tels que *l'Eglise nouvelle*, par l'abbé ***, » et de solliciter l'intervention du pouvoir contre ces abominables publications.

Le révérend père provincial de T., qui compte Narbonne dans sa circonscription, reçut une lettre confidentielle du général de Rome, lettre

écrite pour être montrée au nouveau cardinal, dans laquelle on disait assez catégoriquement que le moment était venu où la Compagnie devait espérer que l'Éminence prouverait sa reconnaissance envers ceux qui l'avaient puissamment aidée, en prenant elle-même la parole dans le Sénat, pour obtenir du gouvernement impérial la suppression des livres de Renan et de l'abbé ***.

On se doute bien que le Provincial accomplit ponctuellement sa mission, et que l'Éminence reçut, toujours avec les formes les plus mielleuses, l'invitation pressante de faire un discours au Sénat contre les deux livres dont on avait tant à se plaindre.

Le cardinal, qui avait immensément d'esprit, comprenant qu'il ne pouvait plus reculer, voulut se donner tout le mérite de la démarche qu'il allait faire, et il prévint ses collègues du cardinalat qu'il porterait la parole pour désigner à l'attention du gouvernement les mauvais livres dont le clergé avait à se plaindre. Seulement, comme il était quelquefois malin, il voulut tirer une petite vengeance des jésuites, en leur montrant qu'il n'était pas dupe du motif qui les portait à attaquer si violemment le livre de *l'Eglise nouvelle*.

— Mon révérend père, dit-il au Provincial, croyez-vous sérieusement que les utopies de l'abbé *** soient bien dangereuses et que nous ayons besoin de nous en préoccuper au point de faire la démarche, toujours pénible, de sommer le gouvernement de nous défendre?

— Dangereuses, éminence! mais certainement.

— J'ai lu cela très-rapidement, je vous l'avoue. Mon esprit positif s'accommode mal des rêveries des réformateurs de l'Église; mais franchement je n'y ai rien trouvé de bien grave.

Mais, éminence, ce chapitre où notre ordre!....

— Oh! alors, je comprends..... Oui, vous avez raison; j'ai à fairc valoir cela aux yeux de mes collègues, qui vous sont tous dévoués. Vous venez de m'indiquer la voie. Qui vous attaque attaque l'Église.

XI

UN AMOUREUX A NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Vous connaissez, au moins de nom, Notre-Dame des Victoires. Elle est encore de mode, à Paris, dans le monde pieux. Mais elle a eu, au temps de feu M. Desgenettes, une vogue qui est un peu tombée ; l'habile fondateur de l'archiconfrérie n'y est plus.

S'il était permis de parler raison, je ne dis pas de faire entendre raison aux fanatiques du moyen âge, j'aurais contre eux une puissante argumentation tirée de l'affluence du monde religieux à cette même église de Notre-Dame des Victoires. Allez voir cela, de grâce! Transportez-vous au milieu du Paris bruyant, du Paris des affaires, dans les régions de la Banque

et de la Bourse. Suivez l'une ou l'autre des deux petites rues qui conduisent à une place irrégulière appelée « place des Petits-Pères ; » entrez dans l'église. Rien qui parle à l'âme : c'est froid dedans comme dehors. Au fond du transept de droite, est un autel surmonté d'un retable dont le milieu est occupé par une statue de la Vierge. Ne direz-vous pas que c'est le mauvais goût qui a agencé tout cela? Votre œil ne se repose doucement sur rien. L'art, au milieu de ces richesses et de ces dorures, a complétement disparu. Quel est le malheureux statuaire qui a sculpté cette Vierge orgueilleuse? Une énorme couronne royale lui couvre la tête : une autre tout aussi disproportionnée écrase le front du pauvre petit enfant Jésus que, par intention, l'artiste fait poser le pied sur le globe du monde. Cette femme au grand cou, à la taille contournée, au visage colère et hautain, rappelle la douce Vierge comme les vautours rappellent les fauvettes. Quelle est la créature qui a eu le triste honneur de poser devant l'artiste quand il produisit cette œuvre difforme?

Eh bien, vous êtes pourtant là dans une église à miracles. A preuve, lisez les nombreuses inscriptions dorées gravées sur plaques de marbre incrustées dans l'église. Là les

fidèles viennent en foule, et la nef est toujours trop petite pour les contenir, chaque fois qu'il y a quelque sermon, quelque exercice pieux en l'honneur de la Vierge. A preuve encore, suivez du regard les innombrables cœurs en bronze doré dont le pauvre abbé Desgenettes a eu l'idée malencontreuse de décorer la chapelle comme de guirlandes vivantes et de symboles d'amour. A preuve enfin, lisez, mais en auriez-vous le courage? les innombrables élucubrations imprimées sur Notre-Dame des Victoires et son illustre archiconfrérie, l'une des plus répandues de tout l'univers. Or tout ce bruit, toute cette protection de la Vierge, tous ces miracles se font dans l'église la plus païenne de tout Paris, au style le plus païen que puissent stigmatiser les adorateurs du moyen âge. En vérité, on croirait que la Vierge aime les monuments païens et n'a que du dégoût pour « l'art chrétien, » pour les monuments du « style éminemment catholique. » Jugez-en. Au moment où l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires faisait le plus de bruit en France et autres lieux, voilà qu'un des curés les plus respectables de Paris, celui-là curé d'un véritable bijou d'architecture ogivale, eut la pensée d'avoir aussi dans sa merveilleuse église

une archiconfrérie de la sainte Vierge. Le concurrent de M. Desgenettes était sûr de son affaire. L'église Saint-Séverin, un chef-d'œuvre d'architecture du xvᵉ siècle, était digne d'attirer la foule et, si elle avait quelque goût, toutes les faveurs intimes de la Vierge. Il y avait là une statue en marbre blanc, mais celle-ci une œuvre d'art que l'on peut vanter, une délicieuse Vierg à laquelle le paganisme aurait fait rendre des oracles et qu'un enthousiaste comme Saint-Hermenegilde, dans un moment de dévotion sensuelle, serait allé prendre et enlacer d'une étreinte folle. On lui donna, à cette chère et jolie Vierge, un nom, le plus doux des noms, « Notre-Dame d'Espérance. » On eut tous les brefs possibles de Rome, toutes les indulgences plénières et non plénières d'années et de quarantaines, tous les priviléges qui se peuvent attacher à une archiconfrérie. Eh bien! malgré toutes ces heureuses conditions de clientèle, quoique les prédicateurs des exercices fussent ordinairement aussi médiocres que ceux de l'église des Petits-Pères, quoique les chants y fussent aussi beaux, les cierges aussi nombreux, l'encens aussi parfumé, rien n'y fit. La Vierge ne se dérangea pas, ou se dérangea rarement. Les petits miracles ne se firent que de loin en loin; les pla-

ques de marbre n'arrivaient pas en abondance avec les *ex voto*, et tout ce qui accompagne les témoignages de reconnaissance des familles miraculées. Disons le mot : Notre-Dame d'Espérance, la jolie Notre-Dame, que je recommande à mes lectrices, continua de végéter ; l'orgueilleuse des Petits-Pères eut toujours la vogue. Le vulgaire dévot n'est pas artiste.

Parmi la foule rassemblée et humblement prosternée qui demandait à Notre-Dame des Victoires quelque faveur signalée, soit la santé d'un pauvre enfant débile, soit la conversion d'un père mourant, vous auriez remarqué, le 15 novembre 1853, un jeune homme à genoux, dont le sommet du crâne aigu, un peu dépouillé de chevelure, aurait pu frapper un phrénologiste comme modèle d'un penchant déterminé aux idées religieuses. Ce jeune homme, à la bosse théologique si saillante, n'était autre que l'amoureux passionné de Thérèse. On l'avait vu descendre d'un fiacre, pénétrer dans l'église, prendre respectueusement de l'eau bénite, comme un bon chrétien, acheter un gros cierge à la bonne femme qui fait dans chaque église ce petit commerce, s'avancer vers la chapelle de la Vierge et remettre ce cierge à l'homme qui a la charge d'y entretenir le luminaire ;

puis, prenant une chaise, tirant son mouchoir pour le placer sur la dalle nue, s'agenouiller pieusement, les yeux tournés, avec une ardeur presque fébrile, vers la statue de Notre-Dame. Son cœur battait fortement, ses soupirs s'exhalaient avec bruit; et si l'on eût prêté une oreille bien attentive, on l'aurait entendu lorsqu'il promettait les plus beaux cierges à la sainte Vierge si elle lui faisait faire le riche mariage, et si elle attendrissait le cœur de cette Thérèse qui lui paraissait singulièrement farouche à l'endroit de notre sexe.

Saint-Hermenegilde sortit enfin, fit une humble révérence à la Vierge, songea bien peu à Dieu, qui compte moins, dans cette occurence, que la médiatrice à laquelle on s'adresse, reprit dévotement de l'eau bénite, et, arrivant à la place des Victoires, se jeta dans un fiacre qui le conduisit à son appartement, rue Cassette, dans le quartier des saints.

XII

UNE RÉCEPTION CHEZ LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Il y avait réception nombreuse au ministère de l'instruction publique. Les grands salons de l'hôtel de la rue de Grenelle avaient été décorés de fleurs; les lustres étaient chargés de lumières; et, dès neuf heures, le monde universitaire, accoutumé à l'exactitude, se rendait à flots, comme des écoliers bien stylés qui entrent dans leur salle d'étude. L'excellence, se tenant à l'entrée du premier salon, était gracieuse, tendait amicalement la main et distribuait ce sourire qui est la première politesse des grands, quoique donné à tous.

Vers les dix heures entra l'évêque Laurent. Le ministre eut pour lui des attentions spéciales :

il lui exprima le vif désir de le voir souvent, et lui renouvela ses regrets de la nécessité où s'était trouvé le gouvernement de plier devant les exigences de la cour de Rome.

— Nous ne sommes pas toujours les maîtres, monseigneur.

— Je le vois bien, monsieur le ministre.

— J'espère bien que vous n'avez pas accusé l'Empereur.

— Oh! certes non, monsieur le ministre. Je devais à sa bonté d'être évêque : je suis sûr qu'il a souffert de ce qui s'est fait. Il a voulu la paix, je l'ai voulue moi-même.

— Savez-vous qu'au Sénat on s'échauffe sur la question religieuse? Demain les cardinaux doivent parler. On est furieux à Rome du livre de M. Renan et d'une publication terrible qu'un de nos grands éditeurs vient de mettre au jour, intitulée *l'Eglise nouvelle*. Le nonce est venu se plaindre à l'Empereur; il a fait ses doléances chez tous les ministres. Nous sommes obsédés. La liberté de la presse est là. Que pouvons-nous faire? Quand il n'y a que des discussions dans les livres et non pas des attaques prévues par la loi, il n'y a pas de répression possible. Sans cela, il faudrait brûler toutes les bibliothèques.

— Je le comprends.

— J'ai lu ce nouveau livre. C'est fort, bien fort; nous n'avons pas pu encore savoir le nom de l'auteur. On nomme l'abbé **, l'abbé ***, mais c'est douteux. On parle d'un ancien jésuite.

— Vraiment!

— De l'abbé de Cambiac.

— Je connais beaucoup l'abbé de Cambiac, et je puis vous affirmer qu'il n'a pas fait ce livre : il me l'aurait dit.

— Qui soupçonnez-vous, monseigneur?

— Personne. J'ai lu ce livre. Il y a des idées originales. Croyez-vous qu'il ait l'influence que l'on redoute?

— Comment! mais le gouvernement sait, par le rapport des préfets, que le clergé des campagnes, quoique par des mains tierces, s'est jeté sur ce livre, qui est en définitive une parole d'émancipation pour lui et une espérance de meilleur avenir.

— Monsieur le ministre, je vous laisse aux invités qui vous arrivent.

Et le prélat parcourut les salons.

Un d'entre eux était occupé par l'université féminine. Les femmes des universitaires ne sont pas toutes des femmes d'esprit. Les règlements

de l'université ne comportent pas cela. Rarement même elles sont femmes auteurs. Par contre, il y a chez elles beaucoup d'excellentes femmes. Obligées de tenir un rang, même avec les médiocres traitements de leurs maris, leur position en fait des mères économes, actives, intelligentes.

Elles étalaient là, naïvement, qui de larges épaules, qui la charpente osseuse de ce pudique corps, le bien légitime de leurs honnêtes maris. La corporation la plus morale, avec la magistrature, est celle de l'université.

Le clergé, comme d'usage, depuis de longues années, « brillait là par son absence. » Quelques chapelains de la maison de l'Empereur, quelques ambitieux qui attendaient la croix d'honneur, soit pour le premier janvier, soit pour l'anniversaire de la naissance du prince impérial, paraissaient un instant, et après avoir reçu la poignée de main de l'excellence, s'échappaient furtivement.

Le cardinal archevêque de Narbonne entra. Le ministre causa quelques instants avec lui, comme il avait fait avec l'évêque Laurent; puis le cardinal, selon l'usage des réceptions, se mit à circuler dans les salons. Il reçut les politesses de quelques hauts fonctionnaires qui avaient été

ou recteurs ou professeurs dans la ville de ***. Il aperçut ensuite l'évêque Laurent qui causait avec la femme de l'ancien recteur de l'Académie d'A.

L'éminence toute-puissante et la grandeur déchue se saluèrent.

— Oh! cher monseigneur, dit le cardinal, que j'ai de plaisir à vous trouver ici! Vous voilà retiré, tranquille à Paris. J'ai bien gémi, allez!...

— Merci, éminence; je n'ai jamais douté de votre intérêt...

— Mais que pouvais-je faire? rien. Savez-vous, entre nous soit dit, que ces gens-là nous mènent? Ce malheureux nonce, le plus digne prélat du reste, ne nous laisse pas un moment de répit.

— Le parti est énergique.

— Et il le pousse. Ce n'est pas lui qui est nonce; ce n'est pas Pie IX qui est pape. Encore un saint homme celui-là! mais mon Dieu! que de sottises on lui fait faire!

— On le dit malade.

— Oh! cela n'est rien. Pie IX vivra vieux, mais il nous donne bien du tracas. Sa grande affaire est cette liturgie romaine. Il n'en dort pas, et, sa liste à la main, il est là à supputer les diocèses de France qui n'ont pas encore ré-

pudié le rite gallican. On dirait qu'il est poursuivi par l'ombre des jansénistes et des parlementaires. Cela dégénère en idée fixe.

— Que Dieu lui pardonne! mais il a été bien faible pour moi.

— Ah! ah! et les Jésuites! Sans les Jésuites, malgré tout le reste, vous seriez encore sur votre siége. Pourquoi aussi, cher monseigneur, vous être brouillé avec les Jésuites? J'aimerais mieux partir à l'instant pour Rome, aller donner, en plein Vatican, un bon et gros soufflet à ce digne et vénéré Saint-Père, que de toucher d'une chiquenaude le plus petit des révérends Pères que j'ai le bonheur de posséder dans ma ville archiépiscopale.

— Votre éminence les connaît.

— Viendrez-vous demain à la séance du Sénat?

— Je ne crois pas.

— Venez donc. Je vous enverrai un billet de tribune. Je dois prononcer un discours contre Renan et contre l'*Eglise nouvelle*, vous savez, le fameux livre...

— Oui, monsieur le ministre m'en parlait tout à l'heure.

— Vous avez lu cela?

— Oui, éminence.

— Mais c'est terrible!...

— Vous croyez, éminence?

— Mais plus terrible que le livre de Renan. Celui-là ne s'attaque ni aux Jésuites, ni au célibat des prêtres, ni au pouvoir temporel. Songez donc! c'est une révolution. Les Jésuites ont été furieux; ils ont remué ciel et terre pour que les cardinaux demandent hautement, en plein Sénat, au gouvernement de l'Empereur la suppression du livre de Renan, dont ils se soucient fort peu, et de *l'Eglise nouvelle*, qui les attaque avec une habileté extrême, et dont ils sont épouvantés.

— Et vous vous chargez de la querelle des Jésuites?

— Cher monseigneur, il le faut bien.

— Je croyais que vous ne les aimiez pas?

— A peu près comme vous les aimez.

— Voilà pourquoi vous les défendrez: vous en avez peur.

— Votre exemple est là. S'ils se mettaient dans la tête de chasser un archevêque comme moi, tout prince de l'Église, tout sénateur que je suis, ils en viendraient à bout. Oui, cher monseigneur, vous avez deviné: je les crains. Et demain je suis, à mon grand regret, l'exécuteur de leurs hautes œuvres. Jusqu'au moment où

l'*Eglise nouvelle* a paru, ils n'ont parlé de la *Vie de Jésus* que comme d'une œuvre méprisable, bonne pour rehausser l'éclat des conférences de leur père F., qui réfuterait le livre à Notre-Dame. Il ne leur venait pas à la pensée de réclamer l'autorité du gouvernement contre le livre ; mais quand ils ont été attaqués pour leur orgueil, pour leur esprit de domination sur l'Eglise, sur l'épiscopat, sur la papauté elle-même, pour leurs accaparements d'héritages, ils n'y ont pas tenu. Ils se sont alors souvenus de Renan. Et c'est sur les épaules de l'académicien qu'ils veulent tirer vengeance de l'abbé à trois étoiles, qui les a mal menés dans son livre. A ce propos, quel est donc définitivement l'auteur de ce brandon jeté parmi le clergé?

— Vous devez être mieux informé que moi, éminence?

— Pas le moins du monde. Les journaux ont mis en avant quelques noms. On n'en sait pas davantage. Il paraît que les Jésuites ont tout fait auprès de l'éditeur et dans son entourage ; mais le secret a été scrupuleusement gardé.

— Ils ne sont donc pas aussi habiles qu'on le dit? J'aurais pensé qu'ils auraient tout de suite trouvé le véritable auteur.

— Ils sont venus, depuis huit jours, me tour-

menter de toutes manières pour le discours de demain. Je leur ai promis. Je leur ai demandé s'ils connaissaient le nom de l'auteur du livre. Savez-vous ce que le Père provincial m'a dit tout bas?

— Non, éminence.

— Nous soupçonnons fort, m'a-t-il dit, monseigneur Laurent, notre ennemi; mais nous ne l'avouerons jamais: cela nous ferait tort. Nous allons dans l'opinion jeter le nom de quelque prêtre interdit.

— Ah! cette fois, ils sont habiles! dit avec un demi-sourire l'évêque, un peu abasourdi de cette révélation.

— Vous comprenez que je n'en ai rien cru, reprit l'éminence, avec un demi-sourire qui voulait dire tout nettement: ils peuvent bien ne pas s'être trompés. Je leur ai répondu qu'ils étaient fous; que vous les aimiez trop, que vous étiez trop attaché au pouvoir temporel, que vous faisiez trop de cas de la chasteté sacerdotale pour avoir songé à écrire ce livre abominable. Je n'ai pas convaincu le révérend Père provincial. Mais ne craignez rien: ils ne vous accuseront pas. Et si, par hasard, c'était vous?...

— Oh! éminence...

— Vous n'êtes pas obligé de me dire votre secret. Cela n'empêchera pas que, demain, l'œuvre, si c'est la vôtre, sera rudement flagellée. Adieu ; je vous aime bien. Venez donc me voir souvent, pendant la durée de la session.

XIII

PANTALÉON LABOUE

Qui n'a pas gardé un doux souvenir de ces premières impressions de l'âme, lorsque, dans les études littéraires, les chefs-d'œuvre du génie humain passaient sous notre regard, et que notre goût naturel, autant au moins que les leçons de nos maîtres, nous en faisait savourer les beautés? Nous n'avons oublié ni Fénelon, ni Racine, ni Molière; et leur nom a le privilége de réveiller les plus douces sensations du cœur, lorsque rien dans la vie n'est venu ni les émousser ni les avilir. Mais aussi, à ces grandes illustrations qui furent les plus chaudes amitiés de notre jeunesse se rattache la pensée des Zoïles qui cherchèrent à ternir des gloires aussi pures.

Ceux-là furent nos premières et nos plus généreuses répulsions. En lisant l'œuvre immortelle de Fénelon, le *Télémaque*, nous ne comprenions pas qu'il se fût trouvé des insulteurs parmi ses contemporains, et que les Faydit et les Gueudeville eussent dénigré l'œuvre et poursuivi l'illustre écrivain de leur haine.

Cela était pourtant. Chaque siècle a ses insulteurs; et chaque livre, qui remue une bonne pensée pour qu'elle entre dans le monde, a ses Faydit et ses Gueudeville qui lui réservent l'outrage. Cette gloire était réservée à l'auteur de *l'Eglise nouvelle*.

Un homme grand, sec, à cheveux noirs, lisses et plats, vêtu de noir et boutonné avec soin, pour que rien ne s'échappât des haines qui couvaient dans cette âme, gravissait lentement la montagne Sainte-Geneviève. Il venait d'un petit bouge de la rue de la Huchette et allait à la rue des Postes. Il avait un rendez-vous avec le révérend Père ***, qui déjà l'avait reçu plusieurs fois et lui avait donné de ces besognes dont on se charge seulement quand on n'a pas pu sortir des bas-fonds de la littérature.

C'était un écrivain à gages : il s'appelait Pantaléon Laboue.

Il se glissa plutôt qu'il n'entra dans la

maison des pères Jésuites, et demanda au frère portier le révérend Père ***. On le reconnut, et avec un sourire ami qui disait : — Vous êtes des nôtres, — on le fit entrer dans le parloir.

Un moment s'écoula : ces hommes sont patients et se trouvent bien à faire antichambre.

Le Père vint toutefois.

— C'est vous, Laboue ?

— Mon très-révérend Père...

— Montez dans ma chambre.

Et le jésuite, prenant la droite du corps de logis attenant à la loge du frère portier, passa le premier ; il suivit un long corridor au bout duquel était un escalier obscur. De là, joignant le premier étage, il entra dans sa chambre avec son visiteur.

— Il s'agit d'une grande affaire, mon cher Laboue. Vous savez le mal que fait un livre infâme intitulé : *L'Eglise nouvelle*. Il faut combattre cela dans l'intérêt de la bonne cause. Vous avez du style, vous êtes nerveux, piquant. Vous avez malmené Renan mieux que personne. C'est là un antécédent qui vous honore. Dans le temps, vous aviez écrit une lettre contre le pauvre Sibour. C'était bon. Vous nous aviez vengés. Cette

fois la cause est la même, plus belle encore. Il faut démasquer l'auteur de ce livre.

— Mon très-révérend Père....

— Les matériaux ne vous manqueront pas. J'ai été chargé par le révérend Père provincial de réunir les documents d'un petit livre dont nous avons arrêté ainsi le titre : L'AUTEUR DE L'*ÉGLISE NOUVELLE*. Vous voici des notes ; c'est plus qu'il n'en faut dix fois pour cet opuscule.

Cela doit être court : deux feuilles d'impression. Mais ne ménagez pas le sel. Soyez acerbe plutôt. Vous servez la sainte cause.

— Vous savez enfin le nom du véritable auteur, mon révérend?...

— Mais, comment donc? certainement. C'est un misérable prêtre interdit qui habite Paris, auquel les curés, — ils ont bien de la bonté de reste, — font la charité ; et il les récompense en écrivant contre l'Église.

— Vraiment! mon Père ; ah! c'est un prêtre interdit !

— Oui, sans le moindre doute ; nous en avons la preuve.

— C'est singulier ; mais mon confesseur, sous le secret de la confession, il est vrai, m'avait dit que c'était un évêque ; qu'il fallait beaucoup prier pour ce malheureux égaré.

— On a pu croire cela un moment; mais c'est faux. Non, non, pas un évêque n'est ca pable d'écrire de telles choses. Songez donc, Laboue, il nous attaque!

— Oh! alors, mon révérend Père, je comprends.

— Voici le fait: vous le trouverez du reste dans les notes.

— Vous connaissez bien le fameux banquier ***?

— Oui, oui.

— Eh bien! c'est lui, c'est cet homme qui, voulant refaire sa fortune, a imaginé de publier un livre contre l'Église; livre auquel il donnerait une immense publicité dans toute l'Europe, qu'il ferait traduire dans toutes les langues. Il s'est entendu avec les francs-maçons, qui sont tous, vous le savez, des impies et des révolutionnaires. On a fait tirer ce livre à deux cent mille exemplaires. Et savez-vous combien on a donné à ce mauvais prêtre pour son travail? Douze cents francs! Voilà un homme qui a vendu sa conscience, — car nous le connaissons, il n'a pas encore perdu la foi et il est resté dévot envers la sainte Vierge, — il a vendu sa conscience pour douze cents francs!

— Dieu! se disait tout bas Pantaléon Laboue,

le banquier a été bien généreux. Si le révérend Père m'offrait douze cents francs du livre que je vais faire pour lui !

— Que dites-vous de cela? Vous pensez à quelque chose.

— Oh! non! mon révérend Père. Je suis complétement à vos ordres. Le livre sera fait, et tel que vous l'entendez.

— Mais de l'ardeur, entendez-vous, de l'ardeur! Un peu de haine, mon Dieu! c'est pour la bonne cause. « Je hais vos ennemis, Seigneur, dit le Psalmiste, et je les hais d'une haine parfaite. » Donc, mon cher, mettez beaucoup de haine.

— Il y en aura. Nous en avons contre les ennemis de Dieu et contre les vôtres, mon si bon Père; car c'est vous qui m'avez toujours sauvé, dans mes moments de gêne.

— Je vais vous montrer le plan que nous avons arrêté en conseil. Peut-être, en lisant cela ensemble, trouverons-nous quelque chose à ajouter.

— Cela serait possible, mon révérend Père.

— Vous avez assez de mémoire pour bien vous rappeler les principaux détails de ce malheureux livre *l'Eglise nouvelle*.

— Je l'ai lu jusqu'à trois fois, mon révérend Père.

— C'est deux fois de trop.

— Je l'avoue ; mais le style m'a entraîné. Entre nous, il faut bien convenir que le livre est bien écrit.

— Si Satan écrivait, il écrirait parfaitement. Mais faites trève à vos admirations, et souvenez-vous que l'article premier de notre programme est celui-ci :

« Dire que l'*Eglise nouvelle* « est un sot et mauvais livre. » Pas le moindre talent, pas l'ombre de style. « Ni science, ni verve, ni énergie, ni forme littéraire, rien. »

Vous arrangerez tout cela dans une page.

— Mais, permettez, mon révérend Père, on se moquera de moi et de ma brochure. Faire croire à un public intelligent qui a lu le livre, que ce livre est absurde et mal écrit, c'est un tour de force dont vraiment je crains de ne pas être capable.

— Ah ça! dit le révérend Père, vous ne me comprenez donc pas? Est-ce que je vous dis d'écrire pour le « public intelligent qui a lu ce livre? »

— Mais, pour quel public dois-je donc écrire?

— Pour le nôtre, mon cher Pantaléon Laboue, pour le nôtre.

— Celui-là ne lira pas l'*Eglise nouvelle*.

— Vous vous trompez. Il y a toujours, parmi nos fidèles, une masse flottante prête à nous échapper, et qu'il faut surtout tâcher de retenir; c'est celle qui raisonne, qui examine. Si vous lui persuadez que l'*Eglise nouvelle* n'a aucune valeur littéraire, elle ne lira pas ce dangereux livre.

— Je comprends, dit Pantaléon.

— C'est bien heureux. Mais continuons; voici l'article deux : « Dire et prouver que l'auteur a flétri les religieux des différents ordres. »

— Le dire peut être assez facile, mais le prouver c'est autre chose. L'auteur de l'*Eglise nouvelle* a avancé que les ordres religieux ont fait leur temps, et il en donne même des raisons assez spécieuses; mais il a respecté les individus.

— Il ne s'agit pas de ce qu'il a fait, entendez-le bien, mais de ce que vous devez écrire.

— Soit, mon révérend Père, j'écrirai.

— Vous ne pouvez pas nier qu'il nous a flétris, en nous représentant comme des accapareurs d'héritages.

— Oh! pour cela, mon révérend Père, c'est un grand malheur, sans doute; mais vos partisans mêmes vous font bien là-dessus quelques petits reproches, et si je voulais attaquer l'auteur sur ce point, on dirait qu'il n'a rien appris à personne. Le clergé séculier est le premier à propager ces mauvais bruits; et vous ne pouvez pas empêcher vos partisans les plus dévoués d'avoir des rapports avec le clergé séculier. Si j'osais vous le dire, je crois qu'il serait prudent de ne pas toucher cette question.

— Soit, vous pouvez cette fois avoir raison.

Accapareurs, accapareurs? murmura le Jésuite; sans doute, nous sommes accapareurs, mais c'est *ad majorem Dei gloriam*. Voilà ce qui nous justifie aux yeux de tous les bons chrétiens. Et si vous aviez assez de talent pour prouver cela?.... Mais il en faudrait beaucoup. Passons au troisième article.

« Vous direz qu'il a traîné l'épiscopat et le clergé de Paris dans la boue. »

— Vous plaisantez, mon révérend Père?

— Je ne plaisante jamais.

— Mais l'auteur de l'*Eglise nouvelle* n'a pas dit un mot contre l'épiscopat et le clergé de Paris; il en a fait au contraire le plus grand éloge.

— Vous devez, pour critiquer ce malheureux livre, consulter les notes que je vous donne et non l'ouvrage lui-même.

— Je suis alors presque fâché de l'avoir lu. On peut, avec un peu d'adresse, esquiver une vérité, donner un sens défavorable à la pensée d'un auteur, mais lui faire dire précisément le contraire de ce qu'il a dit, c'est bien plus difficile, et mes souvenirs me gêneront.

— Il est très-facile d'obéir, reprit brusquement le Père, surtout quand l'obéissance est payée.

— J'obéirai, mon révérend.

— Voici l'article quatre. « Vous écrirez que l'auteur attaque les dogmes de l'Eglise, qu'il a démoli la confession. »

— Mais il n'a attaqué que les lois de discipline, et encore moins la confession que tout autre dogme.

— Vous confondrez dans votre brochure le dogme et la discipline. Les laïques se laisseront prendre à cette confusion et diront :

Il faut convenir que l'auteur a eu de grandes hardiesses.

— Je vous comprends : on peut persuader à ceux qui ne se sont pas occupés de questions religieuses qu'un prêtre n'a pas le droit de

traiter des questions purement disciplinaires, et que l'auteur de l'*Eglise nouvelle* est un catholique révolté; c'est absurde, mais cela prendra.

— Vous êtes cette fois dans la question.

— Précisément.

Voici l'article cinq :

« Traiter l'auteur de lâche, de renégat, de prêtre interdit, etc., etc. »

— Soyez tranquille, mon révérend Père, nous avons, dans notre parti, tout un vocabulaire d'injures revu et augmenté par le meilleur de vos amis, l'illustre Falot; je n'aurai qu'à copier.

— Blâmez-le sévèrement d'avoir attaqué le célibat des prêtres. Répétez cette sottise, — elle fait toujours un merveilleux effet, — que si l'on abolissait le célibat, il faudrait abolir la confession.

— Le fait est, mon Père, que c'est un pauvre argument, puisque tous les prêtres de l'Eglise grecque sont mariés et que la confession est pratiquée dans leur Eglise.

— Peu de laïques savent cela. Vous soutiendrez, bien entendu, que le prêtre est pur, sans tache.

— Il serait à désirer que cela fût ainsi.

— Surtout, appuyez fortement pour blâmer l'anonyme que l'auteur a cru devoir garder.

— J'avoue qu'à sa place j'en aurais fait autant.

— Et moi aussi. Je sais très-bien que l'*Eglise nouvelle* n'est qu'une thèse où l'on soutient la nécessité d'une réforme dans l'Eglise, et que du moment qu'un livre est exempt de personnalités, il n'y a nulle lâcheté à cacher son nom. Nos pères, dans le temps de leur guerre avec les Jansénistes, ont publié une innombrable quantité de livres sans nom d'auteur ou en mettant sur le titre : « Par un Père de la Compagnie de Jésus. » Cela suffisait; et bien que les personnes fussent souvent rudement attaquées dans ces livres, pas un ne s'avisait de traiter leurs auteurs de lâches. Pascal, lorsqu'il écrivit contre nous ses *Provinciales*, livre qui nous a fait tant de mal, les donna sous le nom de Louis de Montalte, et la pensée ne nous vint même pas de le noter d'infamie pour cela.

— Vous eûtes tort, mes Pères; et je vous promets que cette fois le nouveau Montalte sera écrasé.

— Enfin, vous terminerez par une analyse du livre, et vous le rendrez aussi ridicule et absurde que possible

— Ah! c'est encore là qu'il me faudra faire de la fantaisie et mentir impudemment. Vraiment, mon Père, il me prend un scrupule; et si l'anonyme de l'auteur de l'*Eglise nouvelle* me paraît justifié, je crois que ma critique, elle, pourra être taxée de déloyale.

— Voilà de singuliers scrupules pour un homme comme vous. Est-ce la première fois que vous faites ce métier? Allons donc! il y a dix ans que vous en vivez! Sachez, mon cher Pantaléon Laboue, que, si je m'adresse à vous, c'est parce que je vous sais dévoué à notre maison. Car dans ce moment, nous avons un petit noyau de séïdes, frottés de quelque littérature, qui, seulement pour l'honneur de servir la bonne cause, et peut-être aussi dans le vain espoir de se faire un nom, se chargeraient de mitrailler l'auteur de l'*Eglise nouvelle*, en vers et en prose, et se croiraient des Falot, parce qu'ils auraient été grossiers et malappris.

Acceptez vite la besogne que je vous offre : demain elle sera peut-être faite par un autre et *Gratis pro Deo*.

— J'accepte, j'accepte, mon révérend père; pardonnez-moi mes hésitations? Que voulez-vous? j'ai, je vous l'avoue, trouvé du bon dans ce livre; mais pour vous servir, que ne ferais-je

pas ; je vous sacrifierais jusqu'à ma conscience.

— Le sacrifice serait mince, pensa le Jésuite. Il y a longtemps qu'il a été fait. Le misérable veut être bien payé, voilà tout.

Et le révérend père dit à Pantaléon Laboue :

— A propos ; vous serez content : le révérend Père provincial m'a remis six cents francs que vous toucherez quand vous rapporterez la copie. Il ne voulait donner d'abord que cinq cents francs. Songez donc ! deux feuilles seulement, c'est magnifique. Mais j'ai dit au révérend Père : « Soyons généreux ! » et il a ajouté cent francs.

Et Pantaléon Laboue saisissant la main du Jésuite, la baisa, laissa tomber une larme qui mouilla cette main si généreuse.

— Adieu ! au premier jour, n'est-ce pas ? Adieu, Laboue.

Et Laboue sortit. Le Père ne s'était pas levé. Il avait remis quelques paperasses sur son bureau.

On avait donné douze cents francs à l'auteur de l'*Eglise nouvelle*. Les banquiers, libres penseurs, sont donc plus généreux que les révérends Pères.

Ce fut en faisant cette réflexion que Laboue descendit l'escalier et arriva dans la rue.

XIV

SÉANCE AU PALAIS DU LUXEMBOURG

On comprend toute l'importance qui s'attachait dans le monde religieux au discours que Son Éminence prononcerait au Sénat contre le livre de *l'Église nouvelle.* En demandant le bras séculier contre le livre de M. Renan, on continuait la tradition de l'Église servie par l'État; cela s'expliquait encore. Mais faire supprimer un livre de discussion religieuse, renfermé purement dans le domaine des croyances catholiques, où les grands agents de la réaction absolutiste et théocratique étaient désignés aux défiances universelles, c'était un coup de maître

de la part des Jésuites. Ils savaient pertinemment que le cardinal Méritant les aimait jusqu'à la limite la plus étroite; et c'était une délicieuse plaisanterie que d'obtenir une adhésion à leur ordre, de la bouche de ce prince de l'Église, devant l'élite du monde napoléonien.

L'éminence avait longuement préparé sa harangue. Le discours avait juste les proportions voulues, et chaque chose était à sa place. Homme de beaucoup d'esprit et de longue expérience, l'orateur avait combiné son affaire de manière à poser une thèse brillante, dont les livres attaqués n'étaient guère que l'accessoire. Ce fut la fable de Simonide et de l'Athlète. La mauvaise presse eut les deux tiers du discours; le reste fut distribué entre l'académicien et l'abbé étoilé « qui n'avait pas même respecté un ordre vénérable dans l'Église. »

Les Jésuites devaient être contents; mais le Démosthène en soutane rouge ne pouvait pas dire moins. Seulement, ce jour-là, *l'Église nouvelle* eut sa consécration comme livre de progrès et de transformation religieuse. Le bon et spirituel cardinal, en se laissant traîner à la tribune par les Jésuites, avait été la trompette de la Providence. Le livre allait être lu dans les deux mondes.

Il y eut ovation générale du côté du Sénat où siégeaient les hommes favorables, dans une certaine limite, aux idées de *statu quo* qui enrayent le mouvement trop accéléré des esprits. Les hommes de la camarilla qui avaient pu avoir une place aux tribunes disaient : — Il a été habile ce cardinal, il ne s'est pas compromis. — Le vulgaire des auditeurs concluait que c'était toujours la répétition monotone du passé, et se retirait en faisant des vœux pour une liberté qui profiterait à tous.

Quand le cardinal sortit du Sénat et qu'il fut seul dans sa voiture avec son vicaire général :

— Eh bien ! l'abbé, que dites-vous de mon discours ?

— Parfait, Éminence !

— Ah ! oui, parfait ; ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle impression a-t-il produite sur vous ?

— Je crois que vous avez voulu faire une pièce aux Jésuites.

— Comment cela ?

— Oui, vous avez donné aujourd'hui au livre qui les attaque une publicité plus grande que n'aurait pu le faire l'éditeur par deux cent mille prospectus. Je vous réponds que maintenant le livre se vendra.

— Mon ami, ils l'ont voulu.

— Dites qu'ils ne sont pas adroits.

— Oui, mais j'ai cru l'être. Je me suis sauvé de leurs griffes. Qu'ils se débrouillent !

XV

LES PETITS COUVENTS

Nous intitulons ce chapitre « Les petits couvents, » parce qu'il donne une idée rigoureuse de cette vie à trois ou à quatre que mènent, jusque dans les recoins les plus reculés de la France, de pauvres filles livrées à leurs instincts et ayant à reproduire, au moyen du même mécanisme appelé une règle, la vie du grand couvent. Ce sont quatre hommes et un caporal formant une petite armée et entrant en campagne.

Ces couvents lilliputiens ont l'inévitable malheur de mettre en jeu les plus basses passions du cœur humain, la délation, la haine et la tyrannie. Même quand elles ne sont que trois sœurs, presque toujours il y en a une qui est la Cendril-

lon des autres, qui a les mauvaises robes, les mauvais souliers, ce qui est plus dur à l'âme, les rebuts. On lui parle peu, on croit lui faire trop d'honneur que de communier à côté d'elle : c'est le paria de ce monde à trois. Par contre, il y a un Judas, l'espionne, qui n'a à surveiller qu'un seul être, celui qui n'est pas aimé des deux autres ; et, au sommet, celle qui est l'autorité vivante, celle qui est au-dessus, la supérieure, objet comme dans le grand couvent, d'adulations, de petits soins, de flatteries, si l'on veut être aimée, au moins supportée.

Avec la curieuse théorie qu'il ne faut pas avoir d'amitiés particulières, le cœur peut exercer là. presque sur une large échelle, un sentiment opposé que beaucoup d'âmes finissent par cultiver en elles avec une certaine volupté, examiner, surveiller, espionner, haïr. O douce parole du Christ : « Tu aimeras ! » où êtes-vous ?

Ce qui vient d'être dit n'est rien encore. Le hideux de ces petits paradis de nonnes, c'est lorsque les rôles sont intervertis, et que, par la correspondance secrète avec la mère générale, une sœur secondaire est parvenue à rendre suspecte sa supérieure locale. C'est alors un procès en règle qui s'instruit pendant une année entière ; c'est une longue agonie imposée à une

femme qui aura eu la maladresse de ne pas se faire aimer de la supérieure générale et de ne pas inspirer assez de crainte à son inférieure. Elle sera sacrifiée quelques mois après, rejetée à son tour au rang des suspectes, si tant est que, se redressant dans sa dignité, elle ne mette pas la supérieure à même de lui dire : — Vous n'avez pas l'esprit de notre sainte maison ; partez!

Les lettres que l'on va lire eussent été inexplicables sans cette préface. Ecoutons maintenant sœur Valentine : c'est une bonne et douce nature, très-franche, incapable de nous tromper. Nous saurons qu'elle n'exagère pas, même quand elle nous apprend des choses aussi exorbitantes que celle-ci, que les femmes envoyées dans les villages pour être un secours spirituel auprès du pauvre peuple n'ont qu'un profond dédain pour ce malheureux curé qui n'a pas l'honneur d'être carme ou capucin, qui ne vit pas d'après une règle, *qui n'a pas l'esprit intérieur*, qui ne sait pas, comme le carme ou le capucin, parler *spiritualité*, que l'on subit comme une nécessité de cet exil, et auquel, dans le court intervalle de dix minutes, il ne faut dire rigoureusement que les peccadilles de la semaine, sans qu'il ait à diriger ces âmes angé-

liques vivant, en dehors de lui, d'une si haute perfection.

Le christianisme arrivé à de telles théories est quelque chose qui ne se comprend pas. Les mots de la langue ont perdu leur sens. On est une religieuse parfaite quand on a su se dessécher le cœur, quand on a pu accepter sans remords le rôle de l'espionnage, quand on a accoutumé son âme à l'atmosphère impure de la haine. Une nature droite et aimante, incapable de se complaire à ce régime barbare, est une religieuse imparfaite. Sœur Valentine est de ce nombre.

Lettre de sœur Valentine à sœur Thérèse.

Belvès (Dordogne), le... septembre 1863.

« Chère sœur Thérèse, laissez-moi vous donner ce nom de sœur qui rend si bien ce que vous êtes pour moi et ce que je veux être pour vous.

Quelques mots de notre fondateur m'ont fait comprendre, le jour où j'ai quitté Bordeaux, que c'est à votre amitié que je dois d'avoir été nommée supérieure de notre première fondation. — Ecrivez à sœur Thérèse, m'a dit notre père à voix basse et de manière à ne pas être

entendu de mes compagnes; elle mérite votre affection et votre confiance. — J'ai compris ce que cela voulait dire. Vous connaissez trop bien l'esprit des couvents, chère sœur, pour ignorer que toute correspondance doit passer sous les yeux des supérieures. Lorsque je suis partie, notre mère m'a donné la liste des personnes avec lesquelles elle me permet de correspondre sans lui communiquer mes lettres. Votre nom ne figurait pas sur cette liste. Mais la permission de notre père me suffit.

Pendant les derniers jours de mon séjour à Bordeaux, notre mère, qui me traitait très-froidement depuis le jour de sa réélection, a changé complétement sa manière d'être avec moi. Elle a enfin paru oublier que deux de ses religieuses s'étaient permis de me donner leurs voix. J'aurais pu croire que j'étais tout à fait redevenue en faveur auprès d'elle, si elle n'avait pas désigné, pour m'accompagner ici, sœur Eulalie, qui, je le sais, sera mon espionne en titre. Dans les communautés, on fait de la délation un de nos principaux devoirs; sœur Eulalie s'acquittera de celui-là en conscience, j'en suis persuadée.

Mes deux autres compagnes sont sœur Louise et sœur Françoise; ce sont de bonnes créatures.

Sœur Louise dirigera la salle d'asile; elle saura se faire aimer des enfants : elle est gaie et très-patiente. Sœur Françoise fera la visite des malades de la campagne : elle était déjà notre infirmière à Bordeaux. Sœur Eulalie est chargée des soins à donner à notre petit ménage. Je ferai la classe le matin, et, dans l'après-midi, sœur Eulalie fera travailler les enfants; et pendant ce temps-là, sœur Françoise et moi nous ferons la visite des malades.

Tout cela a été réglé par notre mère, ainsi que plusieurs points beaucoup moins importants. Je comprenais, en écoutant ces prescriptions minutieuses, que, malgré les sourires et les douces paroles, on tenait à me prouver que je devais être le moins possible supérieure. Dieu m'est témoin, chère sœur Thérèse, que, si j'ai désiré quelquefois cette supériorité, ce n'était pas seulement pour me soustraire au despotisme de madame de Saint-Trelody, mais parce que j'espérais faire, dans une petite localité, au milieu du peuple, plus de bien qu'ailleurs. Les enfants de la campagne sont grossiers, moins intelligents que ceux des villes, mais ils ont plus de candeur, plus d'innocence; on est mieux secondé par les parents; et, enfin, je me sentais de l'attrait pour cet apostolat : cela allait plus à mes goûts que de

faire une classe dans notre pensionnat de Bordeaux.

J'ai trouvé ici un curé fort intelligent. C'est un homme d'une quarantaine d'années ; il est dans la paroisse depuis cinq ans ; on l'aime beaucoup ; il est pieux et charitable. Il y a entre lui et notre fondateur des rapports d'idées et de caractère : c'est la même franchise, la même manière large d'envisager les choses. Comme lui, le curé de Belvès me semble mettre au-dessus de tout le véritable esprit chrétien et dédaigner le dévotisme et le mysticisme.

— Il y a longtemps, nous a-t-il dit, que je voulais avoir des sœurs dans ma paroisse, non pas précisément pour l'instruction des jeunes filles : — j'avais une excellente institutrice, très-bonne chrétienne, et cela me suffisait, — mais pour les pauvres et pour les malades. Je me suis adressé à plusieurs communautés. On a refusé partout de me donner les deux sœurs de charité que je demandais : elles ne pouvaient venir moins de trois, et il fallait qu'elles eussent une école. Je tenais à mon institutrice : elle soutenait par son travail sa vieille mère infirme ; et il me semblait que les jeunes filles de Belvès, destinées à être un jour des mères de famille, trouvaient dans cette bonne fille, luttant avec courage contre une

gêne de tous les jours, un exemple d'un effet plus pratique pour elles que dans la vie d'une religieuse dont le dévouement ne frappe pas, ne peut frapper leur imagination. Enfin je me serais fait un scrupule de laisser venir des sœurs établir une concurrence qui eût été la ruine de cette honorable institutrice. La Providence a tout disposé pour le mieux. Mademoiselle Julie a trouvé un petit propriétaire des environs qui en a fait sa femme; il a pris chez lui la vieille mère, et alors je me suis adressé à mon ami le curé de Saint-Paulin; je l'ai prié de m'envoyer trois de ses filles. J'aime peu les nouvelles fondations qui pullulent depuis quelque temps en France: ces sœurs de toute couleur ont, en général, des visées d'une si haute perfection, qu'il est impossible de les ramener au terre-à-terre où sont placées les jeunes filles qu'elles doivent diriger. Elles veulent en faire des petites saintes, les faire monter jusqu'au troisième ciel, et ne réussissent qu'à les exciter un moment pour les laisser retomber ensuite plus lourdement sur la terre; bienheureux quand de ces chutes on peut se relever!

Je connais le curé de Saint-Paulin: c'est un homme raisonnable; et il a dû, en fondant sa maison, penser qu'il ne s'agissait pas d'imiter ce qui a été fait pour une société qui n'existe plus, mais

de créer en raison des nouveaux besoins de la société actuelle. C'est pour cela, mes sœurs, que je vous ai désirées à Belvès. Je sais bon nombre de mes confrères qui sont loin de vivre dans un parfait accord avec les religieuses qu'ils ont trouvées ou appelées dans leur paroisse. Cela se comprend. Les curés sont tous nés depuis 1789; et les supérieurs des communautés religieuses n'ont, en général, qu'une pensée : faire de leurs filles spirituelles des copies d'une exactitude photographique des nonnes du XIIIe siècle.

Vous, mes sœurs, vous êtes, je l'espère, des religieuses du XIXe siècle : aussi vous me trouverez toujours prêt à vous seconder.

Mes compagnes avaient écouté le curé de Belvès : Françoise et Louise, sans trop saisir la portée de ses paroles, et sœur Eulalie, avec cet air de béate auquel je n'ai jamais pu m'habituer et qui me faisait comprendre que les paroles du curé sonnaient mal aux oreilles pies de cette favorite de notre mère.

Aussi, quand nous fûmes sorties de la cure, elle me dit :

— Un des grands malheurs des religieuses, dans ces petits villages, c'est la privation des secours spirituels.

— Mais, ma sœur, nous ne souffrirons pas

de cette privation : nous aurons le curé de la paroisse.

— Oh ! je ne doute pas que M. le curé de Belvès ne soit un excellent prêtre ; mais ce n'est pas un homme intérieur. Notre confesseur extraordinaire de Bordeaux me l'avait déjà dit. En général, les curés sont peu avancés dans la spiritualité ; et puis ce sont, après tout, des hommes du monde : ils ne suivent pas une règle, et ils ne connaissent pas les moyens de nous faire avancer dans la perfection.

— Ma sœur, lui dis-je, tâchons de remplir fidèlement nos devoirs ; aimons les pauvres, soyons-leur dévouées : voilà en quoi consiste notre perfection, et nous n'avons nul besoin d'un directeur carme ou jésuite pour nous l'apprendre.

Nous voilà donc, chère sœur Thérèse, établies ici : Dieu veuille que nous puissions y faire quelque bien ! »

Autre lettre de sœur Valentine à Thérèse.

« Monsieur le curé de Belvès avait raison, chère sœur Thérèse, de me dire que je rencontrerais des obstacles au bien que je voudrais faire. Je croyais qu'ils me viendraient du dehors ;

il n'en est pas ainsi : les difficultés me sont suscitées par celles qui devraient me seconder. Je suis ici depuis deux mois, et j'ai déjà à lutter contre le découragement que je sens prêt à s'emparer de moi. Le curé de Saint-Paulin nous disait un jour que, dans l'institut des Jésuites, chaque Père était à la fois surveillant et surveillé, disons mieux, espion et espionné. Ici, ma chère Thérèse, je ne suis l'espionne de personne, mais je suis espionnée, et mes faits et gestes sont soigneusement recueillis, commentés, rapportés à la supérieure générale. Je ne reçois pas une lettre d'elle qui ne me donne la preuve qu'elle m'a écrit sous l'impression d'une délation. Je comprends à présent pourquoi notre mère s'est privée de sœur Eulalie. L'espionnage étant passé dans les mœurs des communautés religieuses, notre mère aurait pu charger du rôle de délatrice sœur Françoise ou sœur Louise ; elles l'eussent accepté comme une chose toute naturelle, sans se douter de ce que ce rôle a d'odieux. Mais la bonté de leur cœur le leur aurait fait remplir avec réserve, elles auraient craint de me trouver en faute. Il n'est est pas de même de sœur Eulalie, elle a pour moi une de ces aversions qu'une sainte personne comme elle ne veut pas s'avouer, une de ces haines qu'on ne

trouve que dans nos maisons, déguisées sous toutes sortes de noms, même sous celui de la charité. Ah ! ma chère sœur Thérèse, au lieu de nous recommander sans cesse le détachement de la créature, au lieu de nous défendre de nous aimer d'une affection trop naturelle, on ferait mieux de nous recommander de ne pas nous haïr. Dieu sait que depuis que je suis ici j'ai fait tout ce que j'ai pu, sinon pour gagner l'affection de sœur Eulalie, du moins pour m'assurer son indifférence. Dans tout ce qui n'a pas touché directement les intérêts de la maison que je dirige, je me suis effacée comme supérieure; j'ai établi entre nous quatre une égalité aussi parfaite que possible; mais, vous le comprenez, il est des cas où mon devoir me fait une loi de prendre l'initiative, où je dois modérer tel excès de zèle, établir telle règle qui me semble nécessaire ; et de là des conflits inévitables. Alors on affecte un esprit de soumission tout à fait édifiant, et l'on va écrire à la mère générale pour lui dénoncer ou mon despotisme ou mon manque de zèle.

Je vous ai dit que pendant que sœur Eulalie faisait travailler les jeunes filles, dans l'après-midi, sœur Françoise et moi nous allions faire la visite des malades de Belvès. J'avais laissé à

sœur Eulalie la liberté d'organiser les exercices comme elle l'entendrait. Elle a abusé de cette permission pour imposer à des petites filles de six à douze ans des pratiques religieuses de toute espèce. Ce sont des lectures, et quelles lectures ! ce sont des chapelets, des litanies, des méditations, oui des méditations, chère Thérèse ! Eulalie veut donner à ces enfants l'esprit d'oraison. Je suis entrée, il y a huit jours, dans la classe, au moment où elle leur expliquait le *Bouquet spirituel*.

Je venais d'apprendre à l'instant qu'une de nos élèves, âgée de douze ans, après avoir entendu raconter à sœur Eulalie la vie de plusieurs saintes qui, dans leur enfance, pratiquaient de grandes austérités, avait voulu les imiter et passer comme elles une partie de la nuit en oraison. La pauvre enfant a été surprise par ses parents dans ces pieux exercices : elle avait mis autour de son petit corps une corde avec des nœuds, et l'avait serrée de telle sorte que ces nœuds la blessaient. La mère a détaché l'instrument de pénitence et, pour guérir sa fille de sa folie, elle lui en a administré quelques coups sur les épaules. J'ai grondé la mère de sa brutalité ; j'ai parlé raison à la petite fille, et j'ai fait un règlement pour la classe du soir en enjoi-

gnant à sœur Eulalie de s'y conformer. Vous pensez bien que j'ai supprimé les instructions sur l'oraison et une grande partie des chapelets et des litanies, et que j'ai indiqué un choix de lectures pour les enfants.

Je vous disais plus haut que, dans toutes les lettres de notre mère, je trouvais la trace des délations de sœur Eulalie. Je vais vous transcrire quelques fragments de ces lettres : vous y devinerez sans peine ce que j'ai à souffrir ici.

Le curé de Belvès est très-bienveillant pour nous, mais dans les rapports qu'il a avec la communauté, c'est surtout à moi, comme supérieure, qu'il adresse et ses observations et ses conseils. Sœur Eulalie est excessivement jalouse de cette espèce de préférence : vous pourrez vous en convaincre en lisant la lettre de notre mère :

. . . .

« Je crois, ma sœur, que vous ignorez abso-
« lument en quoi doivent consister les relations
« d'une religieuse avec le curé de la paroisse où
« elle se trouve. Si vous aviez l'esprit religieux,
« l'esprit d'une fille de la Nativité, il y a des ob-
« servations que je pourrais me dispenser de
« vous faire; mais comprendrez-vous jamais les
« devoirs d'une religieuse ? Je le demande tous

« les jours à Dieu sans oser espérer d'être exau-
« cée. Souvenez-vous, je vous prie, que M. le
« curé de Belvès n'est pas votre supérieur et
« qu'il ne doit se mêler en rien du gouvernement
« spirituel de la fondation. Il ne doit même pas
« être le directeur de votre conscience ; il est vo-
« tre confesseur et rien de plus. Je vous défends
« de lui dire autre chose en confession que les
« fautes pour lesquelles il doit vous donner
« l'absolution. Vous ne devez pas rester au
« confessionnal plus de dix minutes. Les prê-
« tres séculiers n'entendent rien à la direction,
« et ils sont plus nuisibles qu'utiles aux reli-
« gieuses qui ont la manie de vouloir leur don-
« ner leur confiance. Dans les lettres où vous
« me faites votre direction, vous aurez soin de
« me dire jusqu'à quel point vous vous êtes ou
« non conformée à mes ordres.

« Dans votre dernière direction, vous me dites
« que vous n'avez pas fait la sainte communion
« le 8 de ce mois, et cela d'après l'avis de M. le
« curé.

« Il est fort singulier que vous ayez donné à
« un prêtre séculier le pouvoir de vous dispenser
« d'une communion prescrite par la règle. Vo-
« tre scrupule ne signifiait rien. Une discus-
« sion avec une de vos sœurs est un grand péché

« sans doute : si vous étiez plus humble, si vous « saviez apprécier dans les autres les vertus que « vous n'avez pas, ces discussions n'arriveraient « jamais. D'après votre mauvais caractère, je « crois qu'il doit être pénible à vos sœurs de « vous faire leur direction. Je les en dispense : « elles me la feront à moi-même par écrit.

« Votre direction personnelle est fort mal « faite, elle est très-incomplète. On voit que l'es- « prit de confiance, d'abandon à ses supérieurs « n'existe pas chez vous.

« Vous affectez de ne jamais me parler de la « conduite des sœurs que, sans doute pour éprou- « ver leur vertu, la sainte Vierge, protectrice « de notre ordre, et vos supérieurs ont placées « sous vos ordres. Bien qu'elles soient arrivées « à un degré de perfection auquel vous n'attein- « drez jamais, elles sont sujettes aux misères de « notre condition sur cette terre. Vous devez « me communiquer là-dessus vos observations : « c'est votre devoir ; je l'exige et j'en fais même « un cas réservé tel, que je vous interdis la com- « munion si vous ne vous conformez pas à mes « ordres. »

Vous pensez bien, ma chère Thérèse, que du moment où notre mère s'arrogeait le droit de

me frapper d'excommunication majeure, il ne me restait plus qu'à obéir. J'écrivis une lettre dans laquelle je relatai quelques légères impatiences, quelques manquements à la règle commis par mes compagnes. Je ne les incriminai guère, je vous assure, ces pauvres sœurs : Dieu me préserve de charger les épaules des autres du fardeau que je ne pourrais supporter moi-même ! Cependant je crus devoir dire quelques mots des résistances de sœur Eulalie au règlement concernant les exercices religieux des élèves.

Voici quelle fut la réponse de notre mère :

« Vous êtes coupable de toutes les fautes que « vous reprochez si sévèrement à vos sœurs ; si « vous aviez plus de zèle, elles en auraient elles-« mêmes davantage. Votre règlement pour la « classe du soir ne vaut rien. C'est sans doute « M. le curé qui l'a composé avec vous. Sachez « que vous ne devez jamais le consulter. Je vous « défends d'aller à la cure. Quand il y aura né-« cessité absolue d'y aller, comme par exemple « pour l'avertir du danger où peut se trouver un « malade, vous y enverrez sœur Eulalie.

« Vous n'avez pas l'esprit de piété, et vous « voudriez l'ôter à celles qui ont le bonheur de le

« posséder. Vous voudriez qu'on élevât les en-
« fants comme les élèvent les institutrices mon-
« daines. Sœur Eulalie connaît mieux que vous la
« hauteur de sa mission. Ce sont des âmes qu'elle
« veut former pour le ciel; c'est là le but des
« institutions religieuses. Au reste, je ferai moi-
« même un règlement et je vous l'enverrai

« Je sais que vous êtes restée une demi-heure
« au confessionnal samedi dernier. Que cela ne
« se renouvelle plus; dix minutes c'est déjà beau-
« coup. »

Quel singulier système, chère sœur Thérèse, que celui qui est adopté dans tous les couvents! Pour conduire les religieuses à la perfection, on croit qu'il est nécessaire de les froisser dans tous leurs sentiments, dans tous leurs instincts, de ne leur laisser ni paix ni trêve, de les reprendre rudement, quand elles se trouvent en faute, et de leur créer des torts imaginaires, pour avoir le droit de les humilier. J'avais rêvé la vie religieuse autrement. Je croyais qu'on s'associait pour faire le bien, pour vivre sous une loi de charité dans une union aussi parfaite que possible; qu'on obéissait à une règle et non aux caprices des supérieures. Je suis entrée à la Nativité deux mois après la fondation de l'ordre, et,

pendant près d'un an j'ai cru avoir réalisé mon rêve. Mais l'arrivée du Père extraordinaire a tout changé. Il nous a donné non l'esprit religieux, mais celui des couvents. Il a fait un devoir à madame de Saint-Trelody de nous éprouver, de nous former au parfait renoncement. Il en est résulté que Marie, naturellement impérieuse, qui jusque-là avait fait des efforts héroïques sur elle-même pour assouplir son caractère, a trouvé bien plus facile d'assouplir les nôtres; elle a travaillé avec d'autant plus de zèle à nous faire pratiquer le saint renoncement, à nous éprouver, qu'elle pouvait, sous cet honnête prétexte, donner libre carrière à ses caprices, et la paix qui régnait parmi nous a été à jamais troublée. Après la réception de ces lettres si dures, j'ai voulu tenter d'adoucir l'esprit de notre mère, j'ai fait appel à l'affection qu'elle avait autrefois pour moi; savez-vous quelle a été sa réponse? La voici :

« Je ne sais quelles ont été vos lectures avant « votre entrée au couvent. Je suis tentée de « croire que vous avez lu tous les feuilletons de « ces infâmes journaux que recevait votre mal- « heureux père. Votre style s'en ressent. Je « comprends à présent votre dégoût pour les li-

« vres de spiritualité. J'ai dû céder à une intrigue
« ourdie par vous et par cette tête folle de sœur
« Thérèse que vous aimiez tant. Vous avez sur-
« pris toutes les deux la conscience de notre
« père; vous êtes supérieure, mais vous l'êtes
« malgré moi. »

J'ai reçu cette lettre il y a huit jours. J'ai répondu immédiatement. J'ai assuré notre mère que je ne tenais pas à la supériorité et que j'étais prête à rentrer à Bordeaux. Ma proposition sera certainement acceptée.

P.-S. Au moment où j'allais cacheter ma lettre, j'en reçois une de notre mère; elle est on ne peut plus amicale, elle me remercie de ma bonne volonté. Elle a, en effet, dit-elle, le plus grand besoin de moi à Bordeaux. Elle me prie d'écrire à notre père et de lui demander de me rappeler à la maison mère. Je crois que toutes les sévérités passées avaient pour but de m'amener à faire cette démarche. Eh bien, soit; la prière sera pour moi un ordre. J'obéirai; ma position n'est plus supportable ici.

Adieu, chère sœur Thérèse. Impossible maintenant de vous écrire de Bordeaux : ce serait m'attirer la foudre. Aimez-moi toujours.

VALENTINE. »

Ces lettres furent précieusement gardées par sœur Thérèse comme de véritables documents sur l'esprit des communautés modernes. Elle les montra à l'évêque Laurent, qui lui dit : « C'est bien cela ! Mais où en est l'Évangile ? »

QUATRIEME PARTIE

—

LES FEMMES

I

RAISON ET MYSTICISME

Nous avons à expliquer rapidement, en abordant cette dernière partie de notre œuvre, comment il se fait que la femme, qui a eu tant à gagner au développement intellectuel inauguré par le dix-neuvième siècle, se soit laissé si facilement séduire par les ennemis avoués de tous les progrès qui font la gloire de notre époque, et n'ait pas eu assez puissant le sentiment de sa dignité pour infliger un éclatant dédain à des hommes qui n'ont pas rougi de flétrir ce qu'ils appellent notre prétendue civilisation moderne.

Est-ce abaissement moral dans les femmes? Est-ce légèreté d'appréciation? Est-ce manque de ce sentiment de large patriotisme qui ne

s'applique pas seulement à l'amour du sol et du foyer de la famille, mais à toutes les gloires qui composent le patrimoine d'une grande époque?

Rien de tout cela. Les femmes du dix-neuvième siècle ont, au contraire, très-exalté le sentiment moral qui fait leur grandeur, au milieu d'une époque où l'accroissement rapide des fortunes a permis à un plus grand nombre de s'abandonner aux plaisirs. Si le dix-neuvième siècle n'est pas tombé dans une horrible décadence morale, nous le devons incontestablement à l'influence salutaire des femmes qui ont compris, comme elles le devaient, la grande loi du respect. Elles n'ont pas été complices des entraînements du siècle. Elles ont résisté, ce que ne firent pas les Romaines de la décadence, aux courants du sensualisme.

Ce n'est pas non plus la légèreté reprochée à l'esprit des femmes qui a été cause qu'elles sont tombées dans le piége des hommes ennemis de toute grandeur intellectuelle et morale au sein de leur pays.

Il serait tout aussi absurde de dire que les femmes de notre temps n'ont pas dans le cœur, toutes vibrantes, les grandes affections qui attachent aux gloires nationales, aux gloires d'une civilisation. Si cela est d'un petit nombre de na-

tures vulgaires et stupides, nous affirmons que ce serait une odieuse calomnie contre cette majorité immense qui sait très-bien applaudir à toute conquête nouvelle dans le domaine de la science, de la littérature et des arts.

Quelle est donc la cause réelle de cette espèce de fascination que les hommes ennemis de la civilisation moderne ont exercée sur les femmes?

Cette cause la voici.

La femme est la gardienne naturelle des croyances. Les mœurs tiennent aux croyances. Pendant quatre siècles, dans la Rome primitive, il n'y eut qu'un seul adultère public, parce que le respect pour les dieux, dans ce petit monde naissant, était la pensée prédominante. Là où règne l'idée religieuse, le foyer domestique est paisible, le bonheur s'y trouve, et l'instinct de la femme la ramène constamment à cette vie intérieure à laquelle elle rapporte tout. Après les grandes secousses du dix-huitième siècle, lorsque le matérialisme semblait devoir envahir le monde, que les crimes politiques, commis au nom de la liberté, vinrent épouvanter les masses demeurées fidèles aux vieux souvenirs, il se fit une réaction énergique dans les esprits. Cette réaction, que nous avons vue, alla si loin que ces mots sacrés de Liberté, d'Egalité, de Fraternité,

qui résument comme un glorieux symbole le monde nouveau, furent longtemps des mots odieux dont le sens était changé, et qui rappelaient de sombres images de terreur.

La femme du dix-neuvième siècle est encore, à cette heure, sous l'impression des frayeurs laissées, pour tout un siècle, à la génération qui a vu les drames terribles de la grande révolution sociale. Une immense compassion s'est soulevée, dans son cœur, pour les prêtres.

Ceux-là ont été, avant tous, les vaincus de la révolution. La noblesse française a souffert, sans doute; mais si beaucoup de têtes sont tombées, l'émigration en a sauvé immensément. Tous les biens des nobles n'avaient pas été vendus; puis un milliard d'indemnité est venu réparer la spoliation. Et il est arrivé que, grâce à l'augmentation de valeur des propriétés territoriales, les descendants des anciens possesseurs des fiefs se sont trouvés aussi riches que leurs pères. Il y a donc eu réparation de ce côté.

Il n'en est pas de même pour le clergé. Celui-là est pauvre et bien pauvre. Non-seulement il a perdu d'immenses revenus appelés dîmes, mais encore une prépondérance dont il est absolument dépouillé. La haine de la grande Révolution sembla porter plus vivement sur le

prêtre : c'était le conservateur énergique d'un passé dont l'humanité ne voulait plus. Quand elle fit son héroïque effort pour briser les chaînes traditionnelles du vieux régime, elle renversa un trône séculaire comme un fétu; mais la corporation sacerdotale, avec les racines profondes qu'elle avait prises dans le sol de la France, lui opposa une résistance opiniâtre, ardente, indomptable. Il y eut deux armées en présence : les hommes de l'idée nouvelle, les révolutionnaires, créateurs d'un ordre social nouveau; les prêtres, les hommes dans lesquels s'était incarnée l'idée vieillie de l'union de l'autel et du trône. Bataille gigantesque, lutte de deux corps doués d'une égale énergie, d'un égal fanatisme, par conséquent lutte à mort, dans laquelle le vaincu devait disparaître, foulé, dans son sang, sous les pieds du vainqueur.

Ce vaincu, nous le connaissons, ce fut le prêtre. Son église fut fermée ou vendue. L'autel du Christ fut remplacé par celui de la déesse Raison; et les grandes nefs devinrent des magasins à fourrages ou des ateliers de fabrication de salpêtre. Dans la déroute, les uns tombèrent sous le sabre, les autres allèrent mourir prisonniers sur les pontons, le reste se sauva à l'étranger. Tous se trouvèrent avec l'auréole du

martyre. Il y a toujours de l'âme de Caton dans le cœur des femmes : elles sont pour les causes vaincues.

Disons-le aussi, elles étaient vaincues avec le prêtre. Cette église fermée, c'était leur église ravie à leur foi, à leur amour, c'était le souvenir de leurs pères effacé, le baptême des enfants proscrit, le culte, les chants, les prières disparaissant pour elles, l'orgue silencieux, la cloche fondue et changée bêtement en gros sous. Plus encore, c'était, devant elles, d'horribles profanations dont leur regard était épouvanté : les reliquaires traînés dans les rues avec les dérisions de la foule, les ossements des saints brûlés et jetés au vent, les vêtements sacerdotaux portés en mascarades, et, honte éternelle! le *ci-devant bon Dieu*, le crucifix, brûlé sur les places publiques, au chant formidable de la farandole!

Aussi, quand les églises se rouvrirent, après le Concordat, quel enthousiasme, quel triomphe, quels chants de joie! L'homme, le vainqueur du prêtre, demeura dans les réminiscences de sa colère; il prit peu de part à cet acte réparateur que la politique commandait au Premier Consul. Il avait le sentiment de la revanche éclatante que les prêtres rentrés dans leur patrie, maîtres de nouveau des âmes par l'exercice dorénavant in-

contesté de leur ministère, ne manqueraient pas de prendre.

Rendons cette justice à l'immense majorité du clergé de France revenu de l'exil; il avait vu l'étranger, et la proscription avait été pour lui un utile enseignement; il ne songea qu'à son ministère spirituel. Pendant tout l'Empire, pendant même les premières années de la Restauration, il y eut calme dans les esprits. On sortait du fracas de la tempête.

Mais déjà l'école bruyante de l'ultramontanisme s'organisait. Le célèbre Joseph de Maistre avait écrit son livre du *Pape*, qui était un anachronisme de six cents ans et qui reproduisait avec toutes ses exagérations, le système théocratique. Le parti se forma dès lors, et les Jésuites qui parurent en France en furent les chauds propagateurs. Fidèles à leurs traditions, et par haine pour l'Église gallicane qui les avait peu aimés, autant que par flatterie pour Rome, ils se jetèrent avec ardeur dans une théorie qui n'est rien moins que la négation absolue de toutes les conquêtes modernes dans le domaine de la liberté sociale, politique et intellectuelle. Lamennais, qui détestait les Jésuites, entra cependant, avec toute l'ardeur de son génie breton, dans la secte ultramontaine. Il fit bientôt

oublier jusqu'à Joseph de Maistre lui-même et devint le chef brillant du parti. Tout le mouvement religieux depuis 1817 jusqu'à la chute de la royauté en 1848 eut lieu sur le thème ultramontain. La jeunesse du sacerdoce se passionna pour cette folle idée. Les seuls prêtres demeurés fidèles aux sages principes du gallicanisme, qui ne sont autre chose que les doctrines des anciens Pères au sujet des rapports réciproques de l'Église et des pouvoirs politiques, furent quelques vénérables Sulpiciens que leurs élèves mêmes refusèrent de suivre, trop peu expérimentés qu'ils pouvaient être pour soupçonner les dangers de la brillante hypothèse, qui les avait séduits, d'un pape régnant temporellement et faisant régner avec lui les prêtres sur tous les empires de la terre.

Ce fut surtout à partir de la révolution de 1848 que les idées ultramontaines se développèrent chez nous avec le plus de force. La République ouvrit à deux battants les portes aux Jésuites et aux congrégations religieuses, dont Napoléon Ier, même le gouvernement de la Restauration avaient redouté les envahissements et l'ambition. Le clergé séculier favorisa la restauration des Jésuites et des couvents de moines. Toujours dominé par ses souvenirs d'ancien régime, il

pensa que l'arrivée de tous ces religieux aiderait le retour à la foi. Il ne soupçonna pas qu'il introduisait en France ses ennemis les plus acharnés. Pour un jésuite et pour un moine quelconque, un prêtre de paroisse est à peine un prêtre : c'est bon pour administrer le baptême aux nouveau-nés et conduire les bières au champ du repos, en compagnie des croque-morts. Mais diriger les âmes, prêcher, tout cela n'est bien fait que par un jésuite ou un révérend père d'un ordre contemplatif.

Il fallait faire adopter à la France nouvelle cette légion de moines affublée des costumes du moyen âge, envahissant Paris et toutes nos villes. C'était difficile du côté des hommes, qui ont la mémoire historique et pour lesquels la vue d'un moine rappelle toujours l'idée de fanatisme, de domination des consciences, de haine de la liberté. C'était plus réalisable du côté des femmes, qui jugent davantage des choses par le sentiment. D'abord le spectacle était curieux. Ces costumes pittoresques n'étaient connus que par le théâtre, où ils figuraient dans les scènes dramatiques. Les femmes ont pu le voir de près dans la rue. C'est dans la chaire surtout que l'habit de moine prête à l'enthousiasme. Nous avons vu les femmes du grand monde se presser

à la Madeleine, pour entendre un énergumène d'une incroyable force, vêtu de l'habit de dominicain, gesticulant comme un forcené et changeant la chaire en une scène de bateleur. On admirait les poses. Le Père, du reste, avait une charmante petite main ; et le saint homme, qui parlait d'extases, montrait avec un pieux orgueil cette petite main charmante.

Puis la femme aime l'éloquence. Elle n'a pas toujours sur l'article un goût d'une pureté extrême, mais elle sent très-vivement. Et l'œil en feu des orateurs lui plonge profondément dans l'âme. Le sermon lui va : elle y trouve des impressions, quelquefois des illusions consolantes pour les peines intimes, toujours une aspiration vers l'idéal, bien ou mal rendu par les homélies des bons Pères. Le sermon du curé leur paraît trop terre à terre ; celui-là parle plus souvent des devoirs de la vie commune : le Père orateur vous transporte au troisième ciel.

Je n'ose pas dire que cela seul ait fait la fortune des révérends Pères qui nous ont envahis, mais cela, je le crois, les a puissamment aidés. Ils ont mis de l'habileté à leur apparition dans la rue. Les uns, mystiques profonds, baissant les yeux, véritables statues se mouvant sur un

tombeau et représentant cette austérité ascétique oubliée du monde depuis la Thébaïde ; les autres, gros et vigoureux garçons, se drapant de leurs robes blanches, portant le manteau avec grâce et marchant d'un pas assuré, avec une attitude semi-martiale semi-religieuse, qui était une coquetterie irrésistible d'un nouveau genre. Le sexe féminin n'a pas résisté à cette mise en scène, et l'on s'est écrié : Ah ! ces bons Pères !

Mais il y avait une attraction plus puissante encore, celle de l'inconnu. Le prêtre se voit : on lui parle ; on le rencontre dans un monde honorable. Il n'a pas fait le calcul du dieu caché derrière le nuage et ne se montrant que dans un appareil de majesté. C'est l'homme, l'homme sérieux, l'homme doux et bon, se mêlant aux choses humaines. Le moine est dans son cloître comme dans un sanctuaire, d'où il ne sort que pour être à l'autel, où il est dans l'extase angélique, en chaire, où il prêche la spiritualité la plus dégagée des affections terrestres, au confessionnal et à la direction, où il est tout amour, toute paternité. Il ne vient pas chez vous s'amoindrir à votre table, faire sa partie de jeu avec votre mari ou votre vieux père, converser avec les jeunes hommes et parler science,

religion, art, philosophie. Il garde tout le prestige de l'inconnu. Quand il a débité quelque compilation scolastique, on s'écrie : Quelle science ! quand il a fait des sorties véhémentes contre l'incrédulité : Quel zèle ! quand il écrit un livre : Quelle onction !

O moines, oui vous êtes habiles ! Et nous, avec notre bonne simplicité évangélique, au sein de la société, nous prenons les intérêts des âmes, nous sommes de doux intermédiaires entre les hommes du monde, souvent effrayés par leur conscience, et ce Dieu que vous aimez tant à représenter dans sa fureur et que nous nous plaisons à montrer dans ses miséricordes. Vous travaillez mieux pour le couvent, nous travaillons mieux pour les âmes. Nous n'avons pas à vous porter envie !

Mais nul de nous, ô moines, dans le clergé séculier, n'a joué votre jeu avec le monde féminin. Nous pouvions nous renfermer dans nos presbytères et faire adorer comme vous le nuage qui nous aurait séparés de nos fidèles. Nous pouvions n'apparaître qu'avec le prestige d'un langage mystique étudié ; parler toujours spiritualité, amour divin, extases. Quels saints hommes ! se seraient écriées les bonnes femmes. Ce rôle nous ne l'avons pas joué. Et il nous a été

donné d'entendre, souvent les femmes trompées dans leur jugement, nous dédaigner dans la plus sainte fonction de notre ministère et dire presque à notre oreille : Il n'y a de bons prêtres que les religieux !

Nous avons supporté cela. L'heure de la justice devra sonner un jour.

Les entraînements où se sont jetés les femmes tiennent donc à l'envahissement, chez nous, de l'élément monacal. Le jour où les moines arrivaient, il était facile de prédire dans quelle voie ils entraîneraient le sexe enthousiaste.

Il y a dans une religion deux courants qui en constituent la vitalité : le courant mystique et le courant rationnel. Si, par une cause quelconque, par exemple une influence de direction spirituelle, le courant mystique vient à dominer, l'équilibre est rompu. C'est ce qui arrive maintenant, en raison de l'appoint capital que les femmes dirigées par les moines, ou par des prêtres séculiers copistes des moines, apportent à l'élément mystique.

Ceci est tout à fait digne d'étude.

Ce qui fit la force du christianisme à son âge héroïque, c'est que la raison y entra avec une prépondérance marquée avec saint Paul et son école. La fraternité humaine, l'égalité des hom-

mes comme enfants du même Dieu, membres de la même famille, l'abolition en droit de l'esclavage, l'assurance mutuelle contre la pauvreté par une communauté volontaire, la monogamie sévèrement observée, la femme mise au rang de l'homme, la chasteté commandée dans le mariage, le soin moral des enfants, la responsabilité des maîtres vis-à-vis de leurs serviteurs imposée comme des devoirs, tout cela, qui composa le vrai christianisme, en tant que séparation de la vie sensuelle et matérialisée des païens, sortait de l'idée rationnelle. Quand on étudie dans les sources, c'est-à-dire dans les nombreux fragments qui nous restent des écrivains chrétiens des trois premiers siècles, le véritable esprit de l'Église, on voit très-bien se dessiner le double mouvement qui emporte ce monde nouveau ; et il faut dire, à la gloire des premiers chrétiens, qu'ils surent conserver le juste équilibre qui faisait leur force. Le courant mystique ne déborda jamais.

Et quand j'ai fait honneur à saint Paul, au docteur du monde grec et romain, d'avoir fondé l'école rationnelle dans l'Église, je n'exclus pas le Christ, qui avait posé le premier la base rationnelle du christianisme dans la loi magnifique de l'amour, du dévouement, de la solidarité.

Je parlais seulement au point de vue de la diffusion, dans le monde, de cette grande idée fondamentale qui n'était qu'en germe dans la parole du Maître.

Toutes les religions de l'antiquité se sont perdues dans le mysticisme. Ce qu'elles avaient de rationnel, en raison des traditions primordiales conservées dans la conscience humaine, fut rapidement emporté par ce besoin extravagant de l'âme humaine de se perdre dans le merveilleux. Les âges primitifs ont beaucoup vécu de poésie. Les poëtes ont précédé les sages. La philosophie n'a jamais été qu'une réaction isolée et passagère au milieu d'un monde antique. Le merveilleux, sous toutes ses formes, emportait les masses. Aussi, comme ces charmantes fables dont se composait la théologie mystique de l'antiquité idolâtrique allaient bien à la multitude! Pouvait-elle douter de récits pleins d'une poésie si belle? Vous avez par centaines les poëtes religieux de l'antiquité, auprès de cinq à six penseurs qui ne donnent pas dans ces contes. Et ceux-là n'ont pas été les hommes populaires. A part vingt érudits en Europe, qui lit Hésiode et Pindare, pour ne citer ici que les plus célèbres théologues anciens? Qui n'a pas lu les plus belles

pages de Platon? C'était l'inverse dans le monde antique.

Vous n'avez pas, dans Paris, dix femmes pieuses qui aient lu une seule fois tout l'Évangile : vous en avez dix mille qui ont lu vingt fois l'*Imitation*. Le livre mystique l'emporte sur le livre divin. Celui-là est trop rationnel pour elles. Saint Paul ne leur plaît pas. Le moyen âge avait fait l'Évangile mystique des moines : ce livre était beau comme livre; c'était un ravissant commentaire de ce qu'il y a de bon dans le mysticisme chrétien. Les moines ont passé leur évangile aux femmes : elle n'en veulent point d'autre. Celui-ci parle mieux l'amour comme elles l'entendent. Elles sont dupes d'un mirage : elles ne se doutent pas que c'est leur pauvre cœur, avec ses faiblesses, qu'elles vont regarder dans le miroir d'A'Kempis, malgré qu'A'Kempis ne parle que de mortifier ce cœur. Mais ce mot ne les rebute pas. A'Kempis leur montre l'idéal, l'inconnu; elles vont là parce qu'elles ont soif d'idéal, d'inconnu. On a repu leur cœur, qui a faim et soif de ces choses.

Un quart d'heure après, on est femme comme auparavant : on est froide pour le mari, indifférente à la vie des enfants, dure pour les domestiques, oublieuse des pauvres : on est

médisante et jalouse : on est rongée de cupidité et d'égoïsme. Les lectures mystiques ne changent pas le cœur.

Le mysticisme a débordé, dans l'Église, par les barbares. Quelques-uns n'étaient chrétiens que de nom. La masse se composait de païens de la pire espèce, presque de fétichistes. Dans les plaines et les forêts du Nord, en face d'une nature terrible, absorbés par les besoins journaliers de la vie, chasseurs et pêcheurs, toute leur religion consistait dans un naturalisme grossier. Les esprits des arbres, des grosses pierres, des fontaines étaient leurs divinités. Bien avant dans le christianisme, les conciles de la Gaule sont obligés d'imposer des peines sévères à ceux qui rendent un culte aux pierres, aux fontaines, aux vieux troncs d'arbres.

Tout le moyen âge n'est autre chose que l'empire incontesté du mysticisme. Le courant l'a emporté ; les lumières des premiers âges se sont éteintes sous le souffle des barbares. L'Église se recrute parmi eux. Comme elle cultive les lettres, qu'elle transcrit les livres, elle a une teinture supérieure de civilisation. Elle parle toujours la langue savante : elle a des notions d'histoire, et elle écrit l'histoire contem-

poraine; mais pour le mouvement général des esprits, elle le suit; elle est complétement entraînée.

Elle ne conserve de la donnée rationnelle du christianisme que ce qui est le fond du dogme qu'elle enseigne. Mais tout cela a pris la teinte mystique.

Ne citons qu'un seul exemple, mais qui rende saillant ce débordement incroyable de l'idée mystique sur l'idée rationnelle. Il s'agit de la puissance du diable.

L'idée de Satan a pris peu à peu un développement immense. Ce n'est pas un Satan personnel, tel que l'a cru l'Église primitive, puni de son orgueil dans le lieu de la réprobation, c'est un Satan dieu qui est partout comme Dieu lui-même, qui est à votre gauche le jour, la nuit surtout, quand votre bon ange est à votre droite. Il est dans les nuages qui cachent la foudre, dans la grêle qui dévaste les campagnes, dans le petit enfant qui n'est pas encore baptisé.

L'eau bénite le chasse, la cloche de l'église le met en fuite et le force à sortir des nuages, quand il vient pour détruire les récoltes de toute une paroisse. Il a surtout son séjour, la nuit, dans les bois, dans les grottes profondes. Il se tient aussi dans les lieux de plaisirs, dans les danses. Le

ménétrier est son compère. Il a pour serviteurs dévoués, pour ministres, les sorciers, les noueurs d'aiguillettes, les jeteurs de sorts. Il a son église sur terre, ses fêtes, son sabbat, où l'on chante, où on le prie, lui, le diable, où on le baise, où on lui vend son âme, en échange de pièces d'or bien sonnantes qu'il vous donne.

L'Église, qui a fait peur du diable à ces hommes enfants du moyen âge, pouvant plus difficilement leur faire aimer Dieu, croit en grande partie aux principales vertus malfaisantes et aux attributs prêtés à ce Satan divinisé. Elle ne peut plus s'opposer aux ravages de cette croyance malheureuse; et c'est mille ans entiers que ce Satan règne dans l'Église chrétienne, tenant les âmes sous la loi pénible de la crainte.

Quand le prêtre du moyen âge baptise l'enfant, ce n'est plus seulement le péché originel dont il purifie cette créature, c'est Satan qu'il fait sortir de ce petit corps :

« *Exi ab hoc plasmate Dei, maledicte damnate, immunde diabole!* Sors, maudit damné, immonde diable, sors de cet enfant, je te le commande!... »

Le prêtre qui fait le prône dit tout haut, après les publications d'usage :

« De la part du Dieu tout-puissant nous dénonçons tous hérétiques et schismatiques, magiciens, sorciers et sorcières, devins et devineresses, noueurs d'aiguillettes et autres qui, par ligatures et sortiléges, empêchent l'usage et consommation du saint mariage; tous ceux qui mettent avec violence la main sur le prêtre, etc. (1). »

Partout l'Eglise du moyen âge proclame la puissance universelle, l'omniprésence de Satan.

Ce bel enthousiasme pour le diable est tombé depuis trois siècles, grâce aux idées de sens droit vulgarisées par la civilisation. C'est à peine si quelques hommes croient encore à l'existence du diable. Le fait est constaté par un témoin non suspect, le prélat M. de Ségur, chanoine-évêque de Saint-Denis, non-seulement pour les hommes du monde, mais encore pour ceux qui s'approchent des sacrements de l'Église: « Il n'est pas rare aujourd'hui, dit-il, de rencontrer, même parmi les chrétiens pratiquants, des gens, qui

(1) Rituel de 1728. — Le Rituel de Saint-Brieuc de 1829 porte encore ce qui suit : Quand le prêtre est sur le point de bénir les deux époux, il dit : « Nous excommunions aussi et donnons à Satan tous ceux et celles qui, présentement, empêcheraient ce mariage par sortilége, magie, ligature ou quelque autre superstition et mauvais artifice. »

croient à peine à l'existence de Satan (1). »

Eh bien, les moines reviennent, et aussitôt recommencent les crédulités honteuses du moyen âge. Il y a peu de temps, dom Guéranger, abbé de Solesmes, a fait toute une thèse, dans un journal religieux fort connu, pour établir l'intervention du diable dans les phénomènes de la nature, comme les maladies, les tempêtes, etc. Et voilà le P. Delaporte qui nous enseigne que le diable a des cornes et des pieds de bouc, qu'il est prophète, qu'il est médecin, qu'il est le chef des sociétés secrètes, et qu'enfin, chose merveilleuse ! il y a quelques-unes de ces sociétés « où Satan a été et est encore directement et personnellement adoré (2). »

Que le règne de pareils hommes continue seulement un demi-siècle sur la France, et toutes les superstitions, les unes ridicules, les autres infâmes, qui ont fait la honte du moyen âge, reprendront leur empire sur les esprits. Les masses sont toujours prêtes à adopter l'extraordinaire, l'incompréhensible. Avec quelques femmes ardentes enthousiastes, dévouées aux

---

(1) Lettre au R. P. Delaporte au sujet de son opuscule : *Le Diable existe-t-il?* (*Monde*, 17 avril 1864.)

(2) *Le Juif de Vérone*, par Bresciani, cité par le P. Delaporte, opuscule ci-dessus, page 79.

moines jusqu'à la passion, le tour sera joué, et le moine sera de nouveau le maître du monde.

Nous avons donc raison de prémunir les femmes, de faire appel à la noblesse de leurs aspirations, à ce qu'elles ont de grand et de chaud dans le cœur. Qu'elles ne soient pas les séides des éternels ennemis de la lumière, de la raison, de la liberté! Qu'elles songent à leurs fils, dont il faut faire des hommes, et non pas des eunuques; des chrétiens adorateurs en esprit et en vérité, et non pas de grossiers fétichistes et de misérables superstitieux!

II

CORRESPONDANCE CLÉRICALE AVEC UN ÉDITEUR

L'éditeur du livre *L'Eglise nouvelle* avait répandu quatre-vingts à cent mille exemplaires d'un prospectus destiné spécialement aux ecclésiastiques. Il l'avait composé dans le but d'exciter, à la fois, et leur intérêt et leur curiosité. Ce but fut atteint ; et de nombreuses demandes du livre arrivaient, tous les jours, à la librairie, de la part de simples desservants, de curés, de chanoines, etc. Le succès était flatteur. Mais chaque médaille a son revers : tout n'est pas roses dans le métier d'éditeur, même quand il vend par milliers les livres qu'il veut lancer dans le monde intelligent. A côté des demandes nombreuses de l'*Eglise nouvelle*, des lettres sympa-

thiques qu'il recevait et pour son compte et pour celui de l'auteur du livre, il en arrivait qui étaient pleines d'injures.

— Je m'y attendais, disait tranquillement l'éditeur, après les avoir lues; et probablement j'en verrai bien d'autres.

Et les serrant dans un portefeuille, il ajoutait :

— Cela est bon à collectionner.

Quand il eut réuni un assez grand nombre de ces violentes épîtres, il alla trouver l'évêque Laurent.

— Je vous apporte, monseigneur, des documents très-précieux sur l'esprit du clergé au XIXe siècle. Je vous ai remis, avec la plus grande exactitude, les lettres flatteuses qui ont été adressées à l'auteur et à l'éditeur de l'*Eglise nouvelle*; mais j'en ai reçu que je ne vous ai pas communiquées.

— Et probablement, dit l'évêque en riant, celles-ci contenaient autre chose que des éloges?

— Toute autre chose en effet, monseigneur. Il serait même difficile de vous dire, d'une manière convenable, ce que contenaient quelques-unes d'entre elles, une surtout, que je n'ai pu, et pour cause, mettre dans ma collection, *male olet*.

— Ah! vous en avez fait collection?

·tainement, monseigneur. Beaucoup de
·ont signées. Ce sont des autographes;
·ix, je vous assure.
· me montrer cela.
·ers; et, après en avoir lu quel-
·onviendrez avec moi que
·maginer jusqu'où certains
·ivent pousser l'oubli de

·it de sa poche une liasse de papiers
·ez volumineuse, l'éditeur la remit à l'évêque.

— Nous allons, dit celui-ci, dépouiller ensemble la correspondance.

— Je ne demande pas mieux, monseigneur, que de relire avec vous ces chefs-d'œuvre.

Voici une lettre d'un vicaire savoyard : il n'a nul rapport avec celui de Rousseau. Sa profession de foi pourrait être plus orthodoxe que celle de l'ami du philosophe de Genève, mais quelle violence !

Et il lut :

« Je vous envoie l'annonce de votre infernal ouvrage *L'Eglise nouvelle*. Il n'y a qu'un misérable qui puisse écrire de semblables horreurs et de si révoltants mensonges.

« Sachez, monsieur, que le programme de

votre auteur *apostat* a soulevé d'indignation tout le clergé de Savoie. Pour ne parler que de celui-là, soyez bien persuadé que vous ne ferez pas une dupe dans ses rangs.

« UN VICAIRE DE LA MONTAGNE. »

(Sallanches.)

— Le fait est que ce monsieur-là n'est pas poli, dit l'évêque. Ceux qui veulent les éclairer ne cherchent pas à en faire des dupes. Un jour viendra où cela sera compris partout, même en Savoie.

Allons ! continuons.

— Celle-ci, monseigneur, reprit l'éditeur ne contient que mon prospectus renvoyé avec cette note écrite au bas :

« *Vade retrò, Satana!...* »

(Timbré d'Auberive.)

Autre prospectus renvoyé avec ces mots :

« Gardez vos injures et vos ficelles. »

(Timbré de Verdun.)

Encore un prospectus renvoyé avec une note ; elle n'a pas la concision des premières, mais elle a son mérite :

« Votre œuvre est d'autant plus infâme que l'auteur et les éditeurs savent parfaitement que les prêtres ont accepté des devoirs et des règles en pleine connaissance de cause, qu'ils les remplissent avec joie et bonheur. Vous ajoutez donc au cynisme de l'impiété le cynisme du mensonge. »

(Timbré de Luçon.)

— Pauvre prêtre ! dit l'évêque, je désire qu'il dise vrai, au moins pour lui-même ; mais soutenir qu'un enfant qui entre au séminaire à dix-huit ou vingt ans accepte ses devoirs en pleine connaissance de cause, c'est tout simplement absurde. Beaucoup sans doute sont fidèles à leurs engagements, mais il leur faut souvent tant de courage ! c'est au prix de tant de luttes ! Le bonheur n'est sérieux dans le cœur d'un prêtre qu'après les années difficiles de la jeunesse, quand il peut se dire : J'ai quelquefois plié sous mon fardeau, mais je ne suis pas tombé. Oui, il y a là une grande, une noble joie.

L'éditeur s'inclina ; il sentait que l'homme qui lui parlait connaissait cette joie pure et sainte d'une conscience sans reproche.

Il continua :

— Celle-ci est d'un Normand ; il aime à plai-

santer, et cette heureuse disposition d'esprit le rend un peu moins grossier que ses confrères. Sa lettre est signée et datée de Picauville, par Pont-l'Abbé.

« Messieurs les éditeurs,

« J'ai l'honneur de vous retourner les deux prospectus ci-joints et de vous annoncer que nous avons ici une maison succursale du *Bon-Sauveur* de Caen, où M. l'abbé *** pourra se faire guérir, si vous voulez payer sa pension.

« Cette maison est pourvue d'un célèbre docteur, de chapelains bien portants qui ne négligeront rien pour sa guérison radicale. »

— Ce Normand, dit l'évêque, a certes eu l'intention d'être excessivement spirituel : que cela nous rende indulgents pour lui. Mais continuez.

— Voici un prospectus souillé d'encre.

Dans quelques autres envois on a usé de procédés moins convenables.

Celui-ci est surchargé de notes ; là, l'auteur est « un infâme renégat, un *apostat* caché dans l'ombre sous le voile de l'anonyme. » Votre éditeur est « le noble associé de vos sentiments corrompus, *diaboliques, libertins, impies*. » Tout ceci nous est débité par un forcené.

qui vous reproche d'avoir caché votre nom quand il ne s'agissait que de questions qui sont dans le domaine public, et qui trouve l'anonyme très-bon pour insulter des hommes qui pourraient lui répondre, s'ils le connaissaient.

— Et que lui répondrions-nous, mon ami? Nous mériterions d'aller à la succursale du *Bon-Sauveur* de Caen, si nous lui faisions cet honneur.

— Vous avez raison, monseigneur.

Voici un Bourguignon anonyme qui me reproche d'être venu l'insulter au coin de son feu, et il m'envoie sa malédiction. Il a eu la délicatesse d'affranchir sa lettre, ce que n'ont pas fait ses confrères.

Autre prospectus renvoyé sous enveloppe, avec ces douceurs à la marge :

« Anathème à l'infernal auteur de ce mensonge satanique, qui ne sera (*sic*) jamais un prêtre, mais qui est bien certainement un suppôt de l'enfer, aussi bien que les éditeurs ! »

L'anathème n'était pas affranchi. Il nous est arrivé de Pont-Audemer.

Ceci est une lettre très-longue : elle est signée ; c'est un sermon filandreux mais modéré. Faut-il vous la lire, monseigneur?

— Non, mon ami, je vous en prie; vous comprenez qu'en fait de sermons il n'y a plus rien de nouveau pour moi sous le soleil.

Passons à un autre.

— Si le sermon était très-long, cette lettre est très-courte, rien que trois lignes; les voici :

« L'auteur est un infâme,
« L'éditeur est un drôle,
« L'envoyeur un impertinent. »

Ceci est timbré de Metz.

Il n'y a point de signature à ces aménités.

— Si nous ne connaissons pas le nom de l'écrivain, il ne nous est pas difficile de nous faire une idée de sa valeur morale.

— Dans cette autre lettre, on suppose que l'auteur de l'*Eglise nouvelle* est un prêtre indigne et interdit : on lui reproche de n'avoir pas signé son œuvre, mais on ne signe pas les injures qu'on lui adresse.

— Que voulez-vous ? c'est de l'équité à l'usage de la Secte : elle a le droit de tout faire et de tout dire.

— Ici, monseigneur, on lit :

« A l'auteur canaille de l'*Eglise nouvelle*....

(Timbré de Boutoire.)

— Permettez-moi de vous taire le reste.

— Pas du tout, je ne vous le permets pas.

— Eh bien, monseigneur, le reste... c'est le mot de Cambronne !

— Oh ! c'est trop fort !

— On a osé bien davantage.

— Comment ! on vous aurait envoyé ?...

— La chose, monseigneur.

— Mon cher éditeur, vous devez avoir une triste opinion de la race sacerdotale.

— Des hommes comme Votre Grandeur réconcilient avec elle. Au reste, ces grossièretés se trouvent dans beaucoup d'autres lettres : vous me permettrez de les passer.

— Oui, c'est assez d'un échantillon d'un semblable style.

— Laissons donc de côté la lettre d'un vicaire du département du Doubs, près de Clerval.

Voici, monseigneur, le chef-d'œuvre du genre. Ce n'est qu'un prospectus renvoyé, mais regardez ces marges.

Et l'évêque lut :

« Maudit prêtre, l'apostat, l'exécrable, l'infâme, l'excommunié ! Vive Dieu ! Vive Jésus

notre Sauveur ! Vive son Église ! Mort aux traîtres ! »

(Timbré de Briouze-Saint-Gervais.)

— O mon Dieu ! dit tristement l'évêque, c'est en invoquant le doux nom du Sauveur des hommes, qu'un prêtre ose proférer un cri de mort. Les malheureux ! ils ne lisent donc pas l'Evangile ?

L'évêque trouva sur une autre marge :

« Laissez-nous tranquilles ! Envoyez cela à l'auteur, lâche anonime (*sic*). Il rougit déjà ; la honte lui fait garder le silence ; c'est le démon muet, *erat mutus*. »

Sans doute ce pauvre homme rougit aussi de ses fureurs, et il se sert de l'anonyme qu'il me reproche de garder. J'en suis fort aise, je serais fâché de connaître son nom. Si je pouvais rire dans une si triste circonstance, je dirais que cet homme, qui, d'après le timbre de la lettre, est du diocèse de Metz, me paraît justifier le proverbe qui prétend que le Lorrain est *traître à Dieu et à son prochain.*

— Voici, monseigneur, une lettre champenoise : elle est revêtue de plusieurs signatures, entre autres de celle d'un curé qui est membre

des académies de Reims et de Châlons-sur-Marne. Je ne sais si monsieur l'académicien a trouvé charmante cette phrase du rédacteur de la lettre signée par lui : « On ne se cache pas derrière trois étoiles obscures. » Je trouve le jeu de mots médiocre. Qu'en pensez-vous, monseigneur ?

— Je suis de votre avis, et ce n'est pas la peine de se mettre cinq pour signer ces choses-là.

Voici une autre lettre collective. On me traite d'infâme parce que j'ai envoyé un prospectus. J'ai dépassé, dit-on, les limites de l'insolence.

Encore une dans le style à la Cambronne.

— Passez, passez, mon cher éditeur.

— Cette lettre, timbrée de Saint-Pierre-les-Eglises est d'un anonyme prétendant qu'il a toujours peur des gens qui n'ont pas le courage de se faire connaître. En voici une autre adressée d'Ennery. Vous devez la connaître, monseigneur ; l'auteur l'a fait insérer dans les journaux.

— Oui, oui, je la connais ; elle est très-longue et très-fastidieuse.

— Autre lettre avec beaucoup d'injures : il y a deux lignes qui me semblent avoir un parfum particulier d'ultramontanisme. . . . .

« C'est toujours le même projet contre la religion *catholique*, on a essayé du *chisme* (*sic*) par les *catholiques sincères* mais *indépendants* on n'a pas réussi. On a usé du *Renant* (*sic*) qui n'a prouvé que sa *bêtise*, etc. »

Cette lettre est signée; elle a été mise à la poste à Coulans.

— Mais, mon ami, toutes les lettres que vous venez de me lire ont ce parfum d'ultramontanisme. Tout cela vient de la Secte. Cependant, soyons justes, dans les lettres signées, nous ne voyons pas un nom qui ait quelque valeur, pas même celui de l'académicien de Reims et de Châlons-sur-Marne. Quant aux autres, ce sont des goujats que leur parti même désavouerait s'il pouvait les connaître. Laissons là ces lettres, nous en avons lu assez. Il est douloureux de voir des prêtres se permettre une licence de langage dont un homme du monde rougirait. Quel oubli de leur dignité !

Heureusement, ce n'est là qu'une infime minorité ; croyez-moi, mon ami, brûlez ces lettres !

— Non, monseigneur, non; je n'ai pas la charité chrétienne de Votre Grandeur. Tous ceux qui seraient capables d'écrire de pareilles

lettres n'ont pas écrit, et je crains que le nombre n'en soit plus grand que vous ne le pensez. Peut-être ne s'en tiendra-t-on pas là ; et, dans ce cas, je ne serai point fâché, en publiant ces lettres signées et non signées, de faire connaître ces hommes. Je ne suis pas obligé de respecter le caractère qu'ils avilissent eux-mêmes (1).

(1) Nous n'avons fait là qu'un petit extrait des lettres reçues, par notre éditeur, à l'occasion du précédent ouvrage *le Maudit*. Il y a des grossièretés devant lesquelles nous avons dû reculer. Inutile de dire que nous ne rendons pas le clergé français complice de cette minorité ultramontaine si mal éduquée.

III

UN ÉCONDUIT

Depuis la visite à Notre-Dame des Victoires et le beau cierge brûlé pour que la Vierge fût favorable à son amour, Saint-Hermenegilde n'avait fait que courir des Jésuites chez madame de Tourabel. Autant par lassitude du personnage que pour ne pas désobliger madame de Vezère et les Jésuites, l'amie de Thérèse n'aurait pas été fâchée de caser le jeune comte. Les femmes croient toujours faire une bonne action que de mener à bien un mariage; et madame de Tourabel se disait tout bas qu'après tout, quoique l'amoureux fût un peu laid, c'était faire de l'honneur à la fille du maire de la Vallée du Lys que de la changer, un beau matin, en comtesse de Saint-Hermenegilde.

Sur cette pensée unique, et oubliant un peu le passé de Thérèse, les grandes idées d'apostolat dont elle-même avait compris la portée, au milieu de la désorganisation religieuse de l'époque et du vide général laissé dans les âmes par les fadeurs du mysticisme, elle alla faire visite à son amie.

Nous savons que Thérèse occupait un joli petit appartement chez les dames de Saint-Séverin, vieille communauté qui avait conservé quelque chose de l'aménité et de la grâce un peu mondaine des maisons religieuses de l'ancien régime. Les Jésuites ne venaient pas là, et l'aumônier de la maison, excellent prêtre, d'un âge déjà avancé, était à la fois le supérieur, le directeur et le confesseur de ce petit troupeau qui relevait directement de l'archevêque de Paris. Loubaire, qui connaissait son Paris ecclésiastique, avait trouvé cette paisible retraite pour son amie. Et les dames de Saint-Séverin étaient enchantées de la simplicité de vie, de la distinction d'esprit et des manières affables de la nouvelle arrivée.

Madame de Tourabel trouva sœur Thérèse dans une disposition d'esprit charmante. Elle fut accueillie avec un empressement marqué.

Quand les femmes écrivent une lettre, leur

post-scriptum seul contient, dit-on, leur pensée. Quand elle font une visite, c'est leur pensée intime qui éclate la première. Il y a peut-être, dans les deux manœuvres contradictoires, la même stratégie. Dans le premier cas, elles attaquent à la manière du Parthe : elles laissent le fer dans la plaie. Dans le second cas, elles surprennent et éblouissent celui dont elles désirent triompher.

— Chère belle, je vous marie! dit-elle à sœur Thérèse.

— Mais c'est charmant! répondit celle-ci avec le plus gracieux sourire.

— Je fais de vous une comtesse.

— Plus beau encore!

— Ne plaisantez pas, c'est très-sérieux.

— Mais je le prends très-sérieusement aussi. Peut-on parler autrement d'une chose aussi grave que le mariage?

— Voyons! ne soyez pas méchante. Vous aurez un beau nom, un nom ronflant, un nom méridional.

— Cela me va. J'adore le Midi.

— C'est donc fait?

— Parfaitement. Seulement, vous le savez, nous voulons toujours, nous femmes, ce futur mari beau, riche et spirituel. Une seule de ces conditions venant à manquer, adieu le mariage.

C'est là notre rêve, notre idéal. Pouvez-vous remplir les trois conditions rigoureuses?

— Pas complètement. Il est peu riche ; disons mieux, il ne l'est pas; mais vous êtes riche pour lui.

— C'est-à-dire qu'il veut épouser ma dot?

— Oh! pas le moins du monde : le pauvre garçon, s'il pouvait, il vous prendrait, sans s'inquiéter si vous avez un sou vaillant. Il est amoureux fou de vous.

— Le malheureux! je le plains.

— Tant mieux! la pitié mène quelquefois à l'amour.

— Chère amie, laissons donc ces enfantillages. Vous savez bien que je ne suis pas à marier.

— Ah! oui! J'en ai connu bien d'autres qui faisaient les sévères, comme vous, et qui y sont venues.

— Elles ont bien fait.

— Alors pourquoi ne pas suivre leur exemple?

— Mais, chère dame, vous oubliez tout mon passé. On n'a pas porté un habit religieux, sauf des cas exceptionnels, sans se sentir liée envers Dieu. Les hommes ont rompu mes liens : je pourrais légitimement me marier; mais ils n'ont pas brisé les convenances de mes vœux. C'est à

ces convenances que je suis fidèle. Je tiens beaucoup à me respecter.

— Tout cela est trop subtil pour moi. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'à quarante ans vous serez au désespoir de vous trouver seule et déjà vieille fille. Prévenez maintenant ces regrets. Vous êtes riche et belle. Avec cela on fait un beau mariage.

— Mais, aimable femme, vous voulez que j'en fasse un mauvais, puisque déjà l'époux que vous me proposez n'a pas de fortune. Et il en faut aujourd'hui immensément dans le monde.

— Allons! vous êtes une méchante : vous me taquinez.

— Mais je vous parle raison.

— La raison, c'est de suivre la loi normale.

— Sans aucun doute. J'aime la mère de famille, et je veux me dévouer à en former de bonnes. C'est par là que pèche radicalement notre éducation religieuse, notre éducation de couvent.

— Je ne le sais que trop, reprit avec tristesse madame de Tourabel.

— Mais, pour cette sérieuse tâche, j'ai besoin de toute ma liberté. Devenue comtesse, j'appartiendrais, de par le Code civil, corps et biens, à un mari. Quand on aime beaucoup, je me l'explique, l'esclavage a des chaînes de roses. Le

reste est un stupide marché que je ne comprends pas.

— Voyons, chère! il ne s'agit pas de toute cette belle philosophie. Vous parlez comme un livre, je le sais; mais je veux une réponse favorable. Dites-moi que vous agréerez les poursuites de mon protégé.

— Pas le moins du monde. Je ne les agrée d'aucune manière, quel qu'il soit.

— Vous êtes trop dédaigneuse. Vous ne me demandez seulement pas le nom du beau comté dont vous deviendriez la haute et puissante dame.

— Je suis peu curieuse de cela. Pourtant, je ne veux pas trop vous déplaire. Quels sont donc le manoir, les terres et seigneuries dont je serais la maîtresse?

— Saint-Hermenegilde!

— Dieu! comme cela sonne! Et dans quelle contrée du globe est ce noble comté? Tout cela me semble un peu château en Espagne. Ce nom n'est-il pas espagnol?

— Mieux que cela, il est visigoth : il n'en est que plus distingué. Tous nos comtes ne descendent pas des Visigoths. Mais le château est en France, près de Mauvezin. Vous avez dû remarquer chez moi le jeune comte de Saint-

Hermenegilde; il ne vous quitte pas du regard.

— J'ai été bien ingrate pour tant de bonté. C'est à peine si j'ai le souvenir du personnage.

— Un homme assez grand, barbe rare, nez trop long, tête un peu pointue.

— Oh! j'y suis. Mais je l'ai remarqué en effet, beaucoup remarqué.

— Il y a quelque chose d'original en lui; et il est poëte.

— Dites mieux, chère, dites qu'il est fou.

— Mais pas le moins du monde!

— Fou, vous dis-je. Il suffit de le voir. Ces têtes pointues finissent mal. C'est le pronostic de M. Loubaire. Il me disait un jour, je ne sais à propos de quoi, en me parlant de votre comte: « Ce garçon-là finira mal! On a eu bien tort de le présenter chez l'évêque Laurent. »

— Si M. Loubaire est contre moi, je suis battue.

— Oh! très-bien battue, ma chère amie. Croyez-moi, cherchez ailleurs une comtesse de Saint-Hermenegilde. J'ai peur des fous.

— Vous ne me donneriez pas même une espérance?

— Pas même cela! Si vous voulez, parlons d'autre chose.

La négociation n'avait pas abouti.

Madame de Tourabel fut peu surprise de son échec; son homme n'était pas de défaite. et elle s'adressait mal.

IV

UN CARDINAL ET UN ÉVÊQUE

Deux ou trois fois après le fameux discours au sénat contre l'*Eglise nouvelle*, le cardinal archevêque de Narbonne avait eu l'occasion de rencontrer, dans le monde officiel, l'évêque Laurent.

— Vous me gardez rancune, monseigneur : cela n'est pas bien. Pourquoi ne venez-vous pas me voir? J'aurais du plaisir à causer avec vous.

— Éminence, vous insistez trop gracieusement. Êtes-vous visible demain ?

— Oui ; venez dans la matinée, je serai complétement libre.

Les évêques ont gardé les habitudes de la vie de séminaire, et en général ils travaillent le matin. Le cardinal Méritant était matineux ; et,

comme le travail lui était extrêmement facile, après avoir administré, paperassé, écrivassé jusqu'à neuf heures, il n'était pas fâché de se distraire par une petite causerie.

L'évêque arriva. On comprend sur quoi le cardinal fit tomber naturellement l'entretien.

— Savez-vous, cher monseigneur, que ce livre (c'est ainsi qu'il désigna seulement l'*Eglise nouvelle*) est une œuvre bien remarquable?

— Quel livre, Éminence?

— Ce livre, vous savez?

— Éminence, ne soyez pas méchant!

— Vous avez raison : j'oubliais que vous n'en étiez pas l'auteur. Mais vous l'avez lu?

— Comme tout le monde.

— Eh bien! je ne vous parlerai pas de la valeur littéraire du livre. Mais croyez-vous que les idées émises là, et il y en a, je le reconnais, de très-élevées, de très-belles, fassent du bien?

— Telle a dû être l'espérance de l'auteur.

— Moi, je ne le pense pas. Quelque respectueux qu'il soit pour le dogme, ne craignez-vous pas qu'il le renverse?

— Éminence, comment?

— Cela est bien simple. Vous introduisez, pardon! il introduit la raison dans le domaine de la foi. Mais la raison mise là ne tendra-t-elle

pas à être maîtresse? Ce sera la racine qui pénétre le marbre : quelque compact qu'il soit, les filaments de la racine grossiront, et il y aura un jour où, au gonflement de la séve, le marbre éclatera. C'est immanquable.

Certes, j'ai connu des hommes très-respectables qui ont cru l'accord possible entre la raison et la foi. Selon moi, c'est une illusion. Et je m'applaudis de n'y être jamais tombé. Le pauvre archevêque Sibour, qui avait quelques idées, un homme plus fort que lui, son vicaire général, l'abbé Bautain, écrivain distingué, étaient de chauds partisans de ce système, auquel ils attribuaient la régénération du monde. Ils avaient inventé « la Fête des écoles, » pour commencer la conciliation entre l'Église et le monde universitaire. Cela n'a abouti à rien.

— Éminence, vous n'êtes pas juste. C'est un long travail, l'œuvre non de quelques hommes mais de toute une civilisation.

— Oui, et l'œuvre des femmes, n'est-ce pas? Eh bien! je vais vous paraître peu galant, mais les femmes ne se mènent que par le fanatisme. En faire des apôtres de la raison, c'est violenter leur nature. Autant vaudrait leur demander de propager la langue algébrique dans le monde.

— Ne peuvent-elles pas aimer la vérité avec

passion et se dévouer pour elle? Le christianisme primitif l'a démontré.

— Oui, mais il y avait là des intérêts puissants. L'Évangile, elles comprenaient cela, était leur émancipation sociale. C'était donc pour une révolution sociale, faite à leur profit, qu'elles se passionnaient. Aujourd'hui elles ne peuvent se passionner, je le crains, que pour la libre pensée qui les arrachera au joug du prêtre, à ce que les hommes du monde appellent nos niaiseries; voilà où elles iront; à nous, jamais plus!

— J'ai été longtemps épouvanté de l'avenir de l'Église, mais vous êtes plus désespérant que moi.

— Nous ne sommes pas en séance du Sénat; nous pouvons nous dire ici nettement ce que nous pensons. Oh! oui, je désespère!

— Et vos raisons, Éminence!

— Mon Dieu! elles sont bien simples. Il faudra, bon gré mal gré, que le clergé en vienne à cet essai de conciliation. Quand le vide auquel travaillent nos énergumènes de la *Mappemonde* sera fait autour de nous, il faudra bien parlementer. La papauté, la clef de tout le catholicisme, est comme une place assiégée. Il y a encore des munitions, des vivres, des soldats bien portants; mais le feu de l'ennemi ne

s arrête pas, les munitions s'épuisent, les vivres manquent peu à peu, les plus braves tombent, le reste tient bon quelque temps; mais il vient une heure où il faut songer à la capitulation : on a sauvé l'honneur.

Il en sera de même du catholicisme. Une fois la papauté temporelle abattue, et cela marche à grands pas, le reste croulera avec une rapidité effrayante. Le sage cardinal Marini, que je vis quelques semaines avant sa mort, me disait qu'il regardait le saint pontife Pie IX comme le dernier pape qui ait été roi. — Il y aura, me disait-il, des convulsions; on restaurera peut-être; on fera des combinaisons; la politique méticuleuse de l'Europe aura ses *mezzo termine* pour contenter les deux partis extrêmes, mais les agitations redoubleront plus que jamais, et, à un moment que cette politique n'aura pas prévu, tout finira par un cataclysme.

— C'est parfaitement mon opinion, Eminence.

— Alors il faudrait tout remettre dans un moule nouveau. Qui fera cela? Ni vous ni moi. Les hommes se conduisent par des routines, par des intérêts du moment. Puis, disons la vérité, ils ne savent pas. Les grands génies arrivent, une pensée s'incarne en eux, et ils font une ré-

volution. Mais un grand génie ne ferait rien aujourd'hui, fût-il pape, pas plus que simple vicaire.

— Mais, Éminence, je crois que l'idée dominante du livre, puisque vous ne le nommez pas autrement, est précisément de laisser s'épuiser ce régime vieilli où toute intervention, toute initiative personnelle est impuissante, pour reprendre ensuite l'œuvre, à l'heure providentielle.

— Alors, mon ami, ce sera un travail de géant. Comprenez donc que les religions sont des œuvres de spontanéité. Elles se constituent d'après d'immenses besoins, d'énergiques aspirations ; elles absorbent tout le courage, tout le dévouement de milliers de martyrs, pendant des siècles. Et encore, que de difficultés pour arriver à quelque chose !

Voyez ce qui s'est passé pour le christianisme. Tant qu'il a eu la force de maintenir sa discipline, il a dominé l'humanité. Le jour où il a eu l'ambition d'envahir les masses, il a été entraîné dans les habitudes, dans les traditions païennes. Le *summus pontifex*, malgré les défenses des conciles, a remplacé l'évêque du premier siége. C'était fatal. Les croyances superstitieuses, qui ont cours dans l'humanité depuis qu'elle existe, sont demeurées toutes-puissantes

à côté du *Credo* catholique ; il a fallu compter avec elles ; et, dans ma ville de Narbonne, si un esprit bizarre s'avisait de reconstruire un temple à quelque divinité antique, avant dix ans il aurait pour adeptes la moitié de la population, et les femmes les premières.

Vous réussiriez demain à ramener dans l'élite intelligente des nations européennes un christianisme tel que vous le comprenez, qui embrasserait les esprits élevés de toutes les communions, se jetant aujourd'hui l'anathème, que le christianisme paganisé que vous voulez détruire continuerait, en dehors de vous, ses routines inintelligentes, ses superstitions déguisées, à la barbe de vos chrétiens régénérés, comme le paganisme perpétua ses vieilleries en face de l'éclatante lumière du christianisme pendant des siècles.

Je ne vous dis pas que longtemps les masses ne conserveront pas quelques habitudes de religion. Elles sont faites au côté extérieur, officiel du catholicisme ; elles aiment qu'on les baptise et qu'on les enterre, que le bourdon sonne dans les cathédrales, et la clochette argentine dans les clochers à pignon des villages. Ces habitudes-là sont vivaces encore : les peuples les marient aux idées supersti-

tieuses et païennes qu'ils conservent traditionnellement, à leur vie matérielle et brutale sur laquelle notre parole est impuissante. Mais vous voulez plus que cela, une explosion de lumière évangélique sur le monde. Vous commencez par détruire le peu qui se montre au dehors pour réédifier. La lutte sera terrible.

— C'est pourtant là qu'il faudra en arriver. Que nous importe la durée de la lutte? J'ai foi dans la vérité.

— Oui, cher monseigneur, mais précisément là est la question, toute la question. Quel est l'homme qui ne l'aime pas, la vérité? Tous la cherchent avec passion. Le libre penseur que le spectacle des folies sacerdotales, sous toutes les civilisations historiques, a jeté dans les douleurs du scepticisme, qui finit par ne croire qu'aux faits constatés par l'expérimentation, et par conséquent inattaquables, aime la vérité comme vous et moi qui croyons qu'elle réside dans la révélation chrétienne. La vérité ne s'impose pas par un argument : il faut qu'elle éclaire la conscience ; et c'est parce que nous sommes environnés de ténèbres que la conscience universelle s'abandonne au doute.

Voilà la situation du siècle, mon bien cher Monseigneur. Le mal est plus grand que vous ne

pensez. Vous luttez contre les excentriques, contre les fous qui veulent faire du pape une idole, et vous avez raison. La folie ultramontaine ne soutient pas une minute l'examen, et l'on se demande comment quelques hommes, raisonnables pour tout le reste, ont pu donner dans cette grande hérésie contre le bon sens. Mais ces hommes une fois vaincus, et ils sont tenaces, restera sur un autre terrain un duel terrible, celui où nous tous, qui gardons un symbole de croyances surnaturelles, nous nous trouverons en face de l'humanité qui, grandissant toujours, refusera de s'incliner devant notre christianisme, si épuré que nous puissions le lui offrir.

— Je ne le pense pas, Éminence. Il y a dans l'Évangile l'élément impérissable. J'ai foi dans cette vérité patente et dans cette force; et il n'est pas possible, à mes yeux, que l'humanité, arrivée à des âges de grande raison, de grand calme, n'accepte pas l'idée fondamentale résumée par le Christ dans cette parole éternellement vraie : « Tu aimeras Dieu, tu aimeras l'homme. »

— Vous voulez un christianisme fortement imprégné par la raison. Je crains que l'humanité n'arrive jamais qu'à un rationalisme im-

prégné d'idées chrétiennes. Les deux formules se touchent.

— Éminence, oui, mais avec cette notable différence, què nous, chrétiens, nous croyons à une intervention divine dans l'effusion de la lumière évangélique sur la terre.

— Les rationalistes finiront par vous concéder une intervention providentielle. Hélas! cher monseigneur, l'avenir est bien sombre devant nous. Vous faites de beaux rêves pour l'Église; tant mieux s'ils se réalisent. Pour moi, je me demande souvent : Que restera-t-il de tout ce catholicisme, objet de notre foi profonde, quand, dans la longue durée de trois ou quatre siècles de civilisation épanouie, il aura été passé au crible de la raison? Je m'épouvante de la réponse. Et souvent il m'arrive de craindre que l'humanité adopte le *Credo* de ce Voltaire si mal famé parmi nous : « Faites du bien tant que vous pourrez, et croyez que deux et deux font quatre! »

L'entretien finit là.

Quand l'évêque Laurent prit congé de l'Eminence, celle-ci, en serrant affectueusement la main à l'auteur du fameux livre, lui dit en plaçant l'index sur ses lèvres :

— Silence éternel sur notre entretien! Votre

Grandeur n'a pas écrit « le livre » ; et mon Éminence n'est pas un homme découragé de l'avenir. Que c'est bizarre, notre vie ! Adieu, très-cher monseigneur, venez souvent me donner de bonnes matinées comme celle-ci. Vous me convertirez peut-être à vos espérances.

V

CONFESSION A LA RUE DES POSTES

L'excellente madame de Tourabel, qui se laissait mener plus par sa bonté naturelle que par la prudence et la raison, tout en faisant pressentir un refus, avait laissé quelques espérances au jeune Saint-Hermenegilde. Il n'en fallait pas tant pour exalter l'imagination méridionale de l'amant de Thérèse.

Notre dévot se dit que le cierge brûlé à Notre-Dame des Victoires produirait son effet, et que la sainte Vierge, la patronne de ceux qui souffrent, toucherait le cœur de celle qu'il aimait éperdûment.

Le malheureux, en effet, et sur les vagues espérances laissées par madame de Tourabel,

dont nous connaissons pourtant l'insuccès formel, et sur la prétendue intervention de la Vierge dans les déterminations de sœur Thérèse, ouvrait de plus en plus son âme à toutes les tortures d'un amour insensé. Disons aussi que, refusé tant de fois au moment même où de brillants mariages allaient se conclure, s'il venait à être repoussé de la fille du marchand de laines de la Vallée du Lys, ce ne serait plus seulement une espérance déçue qu'il aurait à dévorer, mais un ressentiment terrible à apaiser dans son âme, si l'ingrate refusait l'honneur d'être comtesse de Saint-Hermenegilde. Cette fois, il y verrait du mépris. Et il sentait que ce mépris le rendrait furieux.

Les âmes aux passions ardentes, par une loi providentielle, sentent le moment où le vase trop plein finira par déborder, comme un instinct nous avertit quand le pied commence à glisser sur le bord d'un abîme. Tout emportée, toute déraisonnable que fût en ce moment l'âme violemment éprise du jeune comte, il sentait qu'il était temps de modérer l'élan avec lequel il se jetait depuis quelque temps dans cette passion, honorable du reste, puisqu'elle avait pour but une union légitime, s'il ne voulait pas, en cas d'insuccès, se préparer sous peu une de ces

réactions terribles qui conduisent à la folie réelle, quelquefois à des crimes, des natures comme la sienne, quand elles cessent d'être maîtresses d'elles-mêmes.

Ce fut dans cette sage disposition d'esprit que Saint-Hermenegilde se trouvait, un certain jour de la fin du mois de novembre 1863, vers les deux heures de l'après-midi, lorsqu'il lui vint la pensée d'aller trouver son Père directeur à la maison des Jésuites de la rue des Postes. Il descendit de son appartement, suivit la rue Cassette, rue étroite et silencieuse où pénètrent rarement les voitures, manqua, comme un étourdi, de se heurter deux ou trois fois aux bornes que l'on conserve toujours là, dans leur antique majesté, le long des maisons mal éclairées et basses ; il déboucha sur la rue de Vaugirard, très-passagère, où une lourde voiture chargée de meulière faillit l'écraser; de là entra, par la première grille, dans le jardin du Luxembourg.

Une pensée unique le tenait, le fatiguait, l'obsédait, depuis qu'il avait franchi le seuil de son hôtel :

— Oh ! si cette femme me dédaignait, si elle me faisait l'affront de rejeter ma main, je l'aime avec fureur, je la haïrais avec fureur; je me vengerais, je la tuerais !

Quand l'affreuse tentation se présentait à lui, il la repoussait.

— Que tu es bête! se disait-il. Quel mal te ferait ce refus? Tu en as bien essuyé d'autres. T'es-tu vengé de toutes les femmes qui n'ont pas voulu de toi?

— Oui, répondait-il, mais je ne les aimais pas d'un amour comme celui-là.

— Eh bien! alors, si elle me refuse, je me tuerai moi-même.

Le même reste de raison qui lui avait parlé tout à l'heure lui disait :

— Ce ne serait pas plus sage.

Mais l'obsession recommençait.

— Oui, il y a de la volupté dans la vengeance!

C'étaient là, il faut l'avouer, de singulières dispositions pour aller à confesse. Mais l'Évangile nous dit que les malades seuls ont besoin de médecin; et Saint-Hermenegilde était bien malade.

L'automne avait encore quelques-unes de ces belles journées tant recherchées des peintres, où la nature mourante se colore aux regards de l'homme, comme pour lui ménager, après la verdure éclatante, le passage aux tristesses de l'hiver. Les jardiniers avaient beau, chaque ma-

tin ramasser les feuilles jaunies tombées au lever du jour sous les premières agitations de l'air, d'autres venaient joncher le sol ratissé et sablé, destiné aux nombreux visiteurs de ce magnifique jardin.

L'influence de cette promenade à travers le large massif des grands arbres se fit sentir sur le cerveau excité du jeune comte.

Il éprouva un moment de calme. Il descendit les escaliers qui mènent au grand bassin octogone. Les deux beaux cygnes étaient là, représentant la vie au milieu de ce monde de statues dont l'art a décoré les larges espaces destinés aux promeneurs. Les beaux vases ciselés portaient encore leurs corbeilles de fleurs qui dominaient fièrement le travail du ciseau des artistes.

Saint-Hermenegilde s'assit un moment sur l'un des larges bancs de marbre qui entourent l'esplanade du bassin. La foule paisible, mais affairée, qui traverse le beau jardin, passait devant lui comme des ombres : il voyait tout, mais il ne regardait rien. Les enfants, toujours joyeux, même dans les civilisations préoccupées et besogneuses, se livraient à leurs ébats; les provinciales venaient là étaler gauchement leurs lourdes crinolines à côté de la toilette ample et molle de la Parisienne, qui impose le ridicule,

mais qui se hâte bientôt de s'y soustraire; des Anglais, imperturbablement munis de leurs grosses lorgnettes et de leurs livres-guides, comptaient les étages du palais, examinaient les pilastres, les frontons, les bas-reliefs de la façade orientale. Le jeune homme s'abandonnait à bien d'autres pensées. Il se leva tout à coup. Il sentit le vertige à la tête : les hallucinations terribles lui revenaient.

— Allons trouver le bon Père ! se dit-il. Et suivant l'allée du jardin qui conduit en face du Panthéon, il prit la direction de la montagne Sainte-Geneviève.

La rue des Postes n'était pas éloignée. Il y arriva bientôt. Comme il était fort connu du frère portier, on ne s'occupa point de lui. Dès que la porte de la rue se fut refermée, il se dirigea vers la chapelle. Il y avait là deux ou trois jeunes gens, à peu près de son âge, et quelques dames du grand monde, pénitentes des révérends Pères. Il connaissait le confessionnal de son directeur; il s'y dirigea. Deux dames étaient là : l'une au guichet, en entretien avec le révérend Père; l'autre assise, attendant le moment de se confesser à son tour.

Notre homme, absorbé plus que jamais, au moment où la confession de la première fut ter-

minée, se précipita à sa place, au risque de marcher sur la robe de la dame qui était assise. Il récita bruyamment un *Confiteor* suivi de trois énormes *meâ culpâ* et d'autant de coups frappés sur la poitrine, dont la chapelle résonna. La dame discrète, prévoyant qu'elle allait entendre toute la confession de ce vigoureux chrétien qui commençait par des démonstrations si bruyantes, se leva et se mit à quelques mètres de distance.

Le Père reconnut son homme et écouta.

— Mon père, je suis fou d'amour!...

— Allons! mon enfant, du calme, du calme. Voyons! quelque nouvelle chute, probablement?

— Plus que cela, mon père : une passion désordonnée, dominante, terrible, que je ne soupçonnais même pas, s'est emparée de toute mon âme...

— O mon enfant! cela n'est pas bien. Il faut repousser le démon...

— Cet amour s'est attaché à moi comme à une proie qu'elle déchire nuit et jour. Je n'en dors pas, je n'en mange pas; et je sens que rien ne peut me détacher de cette affection.

— Il y a remède à tout dans la grâce de Dieu. Mettez-vous, mon enfant, aux sages prescriptions que les saints nous indiquent.

Premièrement, priez beaucoup la sainte Vierge, la Mère immaculée. Elle est toute-puissante auprès de son Fils. Jamais fidèle serviteur de Marie ne périra.

— Mon père, je l'ai beaucoup priée, je n'en souffre pas moins.

— Dieu prolonge quelquefois les épreuves de ceux qu'il aime, mais il n'abandonne jamais le pécheur...

— O mon père!

— Voyons! confessez-vous bien; dites combien de fois vous êtes tombé. Est-ce toujours avec la même personne?

— Mais, mon père, je ne vous comprends pas. Certainement je n'aime qu'une seule personne. Et c'est une femme d'une distinction, d'un mérite...

— O mon enfant! celles-là, dans notre monde, sont plus dangereuses pour la jeunesse. Elles lui tendent des piéges.

— Mais non, mon père. Elle ne fait rien pour me séduire, je vous assure...

— Mais alors pourquoi?...

— Au contraire, je serais si heureux qu'elle me dît un mot, un mot d'espérance!

— C'est déjà beaucoup, s'il n'y a dans le cœur que l'amour coupable. Mais vous savez que l'on

peut pécher par désir, par consentement. Vous vous accusez de l'avoir désirée?...

— Mais, mon père, quelle langue parlons-nous ici? Comment voulez-vous que je l'aime avec une ardeur effrénée, si je ne la désire pas?

— Mon fils, mais les désirs consentis sont réputés, dans la théologie, comme des jouissances mêmes. Vous voyez une femme : si vous avez d'elle un désir coupable, librement consenti, vous avez commis l'adultère dans votre cœur; l'Évangile est formel. Je vous parle le langage de l'Évangile.

— Oh! je respecte profondément l'Évangile.

— Eh bien! sondez votre conscience, scrutez-en les profondeurs. Que de mauvaises confessions sont faites, que de sacriléges à la sainte table, parce qu'on n'a nettoyé que le dehors de la coupe, qu'on a laissé, au dedans de l'âme, de coupables pensées, des désirs consentis! On revient au vomissement...

— Mon père, de grâce! aidez-moi; ne me dites pas ces choses. Il ne s'agit pas...

— Il me serait facile de vous laisser à vos illusions, mon enfant. Depuis que je vous dirige, je connais le fond de votre âme mieux que vous-même. Vous avez fait des chutes ter-

ribles. Au moyen de la confession salutaire, vous vous êtes relevé; n'allez pas retomber encore. Il y a eu grâce jusqu'à ce jour : cette grâce pourrait se lasser.

— Mais non, mon père! Vous pensiez donc que je vous parlais de quelques-unes de ces liaisons faciles où j'ai pu être entraîné...

— Mon enfant, le péché est toujours le péché. Que vous offensiez Dieu avec une malheureuse couverte de diamants ou avec une créature déshonorée, c'est toujours l'impureté. Vous n'avez pas plus d'excuse avec l'une qu'avec l'autre.

— Oh! si c'est cela, mon père, je vous jure que je n'ai pas pu, à mon grand regret, même lui toucher la main.

— Vous voyez que vous avouez vous-même vos désirs adultères. C'était là ce que je pressentais, car ces grandes dames sont la perte de la jeunesse, surtout à Paris.

Saint-Hermenegilde comprit enfin que son bon père n'y était plus, et il lui fallut l'interrompre pour lui dire en termes positifs :

— Mais, mon père, c'est une personne très-sage, nullement coquette, trop sévère pour moi, que j'aime, une personne honorable de tout point, que j'ai fait demander en mariage.

— Oh! alors, mon enfant, surveillez beaucoup vos sens. Il y a même du danger pour la pureté du cœur, dans les relations honnêtes qui précèdent le mariage, si l'on ne se tient pas toujours l'un et l'autre en la sainte présence de Dieu. L'adversaire, l'homicide des âmes, comme un lion dévorant, se sert des premières familiarités pour amener des désirs et des actions coupables, avant que le sacrement ait béni l'union de l'époux et de l'épouse.

— Mon père, je venais chercher auprès de vous des consolations, du courage! Si vous aviez éprouvé une forte affection dans votre vie, vous sauriez qu'elle guérit des entraînements vulgaires et coupables. L'âme s'absorbe dans le sentiment de l'amour, et n'a plus une fibre pour aucune passion honteuse.

— Prenez garde! Il y a encore bien des illusions dans ces prétendues amours innocentes. Je vous conseille de beaucoup méditer, de lire la vie des saints, surtout le livre de l'Imitation. Si vous pouviez faire une retraite dans l'une de nos maisons...

Saint-Hermenegilde écoutait cette semonce banale. Cependant quelques paroles affectueuses, que trouva enfin le révérend père, firent un peu de bien au pénitent, dont l'âme, agitée en

tous sens, se laissait emporter aux impressions extrêmes.

— Revenez dans quelques jours, je vous donnerai la sainte absolution.

Saint-Hermenegilde rentra chez lui. Les bonnes émanations des plantes, l'air pur du jardin du Luxembourg qu'il traversa de nouveau, achevèrent de lui donner, pour ce jour-là, un calme qu'il ne se connaissait pas depuis longtemps.

VI

L'APOSTOLAT

Ce fut dans une réunion chez l'évêque Laurent, où l'assemblée des frères était nombreuse, dans leur cher « cénacle, » comme ils l'appelaient, que furent sérieusement débattus et arrêtés définitivement les moyens pratiques de l'apostolat nouveau.

Madame de Tourabel était là, avec quelques amies du grand monde, devenues aussi enthousiastes qu'elle de sœur Thérèse et du nouveau Paul, dévoué maintenant avec tant d'ardeur aux intérêts de l'Eglise.

Loubaire prit la parole et exposa les idées qu'il avait combinées avec Thérèse.

Il y avait deux grands moyens d'action sur la société:

L'un était l'éducation des femmes;

L'autre, la propagation du livre *l'Eglise nouvelle*.

Par l'un il fallait arracher le monde féminin aux embûches habiles du parti théocratique et monacal.

Par l'autre il fallait faire tomber toutes les illusions, dans les âmes religieuses, sur les systèmes surannés, au moyen desquels la Secte prétendait faire prospérer l'Église dans le monde.

Pour arriver au premier résultat, Thérèse avait conçu une grande idée à laquelle elle s'était mise courageusement. C'était la création d'une immense *école d'institutrices libres*, à la fois foncièrement chrétiennes et imprégnées de tout ce que les idées modernes ont de vrai, d'avouable, de digne de s'associer avec la sainte doctrine évangélique.

Former la femme chrétienne aimant sa religion et son temps, chrétienne dans ses devoirs, grande, indépendante, éclairée pour tout ce qui est de la vie humaine, soumise à Dieu et à la conscience, repoussant comme un servilisme indigne d'une religion de liberté, la tutelle que

lui impose une direction énervante, tel était le but de la création des *institutrices libres*.

Arracher la jeune fille à l'éducation des couvents était la condition rigoureuse du succès.

On s'entretint longtemps dans cette réunion de ce point si délicat.

Thérèse prit la parole et fit appel à l'expérience des mères qui avaient rêvé pour leurs filles une éducation capable d'agrandir leur intelligence, et qui n'avaient obtenu que des routines de dévotions.

— Quelle tristesse, dit-elle, n'éprouve-t-on pas lorsqu'on réfléchit que cette adolescente de quinze à seize ans passera tout à coup des ignorances absolues où une fausse réserve la retient dans la serre chaude du couvent, à la vie d'épouse, dans le monde où elle aura toute liberté, sans que rien n'ait préparé ce brusque changement de vie !

Il n'y a pas d'exemple, ajoutait-elle, que, dans un couvent, on ait jamais dit à ces adolescentes : Dans un an ou deux vous pourriez être établies, par conséquent épouses et mères ; pas d'exemple que l'on ait prononcé une parole, indiqué un système de conduite pour la vie normale de la maternité. Dans le couvent, le mot « être mère, » le mot « mariage, » le mot

« devoirs d'épouse, » sont sévèrement proscrits. Ni le prêtre confesseur dans la direction des jeunes âmes, ni les religieuses qui ont toute la confiance des jeunes personnes sur le point d'être retirées de la pension, ne savent trouver l'occasion d'un entretien pour les préparer un peu à une existence toute nouvelle, bien loin de leur donner, sur leurs grands devoirs, de longs et sérieux enseignements qui feraient d'elles des femmes fortes.

On exerce des soldats au maniement des armes; l'apprentissage de plusieurs années prépare à un état manuel; la jeune fille du peuple travaille dans un atelier; il y a même un noviciat pour la vie du cloître; et, grâce au système de compression du couvent, aux puériles réserves de la langue des institutrices consacrées par des vœux de virginité, la jeune fille qui sera, dès dix-huit ou vingt ans, la femme du monde, jeune épouse et jeune mère, jusqu'à l'heure où, revêtue de la robe blanche et couronnée de fleurs d'oranger, elle viendra donner sa foi à un homme que souvent elle connaît peu, n'aura pas fait un noviciat intelligent qui l'ait préparée aux immenses devoirs de cette existence nouvelle.

Il y a là une lacune qu'il faut combler, un

mal réel, cause de tant de misères morales dans les unions en apparence les mieux assorties. Ce n'est pas une femme préparée à la vie de la famille que l'on a menée à l'autel, c'est une pensionnaire pour laquelle les premiers enfants seront encore des poupées ; ce n'est pas une compagne à la hauteur de l'homme par la fermeté de sa pensée, par la justesse d'un raisonnement épuré, par la connaissance des réalités sérieuses de la vie, c'est une enfant qui sait un peu de géographie et d'histoire, et qui déchiffre au piano quelques pages de musique. Habillez cela d'une robe de soie, et vous avez la femme formée par le couvent !

Quelques-unes continueront la vie des petites dévotions que leur ont conseillée leurs directeurs inintelligents, comme des moyens parfaits de persévérance ; les autres, entraînées dans un tourbillon de plaisirs, abandonneront et les dévotions et les devoirs sérieux de l'âme chrétienne; et c'est ainsi que cette misérable éducation est l'étiolement inévitable de tout un sexe, à une époque où tant de moyens lui seraient donnés pour agrandir démesurément son intelligence et par là contribuer au bonheur de l'homme et à son propre bonheur.

On comprend l'effet que produisirent ces pa-

roles de sœur Thérèse, résultat de ses réflexions sur l'éducation si mal faite dans les couvents.

Loubaire reprit la parole et exposa comment sœur Thérèse mettait une partie considérable de sa fortune à la création de cette école des *institutrices libres*.

Il fut arrêté dans l'assemblée que ce serait là un but que l'on poursuivrait avec ardeur : répandre dans toute la France des institutrices libres, destinées à être elles-mêmes de bonnes mères de famille et ayant pour mission, non la stupide pensée de ne jamais ouvrir la bouche devant les jeunes personnes de tout ce qui tient à leur avenir, au contraire, de leur rappeler sans cesse que l'adolescence chez elle n'était qu'un printemps passager dans leur vie, un moment de calme que la Providence leur donnait pour être bientôt des femmes sérieuses, des épouses fidèles, attachées à tous leurs devoirs, des mères ayant la grande tâche de donner la double vie, la vie maternelle, la vie morale aux enfants que leur accordera la Providence.

— Assez! assez du mysticisme! s'écria-t-il. Assez des spéculations sur la vie angélique et virginale! à quoi cela sert-il aux masses dont la vocation nécessaire est la vie commune? Faites

adorer la vertu, et le devoir accompli c'est la vertu : voilà toute l'éducation.

Enseignez une religion large, simple, filiale! Représentez Dieu le père de tout amour pour sa créature! exaltez les grands sentiments de l'abandon à sa sagesse, de la confiance en sa bonté, de la résignation aux peines qu'il a attachées à notre fugitive existence! trempez les âmes dans la forte pensée de supporter les luttes inévitablement attachées à toute vie humaine ici-bas, qu'elle ait pour condition la pauvreté, ou les jouissances de la richesse! et vous aurez plus fait pour le bonheur des masses qu'en les inondant de scapulaires, de médailles miraculeuses, de petites images, qu'en leur imposant les routines des chapelets, des dévotions de toutes sortes, ressuscitées des vieux temps ou inventées du nôtre!

Il y eut un applaudissement général dans le « cénacle » pour ce langage si pratique et si vrai.

— C'est là, dit l'évêque Laurent, le doigt mis sur la plaie. Si nous sauvons la femme du dévotisme, nous la gagnons à l'Évangile. Gagnée à l'Évangile bien compris, elle aidera puissamment une grande et belle civilisation. Nous bénissons sœur Thérèse de son courage!

Cette œuvre-là sera, pour le dix-neuvième

siècle, un commencement de transformation sérieuse. Nous aurons des difficultées immenses. La Secte sortira hors des gonds. Lui enlever l'éducation des filles, c'est tarir la source de ces vocations fructueuses qui lui apportent les belles âmes et les millions. Mais il faut songer à la vie de la famille. Celle-là forma la société ; le reste est une exception dont l'humanité peut se passer.

Tel était le premier moyen d'action sur la société moderne dont s'entretint l'assemblée.

— Monseigneur, ce n'est pas tout, reprit Loubaire, en s'adressant à l'évêque : j'ai une petite recette personnelle, un plan que je veux soumettre à votre haute intelligence et à la discussion de nos frères.

— Parlez ! parlez !

Il y eut un moment de vive curiosité.

— Vous n'ignorez pas l'extension que prennent en ce moment ce que l'on appelle des *Entretiens et lectures*. Ce sont, en réalité, au milieu du monde moderne, qui a faim et soif de vérité, comme toute grande civilisation intelligente, de véritables assemblées de croyants, des *églises*, où l'on communie au même banquet d'idées, où la vie spirituelle se communique, où l'on va puiser, comme dans un réservoir com-

mun, ces grandes et fortes notions d'amour de l'humanité, de solidarité, de liberté, de progrès, qui sont le trésor actuel du monde moderne, depuis sa grande émancipation.

Repoussées de l'Église officielle, de son mysticisme obstiné, de son adoration des vieilles formes, par une invincible répulsion, ces âmes, qui ont besoin d'un centre commun, où l'on aille entendre un langage sérieux sur des idées sérieuses, se sont hâtées de demander aux *Entretiens et lectures* l'aliment que le prêtre inintelligent cesse de leur donner.

La chaire a été longtemps la grande école, et quelle école magnifique! où l'amour du vrai attirait les âmes. Aujourd'hui, la chaire est tombée, complétement tombée. Lacordaire et quelques hommes ses contemporains ont été les derniers qui ont parlé raison en chaire; et les grandes églises de France où se pressaient les multitudes avides d'un enseignement large où la raison préparait la foi, gardent encore l'écho de leurs paroles. Aujourd'hui le mysticisme, quelque chose encore de pis que le mysticisme, qui avait son charme dans le langage naïf du moyen âge, un fanatisme effréné a envahi la chaire. J'ai suivi toute l'année les sermons à Paris. J'ai cherché les moins mau-

vais; je n'ai pas perdu une des conférences du père F., l'aigle de la grande Compagnie de Jésus; — et je puis vous affirmer que j'ai assisté à un débordement d'exagérations, de violences, de sophismes, de déraison de telle force qu'il faut ou se fanatiser et s'abêtir avec les énergumènes qui vous disent de sang-froid de telles folies, ou aller ailleurs chercher un peu de paix pour ses oreilles, de calme pour son cœur, de sérénité pour son intelligence.

Pendant que la secte envoie là ses séides, les âmes paisibles qui ont soif du vrai sont ailleurs; et voilà comment, en face de l'Église officielle, l'Église de la libre pensée se constitue, s'organise fortement et se substitue peu à peu à l'Église qui a les masses inintelligentes et routinières, mais qui perd annuellement d'innombrables phalanges d'esprits cultivés, ce qui compose en réalité la civilisation contemporaine.

Que faut-il faire donc?

Puisque les esprits adoptent cette forme d'enseignement, il faut y recourir nous-mêmes. Je me suis entendu avec sœur Thérèse pour organiser, dans tous nos grands centres de population, des *Entretiens et lectures sur les questions religieuses*. Les esprits sont tournés là. Les folies des hommes de la Secte ont fait tant de

bruit, leur feuille excentrique a soutenu tant d'énormités et proclamé un système d'asservissement sur le monde si extravagant, que les esprits inquiets se demandent quel sera la solution du problème religieux, et s'il est bien vrai que le monde va retomber sous le joug monacal, sous la tutelle de la sainte Inquisition, sous l'omnipotence de la théocratie papale. En traitant les questions religieuses avec toute leur sérieuse actualité, en propageant les théories pratiques du livre *L'Eglise nouvelle,* nous formerons un noyau d'âmes droites qui seront, dans chaque ville, le noyau de la société chrétienne transformée.

Nous devons nous attendre aux haines, aux persécutions de la Secte. Mais, sous le régime de liberté religieuse actuel, leur fureur sera impuissante. Nous n'allons pas élever autel contre autel, introduire un culte nouveau à côté du culte catholique. Selon les sages prescriptions du « livre, » nous sommes des fidèles, des enfants de l'Église, soumis à nos curés, dans les paroisses, mais prenant la liberté de nous éclairer sur nos intérêts religieux, en dehors d'une secte coupable qui souvent les entraîne eux-mêmes dans les folles théories de domination théocratique.

Placés sur ce terrain, nous serons forts.

L'idée de Loubaire fut déclarée unanimement lumineuse et réalisable.

La période active de la Famille des Frères (c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes) commençait dès ce jour. C'était l'entrée dans l'apostolat nouveau qui allait préparer la transformation du catholicisme.

VII

ENTERREMENTS D'UN USURIER ET D'UN SAINT

Thérèse voyait quelquefois chez madame de Tourabel un beau vieillard, dont la physionomie douce et expressive attirait son attention. C'était le comte de Chanteloup. Il était parent de madame de Tourabel à un degré assez éloigné, et la baronne avait pour lui autant d'attachement que de vénération.

Bien qu'il eût atteint sa soixante-quinzième année, sa haute taille n'était pas courbée. Une épaisse chevelure blanche, qu'il portait toujours assez longue, encadrait son visage. Ses traits réguliers, ses yeux noirs qui n'avaient pas perdu tout leur éclat, laissaient deviner combien le comte avait dû être beau dans sa jeunesse.

Il était toujours mis avec le plus grand soin : tout en lui décelait les habitudes d'une minutieuse propreté ; pas un grain de poussière sur ses vêtements amples et chauds, car le vieillard avait dans les plus petites choses le sentiment des convenances, et il adoptait dans les modes nouvelles celles qui se trouvaient en rapport avec son âge et ses habitudes hygiéniques. Tout était chez lui d'une simplicité extrême, et sa tabatière, dans laquelle il puisait souvent, mais en ayant grand soin que pas un grain de la poudre parfumée ne vînt faire tache sur son linge d'une éclatante blancheur, était en corne, et un cordon de soie noire retenait une montre d'argent.

— Croiriez-vous, ma chère Thérèse, disait la baronne, que j'ai, dans l'espace de cinq ans, donné trois tabatières d'or à cet excellent Chanteloup, et que toujours j'ai vu reparaître cette affreuse boîte de corne noire ? — Vous ne voulez donc pas, lui dis-je un jour, me prouver que vous attachez quelque prix à un souvenir de mon affection pour vous, mon vieil ami ?

— Mais, baronne, je ne l'ai plus, cette belle tabatière, d'un prix inestimable à mes yeux puisqu'elle me venait de vous.

— Vous l'avez donc perdue?

— Mais non, je vous assure.

— Alors on vous l'a volée?

— Cela se pourrait bien, me répondit-il avec un sourire.

— Voyant, ma chère, Thérèse, continuait la baronne, que mes tabatières en or étaient destinées, par je ne sais quelle fatalité, à être volées ou perdues, j'ai renoncé à lui en donner.

Le comte de Chanteloup allait peu dans le monde; mais l'hôtel qui fait le coin de la rue de Miromesnil et où il avait un petit appartement en garni était si près de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, que le comte pouvait, sans déroger à l'habitude qu'il avait prise depuis longtemps de faire toutes ses courses à pied et de se coucher à dix heures précises, passer, presque tous les soirs, deux heures dans les salons de la baronne.

Quelle était la position de fortune du comte de Chanteloup? Personne n'avait là-dessus de notions bien précises. On savait qu'il n'était pas riche, voilà tout : car, dans le monde où se trouvaient toutes ses relations, avoir huit à dix mille livres de rentes, c'est avoir tout au plus le nécessaire. Et le revenu du comte s'élevait à peine à six mille francs.

Le comte de Chanteloup s'était marié dans les dernières années de la Restauration. Il n'avait pas de fortune, mais, bien qu'il eût près de quarante ans, il était encore si beau, il était, par sa valeur personnelle, si bien posé dans le grand monde, que la fille d'un riche financier se trouva très-heureuse de prendre, avec le titre de comtesse, le nom d'un des hommes les plus considérés de la haute société parisienne.

Au bout de dix ans, le comte de Chanteloup était veuf. Sa femme lui laissait une petite fille de huit ans nommée Sophie ; on la mit au Sacré-Cœur, elle y resta jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; trois ans après, mademoiselle Sophie de Chanteloup, devenue majeure, entrait dans le couvent des dames de Saint-Jude du faubourg Saint-Jacques. Le comte, qui aimait passionnément sa fille, la supplia vainement de ne pas l'abandonner. Il était seul au monde, déjà un vieillard. Pourquoi le condamner aux douleurs de l'isolement ? Pourquoi le livrer à des mercenaires ? Pourquoi lui refuser le bonheur de vivre auprès de son unique enfant ? Pourquoi ? C'est qu'une vocation sérieuse doit, d'après certaines idées reçues dans le monde mystique, ne reculer devant aucun obstacle. Quand il s'agit

d'entrer dans la voie de la perfection, briser le cœur d'un père, d'une mère, laisser leur vieillesse sans consolation, c'est un devoir. En vain un précepte de la loi naturelle, écrit sur le mont Sinaï, nous fait une loi de l'amour pour ceux qui nous ont donné la vie : le précepte doit disparaître devant un prétendu conseil évangélique qui ne se trouve pas dans l'évangile. La perfection, c'est d'étouffer la voix sacrée de la nature, c'est de broyer le cœur de ceux qui nous ont aimés, c'est de rejeter un devoir imposé par Dieu même pour en embrasser un autre que le Christ et les apôtres n'ont point enseigné, et dont on ne peut trouver la source que dans ce courant d'aberrations étranges qui a tout changé dans l'Église et mis l'ombre où le Christ avait placé la lumière, la mort où il avait placé la vie. Le Christ avait établi une seule société chrétienne. Le moyen âge en a fait deux, celle des enfants du siècle et celle des parfaits, des couvents. Il a scindé en deux ce qui devait être uni comme un faisceau par le lien de l'amour.

Mademoiselle de Chanteloup résista aux plus touchantes sollicitations du vieillard. Si, en franchissant le seuil de la maison paternelle pour se rendre au couvent, il lui eût fallu passer sur le

corps de son père, elle l'eût fait, et elle eût pensé en cela accomplir un acte d'héroïsme.

Le comte de Chanteloup, mortellement blessé au cœur, rendit à sa fille le compte de tutelle le plus exact. Elle put porter au couvent des dames de Saint-Jude une dot de 880,000 francs. Son père resta seul avec une pension viagère de 6,000 francs.

Si le comte de Chanteloup avait mis tant d'opposition à la vocation de sa fille, c'était uniquement par tendresse pour elle. Il n'y avait en lui aucune hostilité aux idées religieuses qui entraînaient sa fille. Il était sincèrement chrétien; mais son âme élevée s'était attachée surtout aux côtés vrais et pratiques du catholicisme. Il avait beaucoup lu, beaucoup médité l'Evangile; et s'il lui arrivait quelquefois de se dire que le livre divin n'avait pas encore été bien compris, il n'allait pas plus loin dans cette pensée; il craignait la discussion dans les choses qui touchaient à la foi. Il aimait à envisager la religion à un seul point de vue, celui de la charité. La lecture de l'Evangile avait allumé dans son âme la grande, la noble passion de l'amour des petits et des déshérités. Pour lui, tout était là. Il ne se demandait jamais s'il accomplissait ses pratiques religieuses avec assez de foi, mais

s'il aimait assez ceux que le Christ lui ordonnait de regarder comme des frères.

Le comte de Chanteloup était donc un homme d'une foi simple et naïve et d'une charité ardente. A l'époque de son mariage, il était venu habiter la rue de la Pépinière. Les quartiers environnants, si riches et si splendides depuis, étaient alors très-mal famés. Leurs habitants étaient plongés dans la plus profonde misère, et les bouges affreux qui occupaient la place où se voient maintenant de magnifiques hôtels recélaient les vagabonds, les repris de justice en rupture de ban et toute cette population crapuleuse qui erre dans les grandes cités pour y vivre de vols et de coupables industries.

C'étaient ces immondes quartiers que tout homme se sentant vingt francs dans la poche n'aurait pas osé traverser, le soir, sans s'être muni, en dépit des ordonnances de police, d'un respectable moyen de défense, tel que canne à épée ou pistolet de poche, que le comte de Chanteloup se plaisait à explorer. Si des hommes perdus de vices s'y réfugiaient, il y avait aussi une quantité d'ouvriers qui venaient chercher là des logements moins chers; des hommes et des femmes exerçant ces petits mé-

tiers, connus seulement dans les grandes cités, qui donnent le pain de chaque jour, tant que les forces et la santé ne font pas défaut, mais qui ne peuvent jamais assurer celui du lendemain, si une maladie, un accident imprévu viennent les interrompre. Le comte savait combien la misère est une perfide conseillère ; et c'était à ces hommes, à ces femmes, qui veulent bien vivre en travaillant, mais que quelques jours de chômage forcé peuvent pousser à des extrémités terribles, qu'il prodiguait et les conseils et les secours dont il pouvait disposer. Leur mettre en main les instruments du travail, en leur prêtant l'argent nécessaire pour se créer un petit établissement, voilà l'aumône intelligente, moralisatrice que le comte de Chanteloup regardait comme son idéal.

Jouissant des revenus de sa fille pendant sa minorité, après en avoir prélevé ce qui était nécessaire pour l'éducation et même, dans une large proportion, aux plaisirs et aux fantaisies de l'enfant, il consacrait le reste à des œuvres de charité ; et cela avec une telle absence d'ostentation, avec une obéissance si complète à la lettre du conseil évangélique : « Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, »

que personne dans son entourage ne se doutait du bien qu'il faisait. A la majorité de sa fille, quand il rendit ses comptes de tutelle, ses ressources se trouvèrent fort diminuées. Alors cet homme, chez qui faire le bien était devenu une passion, renonça peu à peu à toutes les jouissances que la fortune avait pu lui procurer. Il prit d'abord un appartement très-modeste, mais où se trouvait une pièce assez grande pour mettre des tableaux d'un grand prix et une collection d'objets d'art qui lui venait de son père. Mais quand on est réduit de cinquante mille livres de rentes à six, et qu'on ne veut pas renoncer au bonheur de faire le bien, il faut s'imposer de cruelles privations. Le comte vendit peu à peu tableaux, objets d'art, meubles précieux, et, en 1861, il alla s'installer à l'hôtel Miromesnil, dans un petit appartement garni, au quatrième.

La transformation du quartier appelé jadis « la petite Pologne, » était devenue complète. De vastes rues avec de magnifiques hôtels avaient remplacé les ruelles étroites que le comte avait parcourues tant de fois. Mais, dans les quartiers les plus riches, il y a toujours des misères sans nombre à soulager, et depuis dix ans le comte de Chanteloup, réduit à son revenu de

six mille francs, s'imposait toutes les privations possibles, pour continuer de secourir ses chers travailleurs, comme il les appelait.

Son temps se partageait entre eux et quelques visites à ses amis les plus intimes et à sa fille, au couvent du faubourg Saint-Jacques. Celle-ci venait deux fois par an voir son père. Elle était, dans ses visites, très-froide pour lui : elle aurait cru manquer à la perfection de la vie religieuse en recevant et en rendant les caresses du pauvre vieillard. Aussi ces entrevues étaient-elles à la fois un bonheur et une douleur pour le comte.

Quelquefois, quand une des pauvres familles qu'il protégeait se trouvait dans une nécessité pressante, le comte, dont le trimestre était épuisé, après avoir vainement cherché autour de lui quelque objet dont il pût faire de l'argent, — les belles tabatières de madame de Tourabel avaient été souvent pour lui une ressource : il les avait d'abord mises au mont-de-piété, puis vendues, — il se décidait, et c'était pour lui le plus grand de tous les sacrifices, à emprunter de légères sommes à ses amis, qu'il rendait exactement. C'était surtout à madame de Tourabel qu'il aimait à s'adresser.

Dans la rue de Miromesnil, à peu de distance

de l'hôtel où logeait le comte de Chanteloup, un homme, qui occupait un magnifique appartement au premier, avait, lui aussi, beaucoup exploré les quartiers pauvres de son voisinage. Il avait même eu pendant longtemps un agent qui lui signalait les familles réduites à la détresse, et pour lesquelles le prêt d'une petite somme d'argent était un véritable bienfait. M. Cendret avait cent mille livres de rentes et pouvait facilement rendre ce service. Seulement, il avait bien soin de s'enquérir exactement, et c'était son agent qui le renseignait là-dessus, de la valeur du petit mobilier de ses emprunteurs. Ceux dont la misère était telle qu'ils ne pouvaient offrir la plus légère garantie voyaient leurs demandes repoussées, et il ne leur restait plus que la chance d'être rencontrés par le comte de Chanteloup. M. Cendret prêtait donc aux petits boutiquiers, aux ouvriers en chambre qui possédaient un mobilier. Mais à quelles conditions! Cet homme était un prêteur à la petite semaine, un usurier de la pire espèce. Il était de l'âge du comte de Chanteloup, et il s'était mis à pressurer les pauvres de son quartier à peu près dans le même temps que M. de Chanteloup, devenu veuf, avait consacré toute sa fortune à les soulager. L'un et l'autre étaient bien

connus du peuple, et autant le comte était vénéré et aimé, autant Cendret était méprisé et haï. Dans le monde, on ne connaissait pas les secrets de ces deux existences qui marchaient en se côtoyant, comme si elles eussent voulu atteindre le même but. M. Cendret prodiguait l'or sur son passage, et cet or lui revenait doublé, triplé et couvert des larmes et des malédictions du pauvre que ce fatal secours avait achevé de ruiner. Le comte prêtait moins que son riche voisin; l'argent prêté ne lui était pas toujours rendu; mais cet argent avait sauvé du désespoir d'honnêtes familles, en avait aidé d'autres à s'établir, et le nom du bienfaiteur était béni.

Thérèse se sentait attirée vers le comte de Chanteloup, elle devinait ce qu'il y avait de bon et de généreux dans le cœur de cet homme de bien. Elle aimait à causer avec lui, à lui faire raconter le passé, et madame de Tourabel plaisantait quelquefois Thérèse, qui, disait-elle, avait inspiré une grande passion au comte.

— Ma chère Thèrèse, lui dit-elle un soir, vous me trouvez toute triste. J'ai perdu le meilleur ami de ma famille, avant-hier. Cet excellent comte de Chanteloup est venu me voir, il désirait que je lui prêtasse une petite somme d'argent, ce que je me suis empressée de faire; c'était une

bagatelle, six cents francs. Le pauvre homme avec ses six ou huit mille livres de rente, je ne sais pas trop au juste, devait être quelquefois gêné. Je suppose pourtant que sa fille, qui a emporté avec elle en entrant au couvent près d'un million, devait venir en aide à son père; mais, vous le comprenez, je ne pouvais pas demander cela à mon pauvre ami. Enfin, chère, il m'a quittée en me promettant de revenir le soir. Comme vous le savez, nous ne l'avons pas vu ; je vous ai même plaisantée sur l'absence de votre vieil amoureux. Eh bien, le pauvre, homme après son dîner, a été frappé d'une attaque d'apoplexie. Je viens d'apprendre cette nouvelle à l'instant même. On l'enterrera demain matin à Saint-Philippe du Roule. Je compte aller à son enterrement.

— Je veux y aller aussi, lui dit Thérèse. Il s'est montré pour moi si bienveillant, il m'a témoigné un intérêt si paternel, que je regarde comme un devoir d'aller unir ma prière à la vôtre.

Il fut convenu, entre les deux amies, que Thérèse viendrait le lendemain prendre la baronne.

Thérèse fut exacte au rendez-vous.

— Nous arrivons trop tard, dit madame de Tourabel en entrant dans l'église.

En effet, on terminait l'absoute d'un enterrement de première classe. D'immenses écussons brodés d'argent, avec la lettre C, initiale du nom du défunt, ornaient le haut des immenses draperies noires, bordées de franges d'argent, dont les murs de l'église étaient couverts. Un somptueux catafalque, dans lequel était la bière, remplissait presque la nef. Il était entouré d'une centaine de gros cierges allumés. Aux quatre angles, des candélabres argentés, en forme de torches funèbres, laissaient s'échapper des flammes verdâtres. De nombreux invités au convoi se pressaient auprès du catafalque. Quinze prêtres, tenant chacun un cierge à la main, entouraient le curé de la paroisse, revêtu d'une étole noire brodée d'argent. L'orgue avait fait entendre de lugubres accords; un chœur nombreux, soutenu par une basse, avait chanté l'office des morts, et c'était d'une voix lente et solennelle qu'on achevait de réciter les dernières prières.

— Je ne comprends pas, dit tout bas la baronne de Tourabel à Thérèse, pourquoi on a mis des initiales à la place des armoiries des Chanteloup. C'est sans doute une imagination de la fille de ce pauvre comte, qui, tout en faisant rendre à son père les honneurs dus à son

rang, aura cru, en supprimant les armoiries, faire un acte d'humilité chrétienne.

— Cela me surprendrait, dit sœur Thérèse; j'ai remarqué que les religieuses tiennent, plus encore que les femmes du monde, aux distinctions du rang et de la naissance.

— Mais, ma chère, je n'y comprends rien, dit la comtesse; je ne vois pas là une seule figure de ma connaissance.

Dans le moment même, elle aperçut au fond de l'église, dans une toute petite chapelle, un corps qui venait d'être déposé, sur un petit brancard noir, par quatre porteurs. Un sacristain allumait deux cierges à droite et à gauche de cette pauvre bière. Une religieuse portant l'habit des dames de Saint-Jude et une sœur converse s'agenouillèrent dans cette chapelle.

Madame de Tourabel crut reconnaître, dans cette nonne, la fille du comte de Chanteloup.

Un des officiers de l'église passa auprès de la baronne; et elle lui demanda où se faisait l'enterrement du comte.

— Là, madame, lui dit cet homme en lui désignant la chapelle obscure.

Un prêtre venait d'y arriver. Il lut à la hâte quelques prières, secoua un vieux goupillon de cuivre sur la bière, et rentra dans la sacristie.

Les porteurs reprirent le corps et le placèrent sur un misérable corbillard attelé d'un seul cheval.

C'était le corbillard des pauvres.

Et le cadavre, qu'il transportait à la dernière demeure, était celui de très-haut et très-puissant comte de Chanteloup, officier de l'ordre royal de Saint-Louis et de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, portant, dans ses armes, sept alérions d'or sur un champ d'azur. Et sa fille, qui avait ordonné la cérémonie funèbre, avait apporté pour dot à son couvent neuf cent quatre-vingt mille francs.

Le personnage auquel l'Église rendait de si brillants honneurs était M. Cendret, Cendret l'usurier, Cendret le coquin, comme disait le peuple, pour le distinguer d'un honnête épicier du même nom, dont le magasin faisait face à l'hôtel Miromesnil.

Mais ce peuple, qui désignait d'une manière si énergique l'homme objet de sa haine et de son mépris, s'inclinait avec respect devant le corbillard du pauvre qui emportait les restes de celui qui l'avait aimé.

Quand le char funèbre, conduit par quatre chevaux richement caparaçonnés et empanachés, s'ébranla sur le pavé de la rue, le peuple

remarqua avec une joie maligne, et même un peu bruyante, l'air de satisfaction empreint sur la physionomie du gendre de Cendret le coquin, qui conduisait le deuil. Il avait fait grandement les choses ; et il monta dans une des voitures de suite avec des airs de triomphateur.

Quant à madame de Tourabel, elle ne savait où elle en était. Elle croyait rêver.

— Je vous le répète, disait-elle à Thérèse, la sotte fille de mon pauvre ami, en faisant enterrer son père comme un mendiant, a cru faire un acte d'humilité.

— Cela est possible, répondit Thérèse, mais cela m'étonnerait beaucoup.

— Au reste, ma chère Thérèse, dit madame de Tourabel, je serai bien obligée d'aller voir au couvent de la rue Saint-Jacques la sœur de Chanteloup, car je ne compte pas lui laisser les six cents francs que j'ai prêtés à son père. D'après la manière dont elle l'a fait enterrer, je commence à croire qu'elle a bien pu lui être d'un faible secours pendant qu'il vivait.

Et tout en retournant chez elle avec sœur Thérèse, la baronne de Tourabel répétait avec un sentiment d'indignation profonde :

— Le dernier des Chanteloup dans le corbillard du pauvre!...

Tous les sentiments d'affection de madame de Tourabel pour le défunt et tous ses instincts d'orgueil nobiliaire étaient également froissés; et elle ne pouvait pardonner à la sœur de Chanteloup d'avoir manqué à ce point à des devoirs sacrés.

— Avez-vous remarqué, disait-elle à Thérèse, la figure de cette femme quand elle a passé auprès de nous en sortant de l'église? Ses yeux étaient secs, et rien dans sa contenance n'indiquait la douleur profonde qu'elle aurait dû éprouver.

— Hélas! répondait Thérèse, il y a dix ou douze ans qu'elle est religieuse : on a dû tant lui prêcher le renoncement complet à toutes les affections terrestres, on a dû si souvent briser son cœur, en lui faisant un crime de toute expansion, de toute tendance à aimer la créature, que cette pauvre femme, qui lit pourtant dans l'Evangile que le Christ a pleuré la mort de son ami Lazare, se croit bien avancée dans la voie de la perfection en ne versant pas une larme sur la mort d'un père qu'elle a rendu si malheureux. Qui sait si un stupide orgueil ne lui dit pas, dans ce moment, qu'elle marche sur les traces de ces saints qui ont su fouler aux pieds les sentiments les plus sacrés de la nature? Si vous saviez à quel point on nous fausse l'esprit!

En rentrant chez elle, madame de Tourabel raconta à sa fille ce qu'elle avait vu. Mathilde approuva la conduite de sa religieuse de Saint-Jude ; et quand sa mère voulut lui opposer quelques-unes des réflexions de sœur Thérèse, Mathilde répondit que sœur Thérèse, en rentrant dans le monde, « était retombée dans l'aveuglement des enfants du siècle et ne comprenait plus l'esprit des enfants de lumière. »

Quelques jours après, madame de Tourabel pria Thérèse de l'accompagner au couvent des dames de Saint-Jude. Là, elle demanda madame de Chanteloup.

On fit entrer la baronne et sœur Thérèse dans un parloir, et après une assez longue attente, une des dames de Saint-Jude parut, les yeux baissés, les mains cachées dans ses larges manches. Elle s'inclina devant la baronne et lui dit :

— Notre sœur de Chanteloup est très-souffrante, et il lui est impossible de venir au parloir.

— Est-ce qu'il ne me serait pas possible de la voir dans sa cellule ?

— Notre règle ne le permet pas. Mais si madame a quelque communication importante à faire à notre sœur de Chanteloup, notre mère viendra au parloir.

— Soit, dit madame de Tourabel ; priez ma-

dame la supérieure de m'accorder quelques minutes d'entretien.

Un quart d'heure s'écoula, et la supérieure parut.

La baronne de Tourabel entra tout de suite en matière.

— Madame, dit-elle, j'étais l'amie de monsieur le comte de Chanteloup.

— C'était un homme bien respectable, dit la supérieure. Il est mort subitement, sans avoir eu le temps de se confesser : c'est sans doute une grande douleur pour sa fille, mais elle espère que la vie de son père était assez pure devant Dieu pour qu'il n'ait pas eu à redouter son terrible jugement. On a dit à ma sœur de Chanteloup que son père allait à la messe tous les jours, et c'est pour elle une grande consolation.

— Je crois en effet, dit la baronne, qu'un vieillard de soixante-quinze ans profondément religieux et qui a consacré toute sa vie à faire le bien, — j'ai eu ces jours-ci là-dessus des détails précieux, — n'avait pas à redouter beaucoup la sévérité des jugements de Dieu.

— Dieu juge les justices mêmes, madame la baronne.

— J'ai été fort surprise, dit madame de Tourabel, qui ne voulait pas s'engager dans une

conversation mystique avec la supérieure, de voir le comte de Chanteloup enterré comme un des pauvres de la paroisse. Certainement, si j'avais été prévenue à temps, je n'aurais pas souffert que les choses se fussent ainsi passées.

— C'eût été une très-belle action que de faire rendre au père de notre bonne sœur de Chanteloup les honneurs dus à son nom et à sa position dans le monde.

— Mais, madame, il me semble que sa fille...

— Vous ignorez donc, interrompit assez vivement la supérieure, que monsieur le comte de Chanteloup ne possédait absolument rien? Les meubles de son appartement n'étaient pas à lui; on n'a trouvé que cinquante francs dans son secrétaire.

— Cela est possible, dit la baronne, il m'a emprunté six cents francs la veille de sa mort: c'était sans doute pour soulager quelques malheureux dont les besoins étaient pressants.

— Ah! dit la supérieure, vous lui aviez prêté six cents francs la veille de sa mort! Oui, je le crois comme vous, il les a donnés aux pauvres. C'est une bonne action de plus dont Dieu lui tiendra compte, et à vous aussi, madame la baronne.

— Comment! à moi aussi? Mais pas du tout,

Je ne veux pas ôter à la fille de M. de Chanteloup le mérite de participer aux bonnes œuvres de son père. Voici le billet du pauvre comte, et je suis venue ici uniquement pour savoir à quelle époque il plaira à sa fille de l'acquitter.

— Ah! madame, dit la supérieure avec ce sourire particulier aux béates, vous connaissez bien peu l'ordre des filles de Saint-Jude ! Nous sommes comme notre saint patron ; nous ne possédons rien. Nous suivons à la lettre les conseils de la pauvreté évangélique. Et si le comte de Chanteloup a été enterré comme un pauvre, c'est qu'il est mort pauvre et que sa fille est vouée à la sainte pauvreté.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit gravement la baronne. Est-ce que mademoiselle de Chanteloup n'a pas apporté, en entrant dans votre maison, plus de huit cent mille francs?

— Sans doute, et grâce à ce secours de la sainte Providence, nous avons fondé trois maisons de notre ordre, et nous avons fait bâtir notre église. Mais c'est précisément parce que notre sœur s'est courageusement dépouillée de tout qu'elle est devenue une pauvre fille de Saint-Jude et qu'il lui est impossible, madame, de payer la dette que son père a contractée envers vous.

— Vous ne parlez pas sérieusement, madame. On peut raconter ce que vous me dites là à des enfants, mais nullement à une femme comme moi qui a gardé quelque raison. Je ne suis pas dupe de ces grandes phrases sur le dépouillement et la pauvreté. Certes, je puis très-bien sacrifier six cents francs ; mais je ne le ferai pas. Je suis la créancière légitime de mademoiselle de Chanteloup, c'est à elle que je réclame cette somme.

— Je n'ai à vous faire que la même réponse, madame. D'après notre règle, sœur Chanteloup ne possède même pas les vêtements qui sont à son usage. Ne possédant rien, elle ne peut rien payer.

— C'est probablement là votre dernier mot ?

— Très-certainement, madame !

Ceci fut dit d'un ton si sec, si dédaigneux, si peu chrétien, pour ne pas dire si peu décent, que la baronne irritée se leva.

— Madame, je ne veux pas recourir aux tribunaux et faire un scandale qui, en vous couvrant de honte, retomberait sur la religion : c'est elle qui en ce moment m'impose le respect ; mais j'en appelle à Dieu, votre juge et le mien. Ce billet réclamera contre votre odieuse rapacité et

votre injustice. Il vous sera présenté au jugement suprême. Vous verrez alors !

Les deux femmes saluèrent et sortirent.

— C'est infâme! dit madame de Tourabel.

— Que voulez-vous ? la perfection amène là, dit sœur Thérèse.

VIII

UN SERMON DANGEREUX

Saint-Hermenegilde était dans un extrême embarras. Il tenait immensément aux Jésuites qui étaient ses amis et qu'il savait être de puissants protecteurs; d'un autre côté, comme méridional, il avait assez de pénétration pour comprendre que le moyen le plus simple de gagner Thérèse était de lui plaire, en devenant le chaud adepte des idées de l'Église nouvelle. Cela était commandé par la situation. Jamais cette femme, qui jouait un rôle important dans l'œuvre de la transformation religieuse, ne consentirait à donner sa main à un homme qui, par son éducation, ses principes, serait uni aux plus redou-

tables adversaires de tout ce qu'elle aimait. Il n'y avait pas à hésiter sur ce point : un moins habile que Saint-Hermenegilde ne s'y serait pas trompé.

C'était dans cette pensée qu'il avait demandé à être présenté chez l'évêque Laurent et qu'il avait pu se rendre à quelques-unes des soirées de l'hôtel de la rue Saint-Guillaume. Les idées grandes portent avec elles-mêmes leur séduction. Notre Gascon avait été frappé des théories élevées qu'il avait entendu développer dans le « cénacle, » soit par l'évêque, soit par l'abbé de Cambiac, qui était le Fénelon de ces réunions délicieuses. Là aussi était Thérèse, et il y avait dans la fascination de cette femme de quoi enlacer cent fois Saint-Hermenegilde dans toute secte où elle se fût jetée.

Cependant toutes ses idées, tous ses instincts étaient la négation absolue du principe même sur lequel s'appuyait la doctrine adoptée dans le « cénacle. » Il avait trop vécu avec les Jésuites, il s'était trop imprégné de leur absolutisme théocratique et gouvernemental, il avait trop respiré cette atmosphère de petites passions, de petites intrigues, pour ne pas sentir qu'il y aurait d'immenses efforts à faire pour entrer dans la vie nouvelle que l'on inaugurait

là, en opposition directe avec la vie religieuse telle que la comprenait le jésuitisme.

Habituellement Saint-Hermenegilde faisait partie de toutes les réunions pieuses de jeunes hommes organisées par les révérends Pères. Il y avait là des chants, des prières, des sermons. Il continua de s'y rendre : ses absences eussent été remarquées, et les Jésuites le jour où vous les quittez vous délaissent. A donnant donnant.

Un sermon, prononcé à l'une de ces réunions, eut une influence puissante sur la vie de Saint-Hermenegilde. Et probablement le prédicateur jésuite ne savait pas jusqu'où il poussait une de ces âmes réunies devant sa chaire. Il prêchait sur la foi, sur les sacrifices qu'il faut faire à sa foi si l'on veut être chrétien. Selon l'orateur, le chrétien ne s'appartenait pas. C'était le soldat sur le champ de bataille qui doit ne reculer jamais et mourir en frappant son ennemi pour contribuer à la victoire. L'Eglise était maîtresse non-seulement de notre âme, mais de notre vie, même de nos biens, de notre bras, de notre dévouement. Il faut tout faire pour elle, le faire à l'aveugle, sans examiner, sans calculer. Le chef de l'Église, le représentant de Dieu sur terre vous parle, vous ne connaissez que cela ; on doit aller où il nous

appelle, sacrifier ce qu'il nous commande d'abandonner, mettre à ses pieds nos cœurs, notre vie, notre fortune, eussions-nous mille vies. On comprend, par cette analyse rapide, les idées de tout genre que remua le Père. Il cita longuement les martyrs qui avaient versé leur sang pour la foi, sans oublier ceux de Castelfidardo ; il cita les courageux chrétiens qui avaient mis leur bras au service de la foi, qui avaient formé des armées de croisés pour aller combattre l'hérésie, qui n'avaient pas craint de passer au fil de l'épée des citées entières suspectes d'hérésie, — Dieu connaîtrait bien les siens, — pour purger un pays de l'erreur ; le plus grand malheur, toujours aux yeux du Père, n'étant pas les égarements du cœur, l'oubli de la morale, mais les égarements de l'esprit, c'est-à-dire les erreurs contre la foi.

Cette tartine, comme on le voit, assez fanatique, n'aurait pas, dans toute autre circonstance, produit autrement d'effet sur Saint-Hermenegilde. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait de pareilles choses. On n'est pas chiche, dans le monde de la prédication excentrique, de ces exagérations par lesquelles on espère remuer fortement la fibre dans la jeunesse et

l'exciter à se tenir dans la ligne droite de l'orthodoxie.

Saint-Hermenegilde, que nous savons être un cerveau faible, s'impressionna outre mesure de ce sermon.

Ce tableau pathétique d'armées de croisés, allant pour la sainte cause porter le feu et la flamme au sein de populations indociles au catholicisme, lui resta dans l'esprit. Ce soldat qui, en tombant sur le champ de bataille, aide à la gagner en satisfaisant sa vengeance contre l'ennemi qui l'a frappé, allait à sa nature haineuse. Il lui resta dans l'esprit cette idée fixe qu'on peut, quand il s'agit de la bonne cause, de la cause de la foi, se défaire d'un hérétique, d'un ennemi de l'Eglise. Ses souvenirs d'histoire lui revinrent. Il alla plus loin que le révérend Père: il se rappela le pape Grégoire XIII, après le massacre de la Saint-Barthélemy, faisant frapper une médaille en souvenir de ce grand acte de délivrance de l'Église, avec cet exergue : *Hugonotorum strages* ; Jacques Clément salué du nom de saint pour avoir assassiné Henri III ; le portrait de l'assassin mis sur les autels à Paris. Le sermon, Jacques-Clément, la médaille qu'on lui avait montrée, tout cela lui remua dans le cœur des instincts naturels de vengeance. Et

en sortant de la réunion pieuse où l'on avait chanté et prié il se dit, dans une sombre pensée d'exaltation : J'aurais le courage de tuer quelqu'un qui serait l'ennemi de l'Église ou du pape!

Ce que nous venons de raconter se passait un dimanche soir. Saint-Hermenegilde rentra chez lui de bonne heure. Il se sentit fatigué : le cerveau humain supporte mal un langage violent; il y a, à subir l'éloquence passionnée et fanatique, un effet sur l'organisme assez semblable à celui des liqueurs fortes. Comme celles-ci, ce langage amène l'ivresse. Le Gascon dormit mal. Deux jours auparavant, il avait eu avec madame de Tourabel une explication pénible où celle-ci, sans lui dire absolument le « non » fatal, elle savait quel coup terrible elle lui porterait, lui avait fait pourtant pressentir des obstacles insurmontables. Il se rappela l'entretien. Même il y avait eu un moment où, Saint-Hermenegilde se faisant une étrange illusion sur sa personne, madame de Tourabel, impatientée, n'avait pas retenu sa langue et avait presque dit au malheureux qu'il était de bien difficile défaite. Ce trait l'avait blessé au vif. Puis, son imagination ardente avait beaucoup travaillé. Il savait l'intimité de Loubaire et de Thérèse. Aimer, c'est

être jaloux; aimer d'une passion effrénée, c'est haïr d'une haine implacable celui que l'on croit un rival heureux, fût-ce de l'amitié la plus innocente.

Il avait eu l'occasion un jour, chez les Pères, je ne sais dans quelle circonstance, de lier entretien avec le frère lai Denis, qui nous est si connu. Denis, qui ne manquait jamais une occasion de prendre quelque renseignement utile, et qui avait l'instinct de son métier d'espion, avait fait causer Saint-Hermenegilde sur les réunions de la rue Saint-Guillaume, que lui, Denis, avait mission des Jésuites de surveiller et de connaître à fond. Le Gascon, naturellement bavard, lui raconta minutieusement comment se tenaient les « cénacles. » C'était presque une réunion comme à l'église, moins la messe. Saint-Hermenegilde ayant nommé les principaux apôtres : Loubaire, Cambiac, Thérèse : « Je connais tout cela, lui avait répondu Denis. » Et en retour des confidences sur le « cénacle, » il en avait dit de toutes couleurs sur Loubaire et Thérèse, à rendre ce malheureux fou de jalousie et de haine. Selon Denis, Loubaire était le maître absolu de l'âme de Thérèse, s'il n'était pas autre chose.

Il en fallait moins pour exciter la rage de Saint-Hermenegilde contre celui qu'il regarda,

dès ce moment, comme la première et peut-être l'unique cause des refus presque certains de Thérèse.

— Certes, se disait-il, sans cette influence, jamais Thérèse ne m'eût repoussé. Les provinciales refusent rarement l'honneur d'être comtesses. C'est donc lui, ce misérable, qui est la cause de tout ! O monstre ! sans toi, j'avais enfin le bonheur !

Dès ce moment, il ne vit que Loubaire, ne pensa qu'à Loubaire.

IX

AMOUR ET VENGEANCE

Elle arriva enfin l'heure de désespoir, l'heure fatale !

Avec une nature aussi fougueuse, des désirs aussi ardents, une passion aussi dominante, il était merveilleux que Saint-Hermenegilde eût pris aussi longtemps patience. Mais ceux qui aiment ont l'espérance forte ; et ils préfèrent prolonger l'incertitude que d'entendre l'arrêt suprême qui brise pour jamais le cœur.

Torturé par la jalousie autant qu'excité par son amour, Saint-Hermenegilde se rendit chez madame de Tourabel. Il demanda à lui parler en tête-à-tête. Celle-ci devina l'orage ; mais il n'était plus possible de reculer. Les êtres faibles

rendent toujours leur condition plus mauvaise. Ils devraient dominer ; on les effraie.

— Eh bien ! madame, est-ce aujourd'hui mon arrêt de mort ?

— O cher monsieur, que dites-vous ? un arrêt de mort ! Les jeunes gens ne meurent pas de ces choses.

— Non, quand ils ont des affections vulgaires; mais quand un amour est descendu fortement dans l'âme, comme celui que j'ai pour votre amie, c'est bien un arrêt de mort si l'on est repoussé. Cette fois, je veux définitivement connaître mon sort. Vous m'avez presque dit un « non » la dernière fois que je vous parlai. Était-ce une préparation, un ménagement de votre bon cœur ? C'est possible, et je vous en remercie; mais enfin, que je sache tout !... C'est trop souffrir !

La pauvre femme eût fait pitié dans le moment. Plus la question était précise, plus cet homme demandait brutalement une solution, plus elle comprenait le bouleversement que ce « non » terrible allait apporter dans cette âme qu'elle savait si peu raisonnable, si peu maîtresse d'elle-même. Autrefois elle ne connaissait Saint-Hermenegilde que comme se connaissent les hommes, en apparence honorables, qui ont de

la fortune, un nom surtout, que l'on reçoit dans son salon. On ne s'occupe pas du reste. Ce serait à n'en finir jamais. Il faudrait courir toute la journée aux renseignements, tant est mobile cette société parisienne, tant les visages y changent vite, comme des acteurs sur les planches d'un théâtre.

Mais depuis qu'elle s'était chargée de la dangereuse mission de marier Saint-Hermenegilde et qu'elle avait eu l'idée singulière de lui donner sœur Thérèse, il lui avait fallu loyalement s'enquérir dela valeur de ce prétendant au titre et au nom si sonores. L'agent des Jésuites, madame de Vezère, lui avoua le moins qu'il lui fut possible. Labaronne lui objectales refus déjà essuyés à cause de ce triste nom « Lechat. » Son amie lui avait répondu que c'était un enfantillage, que ce nom était, au contraire, tout à fait noble, que ces noms : « Cat, chat, » étaient des noms anciens ; que les Rastignac, une des anciennes familles du Midi, s'appelaient Chapt de Rastignac. Cela ressemblait bien aux Lechat de Saint-Hermenegilde. Les généalogistes étaient familiers avec ces noms en apparence bizarres. La baronne avait accepté l'explication, n'étant pas à même de la contrôler et de distinguer un Lechat d'un Chapt.

Les Jésuites avaient aussi avoué à madame de Vézère que la fortune avait été en grande partie dissipée. Saint-Hermenegilde avait la manie de se faire imprimer; et les libraires pieux, qui mettaient leur étalage à la disposition du jeune comte, ne payaient pas les factures chez les typographes. Tous ces livres, quoique faits en l'honneur de la Secte, se vendaient peu. Avec d'autres dépenses non moins folles, quelques-unes secrètes et peu avouables, l'enfant des Jésuites ayant eu ses heures d'oubli, cela avait fortement grevé son modeste héritage.

D'autre part, le personnage n'était rien moins que beau, nous le savons. Toutes ces choses réunies avaient prouvé à madame de Tourabel qu'elle eût fait, en définitive, un triste cadeau à cette chère Thérèse, dans laquelle, maintenant, elle aimait Julio et Louise. Au fond, elle n'était plus fâchée que le mariage manquât; et depuis le jour où sœur Thérèse lui avait dit : Parlons d'autre chose, elle ne lui avait pas ouvert la bouche sur le prétendant. Son embarras était donc d'amener ce pauvre amoureux à ne pas trop se désespérer du refus qu'elle avait à lui signifier. Un sentiment intime lui disait qu'il était capable de toutes les sottises. Lesquelles? elle ne le savait pas, mais toujours

faire des folies ; se tuer peut-être dans un moment où son pauvre cerveau n'y tiendrait plus. Elle avait sur ce point, depuis plusieurs jours, de vagues pressentiments. Il lui semblait qu'au premier mot l'excentrique Gascon ou sauterait par la fenêtre, ou se brûlerait la cervelle aux pieds de Thérèse, ou irait se jeter à la Seine, du haut du pont des Invalides.

Elle s'y prit avec une certaine adresse, au moins pour adoucir la première sensation d'amertume du calice qu'elle allait présenter aux lèvres de l'infortuné.

— Avez-vous quelque affection pour moi, monsieur le comte ? lui dit-elle.

Cet homme ne s'attendait pas à cette introduction. C'était évidemment faire appel à sa reconnaissance, par là-même à sa courtoisie de chevalier.

— Oui, madame la baronne : vous avez été si bonne pour moi !

— Pourriez-vous prendre un engagemen envers moi et le tenir ?

— Le prendre, oui ; le tenir, autant que je le pourrai.

— Oh ! je veux une promesse entière, formelle, une promesse de gentilhomme qui ne manque jamais à sa foi.

— Où voulez-vous en venir?

— Je veux obtenir de vous que vous m'obéirez, que vous suivrez mes avis ; surtout, en ce moment, que vous m'écouterez jusqu'à la fin, en cherchant à bien comprendre les raisons que je veux brièvement vous exposer.

— Je vous promets cela.

Saint-Hermenegilde avait conçu, je ne sais pourquoi, un reste de vague espérance de ces paroles qui, en définitive, ne disaient rien, mais desquelles, pourtant, il n'était pas obligé de conclure au brisement définitif de toutes ses espérances.

Madame de Tourabel lui tendit la main :

— Merci, lui dit-elle, je crois mériter votre confiance et je vais vous parler en amie.

Quand j'ai songé à mademoiselle Thérèse pour en faire une comtesse de Saint-Hermenegilde, je dois vous en faire l'aveu, quoique un peu pénible, je songeais plus à son bonheur qu'au vôtre. C'est naturel, entre femmes qui s'aiment, n'est-ce pas? Je ne voyais pour vous qu'une dot magnifique. Souvent, je devrais dire presque toujours, les hommes se contentent de cela. Je ne m'étais pas adressé cette question : — Le rendra-t-elle heureux? — Depuis, quand j'ai vu l'ardeur de votre attachement pour elle,

quand vous êtes venu me dire, comme un enfant de seize ans : — Je me meurs d'amour pour votre Thérèse, — je me suis effrayée, et alors j'ai plus pensé à votre bonheur qu'au sien.

Avec une âme aussi ardente que la vôtre, comte de Saint-Hermenegilde, il ne faut pas une simple bienveillance de femme fidèle à son engagement pris à l'autel, il faut un cœur qui réponde à votre cœur. N'est-ce pas juste?

Toutes ces paroles étaient avidement écoutées.

Saint-Hermenegilde ne répondit pas, comme s'il eût craint de tomber dans un piége.

— Continuez, madame.

— Eh bien, ce légitime bonheur, auquel un cœur ami, aimant comme le vôtre, a des droits, vous ne le trouveriez pas avec Thérèse; non pas qu'elle n'ait d'éminentes qualités de cœur, mais parce qu'une vieille et longue amitié suffit aux besoins de ce cœur. Vous voudriez de l'amour ; et Thérèse n'en éprouvera jamais pour vous ni pour personne.

Saint-Hermenegilde pâlit : une sueur froide perla sur son front; il y passa instinctivement la main.

— Achevez, madame! Il y a une chose que je

comprends. Mais dites-moi définitivement si toute espérance m'est ôtée.

L'embarras de madame de Tourabel croissait ; elle avait cru être habile en prenant une voie détournée. Présenter l'union avec Thérèse comme une déception pour Saint-Hermenegilde, lui montrer cette femme comme ne pouvant plus offrir à un époux que cette bienveillance de convention dont les hommes épris ne se contentent guère, lui avait paru un moyen de jeter de la glace sur une passion aussi ardente. Elle ne pouvait pas soupçonner le cruel ravage que sa parole allait faire dans cette âme. Déjà Saint-Hermenegilde se disait : — Le frère Denis ne m'a pas trompé ! Elle me fait l'aveu de ce que j'avais eu tant de peine à croire. Une amitié, une amitié ! tout cela est bel et bon ; mais cet ami est un maître auquel elle obéit. Sans la fatale influence de cet homme, je réussirais.

Madame de Tourabel, suivant toujours son idée, ne répondit pas à la dernière demande de Saint-Hermenegilde.

— Thérèse, continua-t-elle, n'est pas une femme comme vous l'avez rêvée. Ce grand et magnifique corps est l'enveloppe d'une âme qui attache le moins de prix possible à cette vie de l'amour, que vous vous êtes sans doute

forgée enivrante avec elle parce qu'elle est d'une éclatante beauté. Vous vous trompiez complétement : c'est une femme idéaliste par nature, oublieuse des sens, plus peut-être que je ne saurais vous le dire. Elle m'a fait des confidences intimes qui m'ont appris qu'elle ne pouvait avoir qu'une passion, celle de travailler aux améliorations générales que réclame notre position actuelle. C'est une femme d'initiation, douée exceptionnellement du génie de l'apostolat. L'évêque Laurent, qui l'apprécie autant que moi, lui porte une estime toute particulière. — Plus grande, me disait-il, que les fondatrices d'ordres qui n'ont pensé qu'à bâtir des couvents ou à réformer d'anciens instituts, sœur Thérèse aura inauguré dans notre France, sans laquelle rien ne se fait dans le monde, l'ère de la transformation religieuse par la femme. Elle a le sens pratique de ce laborieux travail. — Vous comprenez donc maintenant qu'il n'y a rien qui vous soit personnel dans le refus....

Elle hésita.

— Dites donc, enfin !

— Mon Dieu ! dans le refus que je prévois et que je puis vous donner presque comme certain.

— C'est ce mot que j'attendais. Ah ! madame,

vous n'avez pas guéri mon cœur. Vous me faites aimer plus encore ce que je perds... haïr ce qui me ravit mon bonheur!...

— Calmez-vous, cher Saint-Hermenegilde, calmez-vous! Il n'y a ici nul coupable. Thérèse s'est vouée corps et âme aux bonnes œuvres. Elle ferait une mère de famille fort vulgaire peut-être : elle prendra part à de grandes choses...

Saint-Hermenegilde n'entendait plus rien. Son regard devint sombre, ses grands traits eurent des contractions où se devinaient des instincts farouches. L'amour passionné, sûr maintenant d'une répulsion définitive, de ce dédain d'un cœur qui blesse mortellement, se changeait en désirs d'implacables vengeances. Il ne put articuler une parole. Terrassé, comme le taureau destiné au sacrifice, il n'eut que le rugissement sourd de son âme meurtrie. Il regarda madame de Tourabel, comme pour lui dire le *Consummatum est* suprême. Il salua profondément, et il sortit.

X

LES INSTITUTRICES LIBRES

Les œuvres combinées par les apôtres de l'Église nouvelle se réalisèrent.

L'esprit pratique de sœur Thérèse se développa surtout dans la fondation de sa grande œuvre, qu'elle appela simplement *Maison des institutrices libres*. Là tout fut calculé, non plus, comme il arrive trop souvent, d'après les rêves d'une imagination exaltée par l'ascétisme, mais d'après le plus sage des guides, l'expérience.

Il serait trop long, et en dehors du cadre de ce livre, de faire connaître toute l'habileté de cette organisation, destinée à produire un changement radical dans l'éducation des jeunes femmes. La

pensée première, nous le savons déjà, était d'enlever aux femmes qui ont fait vœu de célibat, l'éducation des jeunes filles, pour lesquelles, n'ayant pas été mères, elles sont radicalement impuissantes à remplir les devoirs de la maternité. Or, l'éducation de la fille de huit à quinze ans est par excellence une tâche maternelle. La religieuse livrée à ses idées d'ascétisme, de claustration, de haine du monde, ne peut pas connaître le monde, par conséquent ne peut enseigner autre chose qu'à détester ce monde, au lieu d'apprendre comment on doit s'y conduire.

Sœur Thérèse, qui avait vu tant de communautés, avait été frappée de cette antinomie flagrante : faire élever de jeunes filles pour le monde par des religieuses qui n'ont jamais vu le monde et qui par état ont horreur du monde.

D'après les constitutions de la maison nouvelle, les institutrices libres, avant de quitter le noviciat où elles recevraient un enseignement élevé, comme dans toutes les écoles normales, suivraient un cours particulier sur la théorie de l'éducation, théorie qu'elles appliqueraient jusque dans la conduite de la plus humble école de village. Destinées à être mariées, à être mères, leur propre expérience continuerait

encore les principes qui leur auraient été inculqués ; et ainsi disparaîtrait de l'éducation des filles, ce qui en est le vice radical, le mysticisme au moyen duquel on égare de jeunes intelligences dans l'idéal, au lieu de les tenir dans la réalité de leur condition future de mères de famille.

Profitant des enseignements de Loubaire et de sa longue expérience, sœur Thérèse avait donné à son œuvre la base solide de l'association. Entrées là une fois, les jeunes institutrices, en vertu de la grande loi de la solidarité, n'avaient rien à redouter de l'avenir. Toutes unies ensemble, elles trouvaient dans une caisse de secours fonctionnant sur le plan ingénieux des autres caisses de ce genre une garantie contre des malheurs imprévus, contre les maladies et tous les accidents qui viennent atteindre l'existence.

Dans la maison de Paris, comme dans les succursales qui seraient fondées en province sur le même modèle, un corps de logis était destiné aux institutrices en retraite, veuves ou infirmes, qui ne pourraient plus se livrer à l'enseignement.

Des dames inspectrices étaient chargées de donner à toutes les maisons une direction uni-

que et à surveiller l'esprit général de l'institution, pour que le mysticisme fatal dont sont rongées les maisons religieuses ne vînt pas à y pénétrer.

Les institutrices, au point de vue religieux, devaient dépendre uniquement des curés de leurs paroisses. Ces curés seuls viendraient diriger les enfants, et, par la prohibition absolue de relations avec les ordres religieux, l'influence néfaste des moines serait écartée.

Ce qui était l'une des pensées les plus fécondes de sœur Thérèse, c'est que dans la maison de Paris, comme dans toutes les autres, il y aurait un cours public où les femmes viendraient apprendre leurs devoirs de mères de famille et la manière d'élever leurs filles elles-mêmes. L'idée dernière était celle-ci, d'amener toutes les mères à être les institutrices de leurs filles, de telle sorte qu'on pût prévoir le temps où pas une mère n'aurait à concevoir la pensée de se séparer de sa fille.

Par ce moyen la famille se moralise. La femme, absorbée dans une tâche jusque-là incomprise, s'occupera beaucoup moins de plaisirs, de parures, de futilités; son esprit deviendra plus sérieux. Elle fera son éducation à elle-même, faisant celle de sa fille. Et, si dans l'avenir elle

est destinée à exercer des droits que notre société lui dénie, ce ne sera que par suite de l'accomplissement d'un devoir sacré qui aura lentement relevé son niveau intellectuel.

L'idée de sœur Thérèse parut si belle, son œuvre fut si bien comprise, qu'en peu de temps des sommes considérables lui furent envoyées pour réaliser, en grand, cette utile institution. Les femmes du grand monde, qui étaient devenues les premières croyantes de l'Eglise nouvelle, s'offrirent spontanément pour être les patronnesses de l'œuvre et pour la soutenir de leur crédit et de leur influence.

Nous n'avons pas besoin de dire que le parti monacal jeta les hauts cris, qu'il se sentit frappé au cœur. Lui enlever la jeune fille, c'était faire une véritable révolution religieuse dans ce siècle. Sœur Thérèse avait la gloire d'avoir provoqué cette pacifique révolution.

XI

ENTRETIENS ET LECTURES SUR LES QUESTIONS RELIGIEUSES

L'évêque Laurent et Loubaire, qui avaient longuement combiné le plan des « Entretiens et lectures » sûr les questions religieuses, réalisèrent ce plan. De vastes salles furent appropriées, dans un hôtel de la rue de Lille, à ces réunions qui furent inaugurées avec une grande solennité. Le gouvernement impérial, qui comprit l'avantage de ces assemblées moralisatrices, les approuva aussitôt, et malgré les cris et les murmures de la Secte, qui savait pertinemment que tout cet enseignement avait pour but de la combattre et de ruiner son influence, toute liberté fut donnée pour ces entretiens.

Ce fut un événement dans le Paris religieux et intelligent. C'était la prise de possession de la liberté religieuse en dehors de l'Eglise officielle, un monde nouveau où, tout en restant dans la limite d'une rigoureuse orthodoxie, d'une soumission raisonnable aux prescriptions de l'Eglise, une société, arrivée à la plénitude de son développement intellectuel, brisait la lisière, et, sans manquer de respect au sacerdoce, se constituait dans la dignité de sa vie propre. C'était l'émancipation, par conséquent, le premier grand acte de la transformation religieuse du XIXe siècle.

Ceux qui avaient conçu cette grande pensée pouvaient quitter maintenant ce monde : l'Eglise nouvelle était fondée.

Sœur Thérèse s'était mise, au mois de février 1844, avec un dévouement digne de cette âme courageuse à l'organisation des « entretiens et lectures » dans toutes les grandes villes de France. Comme les réunions de Paris avaient eu un grand retentissement, grâce à la presse, que le monde élevé s'y était porté avec ardeur, la province, qui veut ne pas rester en arrière de la capitale qu'elle jalouse, adopta aussitôt cette forme si simple et si peu coûteuse de développement religieux et moral. Des dames patron-

nesses s'entendirent dans toutes les villes; et lorsque sœur Thérèse arrivait, une députation venait l'accueillir et l'amener dans la salle où elle trouvait l'œuvre organisée. Son voyage de ville en ville était presque un triomphe.

En vain la Secte essayait de jeter du ridicule sur cette belle institution ; ces attaques ne servaient qu'à exciter le zèle des dames patronnesses; et le petit monde dévot, étroit et haineux, était réduit à lever les yeux au ciel et à déclarer que tout était perdu. Les nouveaux apôtres étaient acclamés par une voix irrésistible, celle de l'opinion intelligente qui tient en définitive le sceptre du monde.

XII

LE NOUVEAU MONTAN ET LA NOUVELLE PRISCILLE

Nous avons vu le succès inespéré des *Entretiens et lectures* de la rue de Lille. L'école des *Institutrices libres* fondée par Thérèse s'installait; les dames patronnesses de cette grande œuvre la faisaient connaître dans tout Paris. On dirigeait là de jeunes filles peu fortunées, ayant déjà reçu une bonne éducation, mais que des malheurs de famille, quelquefois l'abandon, exposaient à toutes les séductions d'une grande ville. C'était un véritable triomphe pour sœur Thérèse et pour son ami.

Ils avaient accepté, aux yeux du monde, la responsabilité de tout ce qui se faisait dans la famille des Frères, pour arracher le catholi-

cisme à l'empire de la Secte. Naturellement les plus fortes haines se portaient sur eux. La Secte n'osait pas attaquer l'évêque Laurent, qui était pourtant l'âme de cette œuvre rénovatrice. On savait que tout avait été mené ostensiblement par Loubaire, que c'était lui qui avait porté chez un grand éditeur le manuscrit de l'*Eglise nouvelle*. On savait aussi que la fortune de sœur Thérèse était consacrée aux frais que nécessiterait l'apostolat nouveau, surtout la diffusion du fameux « livre, » pour qu'il arrivât, au prix de quelques centimes, jusque dans les recoins les plus éloignés de chaque diocèse de France.

Les hommes de la Secte comprirent que, cette fois, ils étaient sérieusement menacés. Traduits ainsi, par la discussion pacifique d'un livre, au tribunal de l'opinion, duement convaincus d'être les désorganisateurs de l'Eglise, sous prétexte d'en maintenir la pure doctrine, de préparer l'oppression sociale sous le joug théocratique, ce qui était la thèse favorite de leur *Coltivazione cattolica*, de détruire toute autonomie des Eglises qui avaient eu leur éclat dans le passé, et d'y substituer la domination de Rome, signalés comme des agents de discorde et de haine au sein du catholicisme et accusés

d'en préparer la ruine par leurs prétentions extravagantes, il leur fallait opposer une digue aux envahissements des idées de liberté religieuse propagées par « le livre » et de vive voix, dans toutes les villes de France, par les *Entretiens et lectures sur les questions religieuses et l'éducation des femmes.*

La Secte a une arme puissante, c'est l'injure; et elle la manie avec habileté. Elle connaît à fond les passions les plus basses de l'âme humaine, sur lesquelles elle calcule. Souiller ce qui est honorable, lui jeter l'insulte est son procédé le plus facile et le plus sûr.

Un émule de Pantaléon Laboue, mais qui n'avait pas besoin pour dîner de la pièce d'argent des bons Pères, aussi lettré que Pantaléon Laboue, l'âme aussi haineuse, plus haineuse même que celle de ce misérable qui vendait pour si peu sa conscience, mais surtout dix fois plus fanatique et plus violent que lui, se chargea de ce qui s'appelle dans la secte une exécution. Falot se vantait autrefois, dans le monde, de ne se mettre à son secrétaire qu'en s'adressant cette question : « Qui *éreinterai-je* aujourd'hui? » Dans son école, on aimait à se poser en *éreinteurs*. C'était la tradition du maître. A défaut de talent, ce que les maîtres ne communiquent pas

toujours, on avait un débordement de colère et d'injures ; et pour un certain public, ceci est une espèce de talent.

Théodule Dufer, qui signait du Fer, formule plus aristocratique, avait assisté à l'une des réunions des chefs de la Secte, dans les bureaux de la *Mappemonde catholique*. Il avait entendu là force lamentations sur la situation des affaires, sur les difficultés qui ne cessaient de surgir. D'un côté, les catholiques libéraux levaient la tête, et, malgré Rome et les idées dominantes dans la prélature, ne voulaient pas se désister de leur programme politique et religieux : « Donner la liberté où l'on est maître, afin de l'obtenir où l'on est opprimé. » Et voici que des hommes tout aussi patients, plus énergiques encore, ayant à leur tête, ce qu'on osait à peine s'avouer, un évêque, homme d'intelligence et de cœur, entreprenaient dans le catholicisme, non plus une réforme, vaine utopie, on ne réforme pas les gens malgré eux, mais une véritable transformation. Ils avaient pour but avoué de jeter le discrédit sur la synagogue ultramontaine, de l'exposer aux risées du monde intelligent, de lui accorder cette pitié dont on entoure les derniers jours de la vieillesse tombée en enfance, et de préparer dans le monde un chris-

tianisme plein de virilité, à la place du catholicisme décrépit se mourant dans son impuissance.

Théodule sortit de là le cœur navré. Ce n'était pas, nous l'avons vu, un écrivain qui vendît sa plume comme Pantaléon Laboue, un enfant perdu de la littérature religieuse, comme l'innocent Eugène et autres innocents de cette force, un homme aimant le bruit comme l'abbé Sorel, et cultivant comme lui le genre facile de la personnalité; c'était un homme profondément convaincu. J'ai entendu, autrefois, accuser Falot et toute la Secte de ne faire que jouer un rôle, de soutenir leur ultramontanisme extravagant comme on soutient une thèse de rhétorique : le pour ou le contre, *ad libitum*, comme exercice littéraire. J'ai toujours repoussé cette accusation à l'endroit de Falot et de la Secte. Je les ai défendus. O charité chrétienne ! se seraient-ils doutés que je serais jamais leur apologiste? Je les tiens donc pour convaincus et bien convaincus. Seulement, je crois qu'il y a des nuances dans ces ardeurs de zèle ultramontain et de dévouement papal. L'article abonnement entre bien pour quelque chose dans les nécessités de la polémique. Son thermomètre monte quand baisse le chiffre des bandes à mettre à la poste.

Ces réserves prises, je fais à mes honorables adversaires un pont d'or, ils sont d'énergiques croyants à l'infaillibilité papale, à la théocratie, aux douceurs de l'inquisition. Je ne les suspecte pas.

L'un des plus robustes de la secte était Théodule Dufer. Il ne plaisantait pas sur le pape. Il avait pris au pied de la lettre tout ce que son journal favori avait écrit sur ce thème. Et il avait regardé comme un trait de génie, qu'il avait métamorphosé en article de foi, cette parole tombée par hasard, il y a déjà longtemps, dans l'une des colonnes de la *Mappemonde*, « qu'un bon catholique ne doit pas avoir une opinion contraire à l'opinion du Pape. » Voilà où en était cet homme.

Donc la prétention des transformateurs catholiques de laisser s'éteindre à petit bruit le catholicisme vieilli du moyen âge, pour y substituer un catholicisme plus évangélique, en rapport avec les besoins de la société moderne, lui paraissait l'erreur la plus monstrueuse qui eût jamais épouvanté le monde. Arius, Pélage, Luther étaient pour lui des anges, à côté de ces insidieux serpents s'obstinant à rester dans l'Église, pour l'amener à une forme nouvelle. C'était là, à ses yeux, l'hérésie des hérésies.

Il songea donc à faire sa brochure contre de tels ennemis de la papauté qui la voulaient puissante sur les âmes, mais débarrassée de l'oripeau et des fonctions césariennes, prétention épouvantable, comme on le voit.

Ce terrible homme se mit donc à l'œuvre. Ce fut pour lui travail de conscience, travail pour sauver l'Église et le Pape. Tâche sainte, s'il en fut jamais !

Il se prépara à cette grande fonction de défenseur de Dieu, dans la personne de son représentant sur la terre, par quelques jours de jeûne, de prière, de recueillement. Il invoqua l'Esprit Saint sur cette œuvre qui allait foudroyer l'épouvantable hérésie. Il chercha dans ses souvenirs d'histoire religieuse, qu'il avait récemment rafraîchis par la lecture des livres historiques du fécond Chantraille, quelque fait de la vie des hérésiarques célèbres qui lui fournît des rapprochements avec les hérésiarques nouveaux. Il se frappa la tête :

— J'ai trouvé, dit-il, j'ai trouvé ! Ce Loubaire, c'est Montan ; cette virago qu'on appelle sœur Thérèse, c'est Priscille.

Et il donna à sa brochure ce titre, sur lequel il compta beaucoup : *Le nouveau Montan et la nouvelle Priscille.*

La brochure parut. Des affiches nombreuses l'annoncèrent, particulièrement dans les quartiers de la rive gauche. Elle fut déposée dans toutes les librairies pieuses. Quelques exemplaires, même, franchirent la Seine et arrivèrent dans les petites librairies où les œuvres de la Secte se vendent, avec les chapelets, les scapulaires et les médailles. Procédé de propagande.

Un soir, en se rendant de la rue Barouillère à la rue Saint-Honoré, chez la baronne de Tourabel, Loubaire aperçut, dans une ou deux librairies de la rue du Bac, la petite brochure mise à l'étalage, avec le mot sacramentel : *Vient de paraître*. Dans de telles boutiques et avec un titre de ce genre, c'était évidemment une flèche lancée par la Secte contre les Frères. Quel était le Montan, quelle était la Priscille ? Loubaire ne pouvait guère se tromper. Pour cinquante centimes, le mystère allait être éclairci.

L'in-18 de Théodule Dufer avait une soixantaine de pages ; mais c'était lâche de composition et en très-gros caractères : on en avait pour ses cinquante centimes. Loubaire, ayant rejoint la rue de Lille, passa près de l'hôtel de la Légion d'honneur, et, s'accoudant à la grille qui donne sur la rue, se servit du réverbère pour lire le

titre et parcourir le pamphlet. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Il était le héros du livre, et la nouvelle Priscille était sœur Thérèse.

Ce n'est pas une lecture bien amusante que celle d'un pamphlet qui vous insulte. Si une attraction irrésistible vous fait couper les feuilles de la brochure et parcourir les premières pages, vous êtes sûr qu'il y aura des traits qui vous iront au cœur. Un ennemi a la divination de ce qui nous blesse le plus; et si jamais Satan a pu intervenir dans la confection de ces misérables œuvres, il a dû révéler à leurs auteurs des circonstances secrètes que vous êtes étonné de trouver là, au moins en allusions transparentes; et c'est d'elles que le public malin est si friand.

Loubaire fut homme, comme nous le sommes tous au milieu de ces escarmouches où se passe notre vie de polémistes. L'impitoyable Dufer lui avait décoché certains traits d'une extrême malignité. Il défendait la cause de Dieu : il pouvait donc en sûreté de conscience descendre dans la vie privée, attaquer l'homme, à défaut de raisons contre ses doctrines, insinuer la calomnie, souiller, flétrir, jeter de la bave sainte sur un homme qui avait immensément lutté pour parvenir à ce triomphe sur soi qui s'appelle

la vertu. Le pieux Théodule n'avait pas jeûné et prié pour rien : cela lui donnait le droit, sous le voile de l'allusion, d'écrire des infamies contre Loubaire et sœur Thérèse, qui avaient le malheur de ne pas appartenir à la Secte.

Si les faits n'étaient pas là pour constater de telles aberrations, elles ne seraient pas croyables. Hélas ! tout cela est de l'histoire. Celui qui réunirait toutes les abominations de style, toutes les insinuations perfides, toutes les calomnies habilement présentées dont s'est souillée la Secte depuis vingt-cinq ans, avec ses journaux religieux, ses revues religieuses, ses pamphlets religieux, le tout à la gloire des Jésuites et du pape, écrirait un épouvantable livre. Dieu a fui d'une Église où l'on aime, où l'on approuve, où l'on achète de telles saletés.

Loubaire avait fait ces réflexions en longeant la terrasse du Bord de l'eau, en coupant d'un angle à l'autre la place de la Concorde, et en pénétrant dans le faubourg Saint-Honoré. Il n'y avait encore personne, au salon, chez madame de Tourabel. Il arrivait le premier. Thérèse avait dîné ce jour-là avec son amie, et après le dessert, en se donnant le bras, les deux femmes entrèrent dans le salon.

— Voilà M. Loubaire !...

— Oui, et il vous apporte de jolies choses!

— Quoi donc? dit Thérèse en riant.

— Oh! riez, riez! On vous habille bien!

— Que voulez-vous dire? s'écria madame de Tourabel.

— Nous passons, sœur Thérèse et moi, par les étrivières de la Secte.

— Cela m'étonne peu. Vous devez être l'un et l'autre leurs bêtes noires.

Et Loubaire, sortant de sa poche le petit livre informe, l'ouvrit à quelques pages qui l'avaient le plus malmené.

— Je suis donc, dit-il à madame de Tourabel et à Thérèse, le nouveau Montan. Écoutez mon portrait : Thérèse aura le sien; qu'elle prenne patience quelques minutes! « Quand Dieu veut exercer sa colère sur le monde, il lui envoie des fléaux : la peste, qui le décime; la famine, qui le torture; la guerre, qui couvre de sang et de ruines des régions entières. Ce sont là les fléaux. Mais il y en a de plus terribles. Les fléaux ordinaires viennent de Dieu; les grands fléaux viennent de l'enfer, et les grands fléaux, ce sont les hérésiarques, ceux qui s'attaquent à Dieu et au pape. Mais, parmi ces hérésiarques, il y en a qui surpassent les autres en noirceur : ce sont ceux qui, prenant la peau de brebis, veulent rester au

milieu du troupeau pour y faire le plus de ravage. Ils réussissent d'abord, parce qu'on ne les suspecte pas, mais ils se découvrent bientôt. Le pasteur des pasteurs veille du haut du Vatican; il désigne à l'Église ces loups ravisseurs; et au cri d'alarme, on les signale, on les fuit.

« Naguère un jeune novateur remplissait tout le Midi de ses erreurs. Un concile le frappa, et aujourd'hui il est connu dans le monde catholique sous ce nom bien mérité « le Maudit. » Les anathèmes du concile, les malédictions du Père des fidèles ne sont pas tombés en vain sur cet homme de révolte : quelques mois après les condamnations de ses horribles écrits, il était atteint d'un mal incurable. Dieu vengeait le pape, son pouvoir temporel, l'ordre si saint et si vénéré des Jésuites, des attaques de ce nouvel Arnaud de Bresse, qu'on a enterré au milieu des bêtes féroces des Pyrénées.

« Mais la race des méchants se perpétue. Il a laissé un disciple qui a recueilli les lambeaux de ses coupables écrits, et cet homme fait tout pour bouleverser l'Église et pour continuer l'œuvre diabolique du « Maudit ».

« Cet homme nous le connaissons. »

Mesdames, écoutez !

« C'est un rustre qui n'eût jamais dû quitter le labour ou la garde des troupeaux sur la croupe des montagnes ; un génie lourd qui parle mal et ne sait pas écrire. Son œuvre est un ignoble plaidoyer qu'il eut l'impudeur de débiter, il y a plus d'un an, devant un des tribunaux de la justice française, pour obtenir de se marier avec une Cendrillon de bas étage dont il avait fait sa concubine... »

— Ah ! horreur ! assez ! assez ! s'écrièrent les deux femmes, assez, monsieur Loubaire ! Voilà comment s'écrit l'histoire de cette pauvre Marion, que vous nous avez si souvent racontée. Laissez cela !

— Pourtant, reprit sœur Thérèse, je suis curieuse de voir mon portrait des mains de cet honnête pamphlétaire.

—Vous allez être servie. Et tournant quelques pages :

« Cet infâme n'est pas seul. Partout où l'hérésie montre la tête, elle trouve des complices dans ces femmes déhontées qui ont quitté le cloître pour se livrer aux désordres de leurs sens. Montan trouva une Priscille, Luther une Catherine Bora, et, de nos jours, pas un ennemi de l'Église qui n'ait rencontré quelque religieuse coupable... »

— Assez ! assez encore. Faites-nous grâce du reste !

Loubaire s'était arrêté.

— Non, dit-il, de telles choses ne blessent pas. On gémit qu'elles puissent sortir de la plume d'hommes qui se disent catholiques et défenseurs des doctrines romaines. Et l'on se demande comment un parti arrive à descendre si bas, que de tant d'hommes revêtus de la pourpre, de la robe violette, de la soutane noire, qui le soutiennent de leur concours ardent et de leur bourse, il ne s'en trouve pas un seul pour dire à de tels apologistes : « Trève d'injures et de violence ! Vous nous perdez. »

— Cela est providentiel, dit sœur Thérèse : tous les partis extrêmes se suicident. Celui-là marche rapidement à sa ruine. L'heure approche où ce sera une honte d'avoir tenu par quelque chose à cette Secte, comme on repousse l'accusation d'avoir touché la main d'un bourreau.

XIII

ENCORE UNE ENCYCLIQUE ÉPISCOPALE

Le livre de Pantaléon Laboue, moins énergique peut-être que celui de Théodule Dufer, mais plus habilement fait au point de vue des perfidies contre tous ceux qui se ralliaient aux idées de transformation religieuse de Loubaire, devint l'arsenal où l'on puisa pour jeter autant que possible de discrédit sur l'œuvre naissante. La Secte est riche en injures, mais très-peu en invention. Tous ses génies se copient les uns les autres. Il n'y avait pas jusqu'au prélat fougueux, qui nous est si bien connu, l'évêque de Lectoure, qui ne compilât le livre payé par les Jésuites et écrit sur leurs notes.

La *Mappemonde*, qui fulminait de temps en

temps contre l'hérésie nouvelle, prenait aussi quelques bribes du factum officiel de la Secte ; et les moines de toute sorte, le petit monde pieux qu'ils dirigent n'avaient plus que ce mot : « Quelle belle réfutation que celle de M. Pantaléon Laboue ! »

Cependant l'homme aux encycliques avait fait son travail ordinaire tant bien que mal. La comparaison de Loubaire et de sœur Thérèse avec Montan et Priscille, empruntée au livre de Théodule, lui avait paru un trait merveilleux. Il avait passé un bon moment à se dire : « Ces hommes de Paris, ils ont du trait ! » Et son tentateur ordinaire lui glissait à l'oreille cette mauvaise pensée : « Oh ! si nous eussions eu un gouvernement qui eût compris les intérêts de l'Église, il m'eût appelé au poste si important de l'archevêché de Paris. Ici, dans cette province, on se rouille : que n'eussé-je pas fait à Paris ? »

Forcé de se contenter d'être évêque de Lectoure, cet homme remuant, dévoré du besoin de dominer, de faire du bruit, se rejeta sur son procédé habituel dont l'épiscopat se lassait définitivement. C'était probablement sa dernière encyclique, car le cardinal archevêque de ***, homme de sens qui s'était amusé deux ou trois fois de ces élucubrations, mais qui avait fini

par s'en impatienter, lui avait dit crûment que, dans l'Eglise de France, on avait assez de ce qui venait de Rome. Le prélat profiterait probablement de l'avis charitable. Mais l'occasion était trop belle : il ne pouvait passer sous silence le « *Nouveau Montan et la nouvelle Priscille.* » Il dénonça donc à l'épiscopat les dangers que courait le catholicisme et par le livre *l'Eglise nouvelle,* et par les *Entretiens et lectures* qui s'organisaient dans toute la France. On y lisait des choses telles que celles-ci :

« Ce n'est plus le schisme, ce n'est plus l'hérésie qui se prêchent maintenant ; c'est quelque chose de plus dangereux, de plus subtil, de plus capable d'entraîner les masses ! Tant qu'il s'est agi d'erreurs, nous les avons foudroyées. Satan vient d'inventer un procédé infernal, inconnu aux anciennes hérésies les plus vénéneuses. C'est la destruction radicale de l'Église. On la compare insolemment à la vieille synagogue tombant dans sa pourriture, à laquelle devra succéder, dans sa gloire, l'Église jeune et énergique des premiers chrétiens. Nous, avec le très-saint-père, nous, évêques, cardinaux, prêtres, nous sommes les *scribes* et les *pharisiens ;* c'est nous qui devons être remplacés par des

hommes nouveaux, par des apôtres amis du progrès et de ces belles billevesées qu'on décore du nom pompeux de « civilisation moderne. »

« Naguère, quand « le Maudit » cherchait à répandre le poison corrupteur de ses doctrines, c'était nous qu'il fallait réformer. Le projet est maintenant trop vieux, cela n'a pas pris; il fallait trouver un procédé plus expéditif : on nous supprime.

« Seulement l'hérésie nouvelle est plus polie, et les novateurs sont bons princes; ils veulent que nous mourrions en paix dans nos cathédrales, se réservant de s'en emparer, quand ils auront inauguré l'Église de l'avenir.

« L'Église de l'avenir! » Oui, telle est la dénomination absurde que les hérésiarques ont choisie. Cela va bien avec les idées de progrès : nous ne sommes plus, avec le Christ, que des vieilleries !

« Nous avons abattu l'audace de ces prétendus réformateurs catholiques qui voulaient nous souiller de gallicanisme et de libéralisme. La décision unanime du concile de Limoux (en union avec Rome) a été reçue du monde entier. L'Esprit-Saint a parlé par notre bouche : et le chef de cette entreprise contre nous et la sainte hiérarchie, frappé avant le temps, expie mainte-

nant, dans son éternité, ses ambitieuses prétentions de réformer l'Église.

« Il en est temps ! Messeigneurs, coupons le mal à sa racine ! J'apprends que la nouvelle hérésie va s'étendre dans toute la France, dans l'Italie, cette sentine nouvelle de l'erreur, ouverte à toutes les turpitudes de l'esprit du mal. De prétendus entretiens religieux, sur le modèle de ceux de Paris, s'organisent dans toutes les villes de France. Quand tout sera ainsi constitué au sein même du catholicisme, avec votre nom, sous notre drapeau, l'Église aura pris fin, si les promesses de son divin Fondateur pouvaient lui manquer dans nos mauvais jours.

« Je conseille donc à Messeigneurs mes illustres collègues dans l'épiscopat qu'ils se hâtent de demander à Rome une condamnation solennelle de la nouvelle doctrine, mille fois plus dangereuse que toutes celles qui ont ravagé l'Église, parce qu'elle se cache sous l'apparence de l'obéissance aux évêques et du respect pour le souverain pontife.

« En attendant, étouffons le serpent qui se remue dans notre sein; interdisons l'assistance aux *Entretiens religieux*, par les peines spirituelles les plus rigoureuses, telles que privation de l'absolution et de la Pâque pour les

personnes pieuses, et, s'il le faut, privation de sépulture pour ceux qui, malheureusement, ne remplissent pas leur devoir pascal.

« De l'énergie, Messeigneurs! c'est un des anciens de l'épiscopat qui vous le dit, ou bien nous sommes perdus!

« Oh! si nous avions un gouvernement d'ancien régime, protecteur ardent de nos droits, tout cet incendie qui menace l'Eglise, et qui en est encore à ses premières étincelles, serait bientôt étouffé. Le bras séculier serait à nos ordres : quelques agents de police, quelques gendarmes suffiraient. Mais vous savez le malheur des temps. Sous le beau prétexte de liberté de conscience, le pouvoir ne fera rien, et nous dira qu'il est lié par les principes de liberté proclamés dans la Constitution. Je me tais sur cela. Espérons de meilleurs jours! »

L'évêque disait encore :

« On nous dispute la femme, la femme notre bien! la femme qui a toujours accueilli si docilement la moindre de nos paroles! la femme qui semble associée à notre sacerdoce! Voilà, illustres Frères, ce qui est plus dangereux encore que les théories sur la liberté proclamées par le disciple de Lamennais, au Congrès de Ma-

lines. Là est le mal! là il faut faire sentinelle et crier.

« Tout s'organise maintenant. On s'y prend avec adresse. On fait honte à la femme de s'être laissé si longtemps dominer. On nous représente à elle comme des ennemis de la liberté et du bonheur des masses, que nous voulons comprimer sous une éternelle théocratie.

« — Vous, femmes, les séides des oppresseurs de la conscience humaine! cela n'est pas possible! leur dit-on.

« Et c'est avec de telles armes, avec des paroles si perfides, que l'on sape notre puissance sur elles.

« Illustres Frères, croyez-moi, il y a là un danger immense. Nous n'étions forts que sur ce terrain. S'il nous manque, ce n'est plus pour la papauté que je tremblerai, ce sera pour le christianisme tout entier. »

Les livres de Pantaléon Laboue et de Théodule Dufer, cette lettre-circulaire de l'évêque Bigut, les articles de la *Mappemonde* et de toutes les petites revues religieuses portèrent l'agitation dans les esprits. Les révérends Pères tiraient des larmes d'attendrissement à leurs pénitentes, dans le secret du confessional, en leur

racontant les efforts nouveaux de Lucifer pour renverser l'Église. Dans les petites prédications intimes faites aux jeunes gens pieux, on faisait appel à leur foi, à leur dévouement. « De mauvais jours, des jours plus terribles que ceux où l'on dressait les échafauds, commençaient pour le catholicisme : le mal était partout ! on était entouré d'ennemis invisibles qui voulaient maintenant se cacher jusque dans le sanctuaire ! »

On entretenait dans les esprits une espèce de terreur. On allait disant que des évêques mêmes favorisaient la doctrine nouvelle, et l'on n'était pas sûr que le jeune cardinal qui l'avait attaquée en plein Sénat n'était pas secrètement un de ses adeptes. On recommandait partout de redoubler de ferveur : neuvaines, prières, communions, jeûnes, il fallait recourir à tout pour sauver l'Église, qui n'avait jamais été autant menacée !

XIV

UNE SOIRÉE CHEZ FALOT

Le soir même où Saint-Hermenegilde avait reçu, chez la baronne de Tourabel, le coup terrible qui détruisait à jamais toutes ses espérances, il y avait une réunion pieuse chez Falot. Soit besoin de se distraire, soit habitude, le jeune comte s'y rendit. Déjà le salon se remplissait des notabilités de la Secte et de ce menu fretin, mince de science et de style, mais riche d'audace et d'injures, qui remue dans la littérature ultramontaine. Saint-Hermenegilde était bien là, seulement il y tenait comme une place d'honneur. Depuis que la fraction aristocratique des ultramontains avait rompu avec la partie rotu-

rière, un comte, continuant d'être l'homme de la Secte, d'écrire pour la Secte, de se faire l'athlète de Falot le chef avoué de la Secte, ce n'était pas un auxiliaire à dédaigner. Chez tous les saints du parti, la particule est en vénération. L'un d'eux, qui avait longtemps écrit dans la *Mappemonde*, en signant : NOIR SAINT-CAPUCHE, avait peu à peu éliminé son NOIR, et un beau matin avait signé, avec la bienheureuse particule : N. DE SAINT-CAPUCHE. Mais un bataillon compact demeurait dans les modestes allures de l'appellation prolétaire, et il faudrait encore quelques années avant que l'on osât se dire là M. de Rapille et M. de Chantraille.

Le comte de Saint-Hermenegilde était donc reçu chez Falot avec une considération marquée. Ce soir même, le maître de la maison, qui n'ignorait pas les rapports de Saint-Hermenegilde avec « les Maudits » par le moyen de madame de Tourabel, le prit à part, le caressa beaucoup en paroles, lui prodigua des compliments sur sa valeur d'écrivain, sur l'influence de ses publications religieuses. Il lui insinua que, dans le parti, on comptait beaucoup sur un dévouement de plus en plus généreux et chevaleresque.

— Vous n'écrivez plus pour « les bonnes doctrines, » monsieur le comte ?

— Mon Dieu! c'est vrai. Depuis quelque temps je suis d'une incroyable paresse.

— Il ne faut pas se lasser « dans le combat du Seigneur. »

— Certainement, monsieur Falot. Vous en êtes la preuve. Quel rude champion vous faites! Quelle profusion d'écrits vigoureux : romans, articles splendides de journaux, brochures incisives, toujours une flèche contre l'ennemi! Vous êtes admirable.

— On a pourtant trouvé mes poésies faibles.

— Quelle injustice!

— Monsieur le comte, j'étais un poëte, je n'étais qu'un poëte. J'ai ambitionné, je l'avoue, l'honneur d'être le Juvénal du catholicisme, *Facit indignatio versum*. Mais il y a eu conspiration contre mes satires, conspiration du silence, conspiration ignoble! Il n'est pas jusqu'à nos amis qui ne fassent les chastes et les difficiles devant quelques vers.

— Oui, je connais:

« Il met dans un corset la pensée un peu molle. »

— C'était bien innocent, avouez-le.

— Sans aucun doute. On a dit aussi que ces

deux vers seraient bien dans les *Contes de La Fontaine :*

« En amour, malheur aux profès !
« Les novices y sont mieux faits. »

— Ah ! dame ! mon cher comte, j'ai cultivé autrefois la gaillardise. Ce sont des réminiscences.

— Que voulez-vous? Heureux ceux que l'on critique ! J'entendais une femme d'esprit assez maligne qui parlait de vous : — « La muse de M. Falot, disait-elle, c'est une belle femme un peu mûre, en robe montante, égrenant son chapelet, et prenant une pose chorégraphique que la pudeur des sergents de ville prohibe dans les bals d'étudiants et d'étudiantes. »

— Ce n'est pas si mal. Vous me direz le nom de cette femme d'esprit.

— Oh ! vous le connaissez bien !

— Je les ai malmenées, ces héroïnes du troisième sexe.

— Elles vous rendent cela. Mais vous êtes un hardi jouteur, et, tout en les maudissant, elles admirent ceux qui les attaquent.

Cet entretien avait fait quelque diversion aux idées sombres de Saint-Hermenegilde. Une cir-

constance vint le replonger dans toutes ses fureurs.

— A propos, dit Falot, j'ai à vous remettre quelques exemplaires du livre qui a paru ces jours-ci, de notre ami Théodule Dufer. Répandre cela, c'est de la propagande. Vous savez, *le Nouveau Montan et la Nouvelle Priscille?*

— Mais non : je n'en avais pas encore entendu parler.

— C'est contre ces « Maudits » que vous avez dû voir chez madame de Tourabel, ces ennemis de l'Église...

— Oh! je lirai cela.

Falot retourna auprès des autres invités.

Saint-Hermenegilde, comme tous les hommes à désirs vifs, se hâta de prendre son chapeau et de gagner la rue Cassette.

Rendu dans son cabinet, il se mit à lire la terrible brochure.

Chaque mot contre Loubaire et Thérèse lui soufflait un mouvement de rage. Les traits amers du violent Théodule lui pénétraient l'âme, comme ces ongles acérés dont les bourreaux déchiraient leurs victimes. Tout ce que le sermon du Père jésuite avait réveillé de fanatisme dans l'âme de Saint-Hermenegilde eut alors son ef-

frayante explosion. On a dit que le bon livre est un bon ami. Mais un livre de haine est un ami perfide qui vous exalte jusqu'à la fureur. Celui-là imposait à Saint-Hermenegilde une torture de l'enfer.

— C'était ce Loubaire, ce prêtre honteux, cet ami de Marion la Champise, qu'il avait menée sous le bras, pour l'épouser à la face de tout Paris, à une municipalité! c'était cet homme dont on savait la conduite à Rome avec les bandits et les joueurs de couteau, pour enlever à la sainte justice du pape un autre misérable justement flétri; c'était cet homme que Thérèse lui préférait!... O honte!

Et cette Thérèse! j'ai pu aimer cette femme!

Puis l'infortuné retombait sur lui-même. L'amour, la vengeance, la jalousie effrénée, l'humiliation d'un refus, la préférence accordée sur lui, comte de Saint-Hermenegilde, à ce souillé du sacerdoce qui venait maintenant s'insurger contre l'Église et contre le pape; toutes ces idées, comme d'horribles rafales, passaient sur l'âme bouleversée de Saint-Hermenegilde, égaraient cette raison déjà si faible, jetaient hors de toute règle cette volonté qui n'avait jamais su s'imposer un frein.

On juge quelle fut la nuit passée après ces

tortures morales. L'alcôve où il se coucha fut peuplée de fantômes, les uns sanglants, les autres impurs. Il se débattit contre eux, dans un état de demi-sommeil, comme il l'eût fait d'ennemis qui fussent venus l'attaquer pendant la nuit. Il y eut, vers les premières heures du lendemain, quelques moments d'un sommeil de plomb que la nature réclama impérieusement. Quand il se leva, le système cérébral était ébranlé par l'insomnie autant que par la longue irritation des passions fougueuses qui bouillonnaient dans son cœur; c'était moins qu'un homme, une bête furieuse poussée uniquement par l'instinct.

XV

LA FAMILLE, C'EST L'ENNEMI

Depuis six mois que madame de Tourabel avait sa fille auprès d'elle, elle avait usé de tous les moyens que la tendresse maternelle put lui suggérer pour reconquérir un ascendant légitime sur son esprit, et même un peu de cette affection qu'elle ne retrouvait plus que par éclairs fugitifs, dans quelques mouvements spontanés que Mathilde semblait vouloir aussitôt comprimer, comme si, à ses yeux, ils eussent été des crimes.

La question de l'entrée au couvent était souvent agitée entre la mère et la fille. Là-dessus, madame de Tourabel avait manifesté une volonté bien arrêtée.

— Ta majorité, disait-elle à sa fille, te donnera le droit de disposer de toi-même. Mais jusqu'à cette époque j'exercerai mon droit de mère, qui me prescrit de m'opposer à une détermination prise sans une parfaite connaissance de cause. Ce n'est pas à peine à dix-huit ans que la raison est assez mûrie, le cœur assez fort pour se jeter dans une voie exceptionnelle, avec la certitude qu'on ne s'en repentira pas un jour.

— Cependant, répondait Mathilde, il n'y a pas huit jours vous m'avez parlé d'un projet de mariage, et si j'avais voulu y consentir, avant deux mois j'aurais formé un engagement irrévocable, et vous n'auriez même pas pensé à m'objecter ces raisons de prudence que vous faites valoir aujourd'hui.

— Sois sûre, ma chère enfant, que je ne tiens nullement à te marier à présent, ni même avant un an ou deux. Mais le mariage est la vocation naturelle de la femme ; elle a été créée pour aimer, pour être mère ; c'est là sa destination. La vie de la famille est dans l'ordre des choses voulues par Dieu même. La vie monastique, telle que tu veux l'embrasser, avec toutes les rigueurs du cloître, de séparation éternelle du monde, en admettant que Dieu en soit l'inspira-

teur, ne peut être qu'une exception : et pour se placer dans l'exception, il faut une maturité de jugement qu'on ne peut avoir à ton âge.

— Je sais, maman, que je dois avoir la plus grande déférence pour vos opinions ; mais quand elles sont contraires à celles de l'Église, il m'est impossible de les adopter. L'Église décide que j'ai le droit, dès à présent, de m'engager par des vœux éternels ; elle me croit donc assez de discernement pour cela. Et comme elle est infaillible...

— Eh ! mon enfant, si elle est infaillible en matière de foi, ses théologiens ne sont pas infaillibles en matière de bon sens. Il n'y a pas de décision dogmatique sur la question que nous traitons. Il y a une pratique générale, adoptée dans des temps malheureux. On voit partout, dans les pays catholiques, des enfants de ton âge entrer dans les ordres les plus austères. L'évêque d'A. me disait qu'il y avait eu bon nombre de théologiens, et non des plus extravagants, Collet par exemple, qui regardaient comme valides les vœux d'une jeune fille de douze à treize ans. Il ajouta même que le jésuite Sanchez soutenait « que, quand un enfant fait un vœu après sept ans accomplis, on lui présume assez de raison pour ne pas regarder ce

vœu comme absolument nul.» Ne confonds donc pas, mon enfant, ce qui se pratique dans l'Église, ce qu'elle tolère, avec ses décisions solennelles. Je te citerais, moi, un pape, le grand saint Léon (1), et, pour une petite ultra-montaine comme toi, cette autorité doit avoir un grand poids, qui défend aux femmes de se consacrer à Dieu par un vœu avant l'âge de quarante ans. Je t'avoue que, pour le bon sens, je mets ce pape fort au-dessus du jésuite Sanchez.

Du moment qu'il s'agissait d'un pape, Mathilde, qui ignorait qu'on pourrait faire un livre des contradictions papales, se trouva un peu embarrassée. Elle se persuada facilement que sa mère était dans l'erreur, et qu'un pape ne pouvait avoir fait une ordonnance semblable. Mais, comme elle avait l'esprit ergoteur particulier aux dévotes, elle se rejeta sur un autre point de la discussion, et elle dit à sa mère :

— Si vous saviez, chère maman, combien je souffre en vous voyant comprendre si peu les dons de Dieu. Tout à l'heure, vous me sembliez

---

(1) *Sanxit ne monacha benedictum capitis velamen reciperet, nisi quadraginta annorum virginitatem probasset.* (*Leg. Brev. rom.*)

douter qu'il fût l'inspirateur de la vie monastique. Comment serait-il possible que les hommes eussent imaginé cette vie angélique, cette vie détachée de toutes les choses de la terre, cette vie dans laquelle on se plaît à souffrir, et pour les péchés qu'on a commis et pour ceux qui se commettent dans le monde, où l'on s'absorbe en Dieu, où l'on vit en Dieu, où l'on aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ a été pauvre, la souffrance, parce qu'il a souffert? Dans le catholicisme seul on peut trouver ce détachement sublime de toutes choses, ces victimes expiatoires pour les crimes des hommes. Une religion divine seule pouvait inspirer cet amour passionné des souffrances qui a fait de la vie de quelques saints une vie de tortures continuelles.

— Ma pauvre enfant, si le caractère divin du catholicisme n'avait pas d'autres preuves que celle-là, il faudrait renoncer à le défendre.

— O ciel! que dites-vous? Mais c'est un blasphème!

— Pas du tout. Je dis la vérité. Apprends donc, ma petite, qu'il existe une religion dont les sectateurs, beaucoup plus nombreux que ceux de la religion catholique, sont, à coup sûr, nos maîtres en vie ascétique et contemplative. Un

chartreux et un trappiste sont des sybarites auprès des moines bouddhistes. Toutes les austérités que nous trouvons racontées dans la vie des saints sont dépassées. Ils ont inventé des tortures dont le seul récit fait frémir. Crois-tu que ce soit là une preuve de la divinité de la religion de Bouddha ?

— Vous savez bien, maman, que le démon se plaît à imiter les œuvres et les miracles des saints, pour nous faire tomber dans l'illusion.

— Oui, je sais qu'on nous dit cela. Mais si la vie ascétique, contemplative, mortifiée, pénitente des bouddhistes est l'œuvre du démon, ce serait nous, chrétiens, qui aurions imité les œuvres du démon, et encore de bien loin. L'honneur de l'invention lui en reviendrait. Les moines seraient les plagiaires de Satan. Je préfère ne pas faire cet honneur au prince des ténèbres, et croire que, dans toutes les religions, les fanatiques peuvent devenir fous.

Madame de Tourabel souffrait de cet antagonisme continuel qui existait entre elle et sa fille. Elle en parlait un jour avec l'abbé de Cambiac, qu'elle aimait beaucoup. Elle aurait bien voulu en faire le directeur de la conscience de sa fille, malheureusement elle avait commis la mal-

adresse de dire à Mathilde que l'abbé de Cambiac avait été Jésuite. De ce moment-là, le pauvre abbé fut perdu dans l'esprit de la jeune fille ; il devint pour elle un Passaglia, et l'influence de son confesseur médiatoriste ne put être contrebalancée.

Madame de Tourabel savait que sa fille se confessait tous les mois ; elle croyait que tout se bornait là ; mais elle ignorait que le Père médiatoriste se rendait dans la chapelle des dames de Saint-Séverin les jours où la baronne allait voir Thérèse, et que sa fille, sous prétexte d'aller prier à la chapelle, s'entretenait avec le Père pendant de longues heures.

Un jour que madame de Tourabel causait avec l'abbé de Cambiac et lui racontait ses peines journalières, l'ex-Jésuite lui dit :

— Ce qui m'a séduit surtout dans l'œuvre de sœur Thérèse, c'est cette grande pensée : « Rendre la fille à la mère. »

Le jour où les femmes du monde renonceront à une vie frivole et dissipée pour se livrer exclusivement à la grande tâche de diriger l'esprit et le cœur de leurs filles, ce jour-là, la société sera bien près d'être régénérée. Pour les jeunes personnes, l'éducation hors de la famille est toujours

dangereuse ; mais si cette éducation est reçue dans un couvent, il faut avoir le courage de le dire, c'est une éducation détestable.

— Je commence à le croire, dit madame de Tourabel ; et pourtant plus que jamais il devient de mode de confier l'éducation de ses filles à des religieuses.

— Oui, dit l'abbé de Cambiac, et cela se comprend. Les Jésuites et les moines se sont emparés de la direction spirituelle des femmes, et par elles ils ont la jeunesse. Leibnitz, madame, a dit un mot profond : « Donnez-moi l'éducation, et je changerai le monde. » Voilà pourquoi les Pères et les moines conseillent aux mères de mettre leurs fils chez les Jésuites et leurs filles au couvent ; ils veulent changer le monde, le refaire sur le vieux moule ; ils pourraient réussir.

— Vous oubliez, cher abbé, que les femmes ne sont pas toujours maîtresses quand il s'agit de la direction des enfants ; si elles raffolent des révérends Pères, le mari leur est, au contraire, souvent hostile.

— Mon Dieu ! madame, je ne sais comment cela se fait, mais les femmes même les moins adroites, avec de la persévérance, finissent presque toujours par triompher des résistances les plus obstinées. J'ai connu des pères de famille qui ne

juraient que par Voltaire et Rousseau ; eh bien ! leurs fils étaient élevés dans nos colléges et leurs filles au Sacré-Cœur. Je suis persuadé que ces honnêtes gens croyaient avoir fait leur volonté. Il est si difficile de résister à une femme doublée d'un Père Jésuite.

— Alors il est à craindre que la grande pensée de notre chère sœur Thérèse ne se réalise pas ; la femme est aux Jésuites, elle leur restera : ils ont su l'attirer, ils sauront bien la retenir, et avec elle les enfants.

— Peut-être, madame. Je ne vous ferai pas de froides et stupides railleries sur l'inconstance du caractère des femmes. Je n'admets pas cette inconstance. C'est au contraire, comme je vous le disais tout à l'heure, par une persévérance, une tenacité d'idées incroyable, qu'elles emportent les positions les plus difficiles ; mais il faut aussi en convenir, la nouveauté, l'inconnu ont un attrait puissant pour elles. Elles sont idolâtres de la mode autant que des révérends Pères. Qu'il devienne de mode d'aller aux *Entretiens et Lectures* de sœur Thérèse, qu'on se répète de salon en salon que la bonne compagnie y va en foule, et nous aurons bientôt les femmes de la haute aristocratie, de la finance, de la bourgeoisie intelligente, tout Paris enfin, et la province

suivra par esprit d'imitation. Les femmes ont l'esprit faussé, j'en conviens, par une éducation misérable; mais elles ont un fond de droiture, un instinct du beau et du vrai qui ne demande qu'à se développer. Et puis, madame, je crois à l'instinct du cœur maternel. Là où il faudrait, pour les amener à adopter une idée raisonnable, en dehors de ce qui touche à cet instinct sacré, une puissante argumentation, il ne faudra que quelques mots. Ces mots, elles les comprendront. Elles diront : « Cela est vrai, cela est bon, » et nous aurons triomphé.

— Je suis ravie que vous ayez aussi bonne opinion de nous, mon cher abbé; malgré cela, je crois qu'il sera nécessaire de nous présenter la vérité un peu vêtue et avec quelques adroits ménagements.

— Non, madame. Tout au contraire, il faut de suite faire la lumière; la faire éclatante; poser les questions dans toute leur brutalité, dire : Mères, gardez vos filles, car si vous les confiez à des femmes qui ont une secrète répulsion pour la maternité, savez-vous ce que verra votre enfant dans la famille quand vous la rappellerez auprès de vous? on va vous le dire : « La famille, c'est l'ennemi! »

Et en effet, rentrer dans la famille, c'est ren-

trer dans le monde, c'est-à-dire dans un milieu plein d'embûches, de périls, où l'esprit de Dieu se perd pour être remplacé par celui du démon. Les plaisirs du monde, le bal, le spectacle, les romans, les réunions, sont présentés non comme pouvant devenir un danger, mais comme des crimes. Péché mortel d'aller au bal, péché mortel d'aller au spectacle, péché mortel de lire un roman. Si le Christ a dit : « Malheur au monde ! » c'est uniquement en raison du bal, du spectacle et du roman. La terre est partagée en deux circonscriptions, dont une se compose des prêtres, des religieux, des religieuses et d'un petit nombre de dévotes, le tout formant la tribu choisie, l'héritage du Seigneur ; et l'autre, des laïques de tout état et de toute position, race destinée à peupler un jour les enfers.

Ah ! le couvent ! c'est l'arche sainte; et tant que les chères petites colombes y ont leur nid, elles n'ont rien à redouter de ce lion dévorant qui rôde, cherchant une proie à dévorer. La plupart sont destinées à sortir de cet asile de paix et d'innocence; aussi que de précautions sont indiquées afin de pouvoir vivre au milieu de ce siècle pervers sans en contracter les souillures. On vous fait enfant de Marie, on vous met un scapulaire sur les épaules, des médailles de la

Vierge Immaculée, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de Fourvière, de Notre-Dame de Verdelay, etc. Avoir sur soi un très-grand nombre de ces amulettes est sans doute une marque certaine qu'on a une vraie et solide piété; et moi qui vous parle, madame, j'ai une nièce qui n'a pas moins de dix médailles pendues à son cou.

— Ma fille en a quatorze, répondit la baronne, et d'après cela je devrais la croire bien près de la perfection.

— Ce n'est pas tout, continua le Père, il faut être du *Rosaire vivant*, de la congrégation du *Saint-Rosaire*, et surtout du *Rosaire perpétuel*, qui vous donne le droit de faire partie de la garde d'honneur de la Vierge et vous assure des indulgences de soixante mille ans et d'autant de quarantaines. Les dominicains font vendre un petit livre, *La Rose mystique effeuillée*, où se trouvent sur cette dévotion du *Rosaire perpétuel*, qui, selon eux, doit régénérer la société, les plus curieux renseignements. Avec ces pratiques vous êtes sauvée; la jeune fille n'a plus besoin de l'égide maternelle. On a le directeur spirituel, le bon Père; cela suffit.

Il y a mieux, on a la tâche de donner le salutaire exemple d'une haute piété à cette mère,

qui, en définitive, n'est qu'une mondaine, puisqu'elle ne sait pas même ce que c'est que la spiritualité.

Or, madame, cette jeune fille qu'on pose en apôtre dans la famille, quand on devrait l'envoyer en disciple, doit nécessairement, après une éducation semblable, trouver que sa mère est bien peu fervente et que son père est un impie; son premier sentiment envers eux est une défiance profonde; elle les craint, ils peuvent perdre son âme. Ces femmes, qui en renonçant à la famille semblent conserver pour elle une haine secrète, instinctive, ont réussi. L'enfant sorti de leurs mains ne rêve qu'embûches et piéges dans la maison paternelle. Et la voilà lancée dans le monde, sans autre guide qu'un fanatique qui continue l'œuvre du couvent.

Il y a dans cette misérable éducation morale un danger plus grand encore.

On lui enseigne au couvent le mérite et les avantages de la vie religieuse, la gloire et le bonheur d'être épouse du Christ. — Le mot épouse peut être prononcé dans ce sens; — mais des devoirs d'une mère de famille, pas un mot; on craindrait de souiller l'imagination de l'enfant; et puis, une religieuse parler de choses sembla-

bles, cela ne se conçoit pas ! La jeune fille peut se marier, en sortant du couvent, sans avoir jamais pensé à tout cela. Il est vrai que le révérend Père sera là la veille du mariage ; il lui dira, et ce sont les plus réservés : « Venez me trouver dans quelques jours, je vous apprendrai ce que vous devez absolument savoir pour ne pas vous damner dans l'état dangereux dans lequel vous vous engagez. — La jeune femme obéit et elle s'entend réciter alors tout le traité de notre théologien Sanchez *de Matrimonio.* Voilà les conseils qu'on avait à lui donner. Elle rentre chez elle, rougissante, éperdue. Ce mari qu'elle aimait déjà n'est-il pas, lui aussi, un ennemi ? Mais il y a des heures où tout se dit. Le mari, qui s'est aperçu que sa jeune femme est rêveuse, inquiète, troublée, lui arrache ce secret qu'elle s'était bien promis de garder. Secret terrible ! Le mari, déjà peu accessible aux idées religieuses, rend la religion responsable des imprudences des casuistes ; il ne veut plus de prêtre entre lui et sa femme. Lutte alors, lutte terrible, si la jeune épouse veut conserver le plus sacré de tous les droits, celui de la liberté religieuse !

Quelquefois voilà ce qui arrive : la jeune fille s'aperçoit que sa mère, tout en allant dans le

monde, est cependant chrétienne, que les dangers qu'on lui avait signalés étaient imaginaires : alors tout l'échafaudage d'une piété factice s'écroule ; les médailles, le scapulaire sont mis de côté; on ne pense plus à la nécessité de former la *garde d'honneur de Marie ;* mais aussi on ne met rien à cette place restée vide. La religion, sérieuse, pratique, ne remplace pas le dévotisme, et l'on se trouve sans force contre les dangers réels dont les religieuses ne parlent pas et qu'une mère seule pouvait signaler.

Cet entretien fit une impression profonde sur l'esprit de madame de Tourabel. Elle comprit alors toute la portée de la grande œuvre à laquelle se vouait, dans le monde, sœur Thérèse, qui avait quitté Paris pour organiser, dans les grandes villes de France, les *Entretiens et lectures* sur les questions religieuses.

XVI

LE PÈRE ÉDOUARD

Madame de Tourabel réunissait les qualités du cœur et de l'esprit les plus attachantes. Il était impossible de se soustraire à la fascination qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient; mais la faiblesse de son caractère neutralisait cette admirable organisation morale. Les lecteurs du *Maudit* savent comment elle céda, non sans souffrir, mais aussi presque sans combat, à la pression exercée sur elle par madame de Vézère, qui lui imposa en quelque sorte le sacrifice de son intimité avec Louise de la Clavière et l'abbé Julio. Ce fut par faiblesse de caractère qu'elle consentit à mettre sa fille dans un couvent. Ce fut par condescendance pour madame

de Vézère qu'elle admit Saint-Hermenegilde dans son intimité et qu'elle entreprit de le faire marier avec Thérèse. Elle n'avait pas l'énergie de résister aux volontés de sa fille; elle lui laissait le choix de son directeur, lui permettait de passer de longues heures dans son appartement; heures de solitude pendant lesquelles la jeune fille s'exaltait par la lecture des livres mystiques que lui prêtait son directeur, le Père Édouard, religieux de l'ordre des Médiatoristes.

Cet homme avait une imagination ardente et un esprit enthousiaste incapable de se tenir dans les régions moyennes de la vie spirituelle.

Il était remarquablement beau, de cette beauté particulière aux ascètes. Sur ces fronts pâlis par les longues veilles et par les austérités, les femmes croient voir une auréole. Le moine devient pour elles un être idéal; ce n'est plus un homme, c'est un ange.

Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne; de grands yeux noirs éclairaient de leurs flammes ardentes son visage amaigri, aux lignes d'une pureté sculpturale. Quand le Père Édouard, agenouillé dans sa stalle, restait immobile pendant des heures entières, ses mains blanches, mais décharnées jusqu'à en paraître diaphanes, croisées sur sa poitrine, on était tenté de se de-

mander si on avait bien un être vivant devant soi, ou si l'âme, emportée par l'extase, n'avait pas abandonné ce corps, dont pas un mouvement ne dérangeait la longue robe tombant à plis sévères. Ceux qui doutent de tout, même des religieux, prétendaient que cette attitude n'était pas naturelle et que le Père Édouard posait en contemplatif.

Il faudrait entrer dans de longues considérations physiologiques et psychologiques pour expliquer la puissante attraction exercée par cet homme aux dehors si austères. Avoir ce saint pour directeur ! entendre de sa bouche des paroles que l'on croirait recueillies de la bouche même des séraphins! quel bonheur! Oh! comme une âme devait s'élever facilement avec lui, et rien qu'avec lui, à ces hauteurs où l'on goûte les pures délices de l'amour divin!

Rien de plus romanesque que l'imagination de ces jeunes filles qui ont commencé dans les couvents à marcher dans la voie du mysticisme. Au moment où l'organisme se développe dans les conditions voulues par la nature, créatrice et conservatrice des êtres vivants, qui marche à son but en dépit des rêveries spiritualistes, il y a dans ces adolescentes une exubérance de vie,

un besoin d'aimer, une inquiétude vague qui naît de la transformation qu'elles subissent. Toutes leurs impressions, tous leurs sentiments ont de puissantes affinités : amitié, amour, spiritualisme, réalisme, tout se confond et ne saurait se définir. Alors elles appartiennent à ceux qui les dirigent. Elles peuvent aimer d'un amour humain, sans s'en douter, ce directeur qui amollit leur âme en leur parlant de l'amour divin avec ces expressions passionnées de la langue des mystiques. Ces moines, qui se croient seuls capables de diriger les âmes dans les sentiers d'une haute perfection, sont quelquefois aussi naïfs, aussi ignorants des réalités de la vie que leurs pénitentes. Ils s'exaltent en les exaltant; et à un moment donné ils peuvent, sans l'avoir prévu, sans l'avoir voulu, tomber de la hauteur de leur rôle séraphique et les entraîner dans leur chute.

Mères, faites diriger la conscience de vos filles par les curés de vos paroisses; ils n'auront pas le temps, il est vrai, d'en faire des Gertrude, des Marie Alacoque, mais ils en feront des femmes chrétiennes. Et ne croyez pas que nous voulions ici mettre en doute la vertu de ces moines que vous vénérez. Non : nous vous signalons un écueil. Nous admettons qu'il ne se rencontre pas

à chaque instant. Qu'il vous suffise, ô mères, de savoir qu'il existe !

La ville de Belley possède un ordre de religieuses Médiatoristes. Il est un peu moins austère que celui des Carmélites et des Clarisses. Les jeûnes, l'abstinence n'y sont pas perpétuels, et la malpropreté n'y est pas mise au rang des vertus recommandées aux religieuses. Si on y porte la chemise de laine, l'étoffe en est moins rude que celle des Carmélites et des Clarisses, et il n'est pas ordonné de la garder trois mois sans la changer. Par quelle singulière aberration d'esprit a-t-on pu en arriver à croire que ces prescriptions, contraires à toutes les lois de l'hygiène, et capables d'occasionner les perturbations physiques les plus graves, pouvaient devenir des moyens de sanctification? Si le fondateur des religieuses Médiatoristes avait été moins extravagant que les fondateurs et fondatrices de couvents du moyen âge, il n'en avait pas moins donné dans toutes les exagérations du système adopté par ses devanciers: clôture absolue, vie toute contemplative, longs offices chantés en latin, disciplines données à certains jours de la semaine, annihilation complète de la volonté, pratique du renoncement à toutes les affections poussée jusqu'à l'extrême! voilà quelles étaient

les voies par où les Médiatoristes marchaient à la perfection.

Il y avait dans la maison un pensionnat de jeunes personnes du monde.

Le Père Édouard, avec son exaltation naturelle, ne trouvait rien de si beau, de si grand, de si digne de Dieu, que de recruter des sujets pour la maison des Médiatoristes; et plus leur position dans le monde était brillante, plus l'offrande qu'il en faisait au Seigneur était méritoire à ses yeux.

Nous avons vu que la faible et imprudente madame de Tourabel avait laissé prendre à sa fille le Père Edouard pour directeur, sous prétexte qu'elle avait de la répugnance à peser sur les résolutions de sa fille dans ce qui touchait à sa conscience. Elle espérait aussi qu'en cédant beaucoup aux fantaisies pieuses de Mathilde, elle en obtiendrait plus de condescendance, quand il s'agirait de discuter la seule question sur laquelle elle était bien résolue de ne pas céder, celle de l'entrée immédiate dans un couvent, que Mathilde ramenait régulièrement tous les huit jours, avec cette persistance opiniâtre de dévote qui croit, en provoquant des luttes pénibles, se poser en martyre.

Le temps s'écoulait. On était au mois de mars

1864. Depuis six semaines Mathilde n'avait pas renouvelé ses instances auprès de sa mère; et madame de Tourabel espérait que cette vocation était entrée dans sa période décroissante.

— Ne vous y fiez pas trop, lui disait Thérèse la veille de son départ pour la province. Je sais quels conseils peuvent se donner dans la position où votre fille se trouve vis-à-vis de vous. Je suis fâchée que vous lui ayez permis de faire diriger sa conscience par un religieux.

— Il en est de sages et de prudents, disait la comtesse: le Père C..., le Père D..., qui dirigent plusieurs femmes de ma société, sont remplis de discrétion.

— Je n'en doute pas. Seulement je vous ferai observer qu'il y a, dans la direction d'un religieux exalté et fanatique, des inconvénients qui ne se trouvent pas dans celle du curé de paroisse le moins éclairé.

— Vous avez peut-être raison; mais, sur un point si délicat, je ne voulais pas gêner la conscience de ma fille.

— Alors vous deviez lui donner à choisir ou le Père C..., ou le Père D..., et non pas le Père Edouard. Je l'ai entendu prêcher, et je vous avoue qu'il ne m'inspire nulle confiance.

— On dit que c'est un saint.

— Oh! mon Dieu! je crois que le pauvre homme sue sang et eau pour arriver à la sainteté; il est à coup sûr de bonne foi, mais c'est un fou comme il y en a beaucoup.

Trois jours après le départ de sœur Thérèse, madame de Tourabel arrivait chez l'évêque Laurent. Elle l'avait fait prévenir de sa visite par un billet. L'abbé de Cambiac, ainsi qu'elle l'avait demandé, se trouva chez l'évêque.

Madame de Tourabel était d'une pâleur livide. Ses traits étaient bouleversés. Elle fut quelques instants sans pouvoir expliquer à l'évêque et à l'abbé de Cambiac, qui la questionnaient avec une affectueuse sollicitude, la cause de l'état violent où elle se trouvait.

Ses sanglots la suffoquaient.

— Le Père Edouard est un infâme! dit-elle enfin.

— Oh! ma chère baronne! que dites-vous là? s'écria l'évêque.

— La vérité, monseigneur.

— De grâce! expliquez-vous.

— Ma fille est partie! elle m'a abandonnée! Comprenez-vous, monseigneur? comprenez-vous, mon cher abbé, ce que peut souffrir une mère forcée de dire: — Ma fille, une enfant de dix-sept ans à peine, est partie, et partie avec

un séducteur? Et ce séducteur c'est un prêtre! c'est un religieux!

L'évêque Laurent et l'abbé de Cambiac restèrent consternés, anéantis devant cette révélation foudroyante.

— Votre fille est partie! elle vous a quittée! O mon Dieu! quel affreux malheur!

— Ma fille est partie hier au soir, et je me suis aperçue de sa fuite ce matin. Elle est partie avec le Père Edouard.

— Oh! madame, dit l'abbé de Cambiac, votre douleur vous égare. Je connais le Père Edouard: c'est un fou, un fanatique, mais je le crois un honnête homme.

— Je ne le calomnie pas, mon cher abbé; malheureusement, je dis la vérité.

— Calmez-vous, madame, lui dit l'évêque; je suis tout à fait de l'opinion de l'abbé sur le Père Edouard. Votre fille est peut-être dans un couvent, à Paris même.

— Non, elle est partie pour Belley.

— Eh bien, nous irons la chercher à Belley, et il faudra bien qu'on nous la rende. Mais comprenez donc que le Père Edouard peut avoir été très-imprudent dans son fanatisme sans être pour cela un séducteur.

— Ecoutez-moi, dit la baronne, avant de justifier cet homme. Vous ne savez pas tout.

Hier au soir, continua-t-elle, je suis allée passer la soirée chez la comtesse de Vézère. C'est la seule personne de ma société pour laquelle Mathilde semble éprouver quelque sympathie.

— Je le comprends, dit l'abbé de Cambiac; madame de Vézère est une dévote assez mondaine, mais elle est dévouée corps et âme aux Jésuites d'abord et aux moines de toute espèce.

— Ma fille, continua la baronne, m'accompagnait quelquefois chez la comtesse; mais hier elle me demanda la permission de rester à la maison. Vous savez que je m'étais fait une loi, — loi imprudente peut-être, — de ne jamais entraver sa liberté. Je cédai donc à ce désir. Au moment où j'allais sortir, elle s'avança vers moi pour m'embrasser. Je suis si peu accoutumée à recevoir d'elle une marque d'affection que je me sentis tout émue par ce baiser; je crus retrouver mon enfant d'autrefois. Je la serrai dans mes bras avec toute la tendresse de l'amour maternel. Cette étreinte devait être la dernière!

Et les pleurs étouffèrent encore la voix de la malheureuse mère.

— Non, ce ne sera pas la dernière; nous re-

trouverons votre fille, soyez-en sûre. Ce n'est pas en France qu'on peut soustraire une enfant de dix-sept ans à l'autorité de sa famille.

— Mais on peut lui faire quitter la France ! Il y a des maisons de cet ordre à l'étranger ; on l'y enverra ; et jamais, jamais, je ne la reverrai !

Cette affreuse pensée jetait madame de Tourabel dans des crises de désespoir si violentes, que l'évêque Laurent et l'abbé de Cambiac eurent beaucoup de peine à obtenir d'elle qu'elle leur fît connaître les motifs de la grave accusation qu'elle portait contre le Père Edouard.

Voilà ce qui s'était passé :

Le matin même, Mathilde n'était pas venue chez sa mère, comme elle en avait l'habitude. Madame de Tourabel, inquiète, la croyant malade, se hâta de s'habiller et se rendit dans la chambre de sa fille. Cette chambre était vide. Le lit n'avait pas été défait. Éperdue, madame de Tourabel sonna. La femme de chambre de Mathilde entra : c'était une femme d'une quarantaine d'années ; elle était dans la maison depuis vingt ans, et madame de Tourabel avait en elle la plus grande confiance. Ajoutons que mademoiselle Julienne, fille dévote, était à ce titre très en faveur auprès de sa jeune maîtresse.

Elle manifesta une grande surprise en voyant

le lit fait de la veille et Mathilde absente. Mademoiselle de Tourabel s'habillait toujours seule, mais elle ne sortait jamais sans être accompagnée par Julienne. Il était évident qu'elle n'avait pas passé la nuit dans sa chambre. Où était-elle?

Madame de Tourabel, en proie à une anxiété fiévreuse, cherchait dans la chambre de sa fille un indice qui pût l'éclairer. Elle ouvrit le secrétaire, la clef y était restée; les premiers tiroirs qu'elle visita étaient vides; dans le dernier, elle trouva un papier plié en quatre :

« Ma mère, Dieu m'appelle et je vais à lui! Pardonnez-moi la peine que je vous causerai. Marie, notre divine Mère à toutes les deux, a souffert aussi pendant la douloureuse passion de son Fils. Mais par cette profonde douleur elle se faisait coopératrice de notre rédemption. Vous souffrirez en me perdant, mais cette souffrance sera salutaire à votre âme. Vous la donnerez, cette âme, au Dieu jaloux qui ne veut point de partage dans l'amour de ses créatures. Si vous ne m'aviez pas aimée d'un amour tout humain, vous ne m'auriez pas disputée au divin époux que j'ai choisi pour mon partage. Dans ce moment, la nature se révolte en moi à la pensée des larmes que je vais vous coûter; mais com-

ment résisterais-je à la voix du Bien-Aimé qui me dit : « Je te veux toute à moi ; viens, ma fille, te « reposer à l'ombre de mes tabernacles. Je con- « solerai ta mère. »

« Adieu, adieu pour toujours! Non, pas pour toujours; vous retrouverez Mathilde dans le ciel. »

Ces derniers mots étaient presque effacés. Les larmes de la jeune fanatique étaient tombées sur cette ligne, dont les caractères avaient été tracés d'une main tremblante.

— Ah! dit l'évêque, cet adieu réhabilite votre fille à mes yeux. Ces larmes sont pour vous une espérance. Mais je ne vois pas encore la preuve que le Père Édouard soit aussi coupable que vous le prétendez. Qu'il ait déterminé votre fille à une démarche imprudente, je le crois et je ne crois que cela.

— Vous ne savez pas tout, monseigneur. Vous pensez qu'une mère qui vient vous dire : « Ma fille m'a abandonnée, » ne peut rien ajouter à cela ? Eh bien, monseigneur, il est une douleur pour moi mille fois plus poignante. Écoutez-moi.

J'interrogeai Julienne ; elle ne savait rien. Hier au soir, elle est entrée chez ma fille après

mon départ, Mathilde écrivait ; elle a dit à Julienne : « Je n'ai pas besoin de vous ce soir, et demain vous n'entrerez chez moi qu'à dix heures. »

Que s'est-il passé ? Comment ma fille est-elle sortie ? Julienne n'a pu me donner là-dessus le moindre renseignement.

En quittant la chambre de Mathilde, mon pied rencontra un petit portefeuille ; je le ramassai. Ce portefeuille, le voilà. Lisez les lettres que j'y ai trouvées, et dites-moi, après les avoir lues, si je n'ai pas raison de dire que le père Édouard est un infâme. Dieu veuille que je puisse arracher à temps ma malheureuse fille à la pernicieuse influence de cet homme !

L'évêque lut quelques fragments de ces étranges lettres :

« Mathilde ! Mathilde ! ah ! c'en est fait ! le silence est donc brisé..... Aimable et chère !... aimable au divin roi, puisqu'il s'est laissé toucher par vos charmes secrets ; chère à son cœur, puisqu'il vous arrache au monde et vous attire à son amour par un trait vainqueur ! Ah ! ces deux pages si brûlantes du feu céleste, je les ai lues, je les lis encore, et elles me pénètrent... ah !

« Oui, chère, c'est bien lui qui est le seul ca-

pable d'inspirer une mélodie aussi ravissante et des sentiments aussi purs. Pour la première fois votre âme étincelle de feu. Vous brûlez de retourner à la source enflammée de ces divins transports qui vous abîment le cœur; et ces chastes extases qui ravissent tous vos sens, et ces émotions qui font palpiter votre sein et accélèrent le sang dans les veines, sont autant d'ineffables phénomènes aussi élevés au-dessus de la terre.

« Non! non! ô Mathilde, ne craignez pas de perdre ce monde; comme la goutte d'eau tombe dans l'Océan, laissez vous tomber dans l'océan du seul amour éternel et véritable. Adieu, chérie! » (*Textuel.*) (1)

. . . .

« O ma chère petite colombe, il est donc vrai, vous allez prendre votre vol! Vos beaux pieds ne toucheront plus la terre des enfants des hommes, et, soutenue par l'amour, vous irez vous perdre, vous anéantir dans les douces extases, dans les embrassements du Bien-Aimé. Vous languissez d'amour, ô fille de Sion: approchez-

(1) Tribunal de police correctionnelle de Poitiers, audiences des 2, 3 et 4 décembre 1861.

vous du feu qui consume, et que, sous l'effort de l'amour, auquel rien ne résiste, votre chair tombe anéantie ! O fille et sœur de mon cœur, c'était donc à moi qu'il était réservé de vous faire connaître cet amour que les enfants du siècle ne connaissent pas ! C'est à Belley que votre âme se perdra dans l'union ineffable que votre cœur demandait avec tant d'ardeur. Vous ne serez plus comme le passereau solitaire; vous vous enivrerez à la coupe du festin de l'amour. Amour ! amour ! amour ! que nos vies expirent en vous ! Car, à cause de vous, nous avons dédaigné le siècle, et nous avons repoussé les joies du monde comme de la boue. Adieu, chérie ! »

Il faut convenir qu'un semblable style était fait pour causer quelque surprise à une femme du monde. Mais, pour peu que les moines continuent à saturer leurs philothées des élucubrations mystico-érotiques des Gertrude, des Alacoque, des Marie d'Agréda, de telles lettres paraîtront toutes naturelles.

L'évêque Laurent et l'abbé de Cambiac firent comprendre à madame de Tourabel qu'elle s'était effrayée outre mesure. Ils lui expliquèrent la langue des auteurs mystiques ; ils ne disconvinrent pas qu'entre un jeune directeur et une

jeune pénitente, cette langue peut créer un véritable danger ; mais enfin la réputation du Père Édouard était toujours restée intacte : on pouvait le supposer coupable seulement d'imprudence.

—Nous savons où est votre fille, dit l'évêque, voilà le point essentiel. Nous allons partir immédiatement pour Belley. Ma qualité d'évêque me facilitera l'entrée du couvent des Dames Médiatoristes. Je crois qu'il faut avant tout éviter de donner de l'éclat à cette malheureuse affaire. Cependant, comme le ministre de la justice est mon ami, je vais aller le trouver : il me donnera une lettre pour le procureur impérial de Belley. Cette lettre, toute confidentielle, sera remise seulement dans le cas où nous trouverions une résistance impossible à vaincre.

Il fut convenu qu'on se retrouverait à la gare du chemin de fer de Lyon.

L'évêque, madame de Tourabel et l'abbé de Cambiac montèrent dans un wagon de première classe. Mademoiselle Julienne, la femme de chambre de Mathilde, se plaça dans un wagon de seconde classe.

En arrivant à Belley, les amis de la baronne l'engagèrent à prendre quelques instants de repos ; mais elle ne voulut pas y consentir.

— Le repos n'est pas possible pour moi, leur

dit-elle ; je suis dans un état de surexcitation plus violent qu'hier, au moment où j'ai appris le départ de ma fille.

En effet, madame de Tourabel avait une de ces fièvres nerveuses qui doublent l'énergie naturelle, mais qui ne se prolongent pas sans danger pour les organes cérébraux.

— Si Mathilde n'était pas à Belley? disait-elle à l'évêque.

— Mais, chère amie, la lettre du Père Édouard le dit positivement ; elle semble même indiquer que c'est là que votre fille veut se consacrer à Dieu.

— Cette lettre est peut-être une ruse pour m'attirer ici pendant qu'elle a pris une route tout opposée.

— Cette pensée me serait venue comme à vous, dit l'abbé de Cambiac, si ces lettres avaient été d'un autre style ; mais, bien que les mystiques soient des fous, ils savent très-bien que le monde peut se scandaliser de leur folie. C'est bien la Providence, madame, qui a permis que, dans le trouble que lui causait son imprudente démarche, votre pauvre enfant ait perdu ce portefeuille.

On arriva au couvent des Dames Médiatoristes. Cette maison, établie à Belley depuis un

petit nombre d'années, a déjà pris une grande extension. Toute une rue de la ville leur appartient.

Bien que les religieuses ne sortent jamais de la communauté, leur clôture est cependant moins rigoureuse que celle des Carmélites; elles reçoivent des visites au parloir, sans qu'une grille soit entre elles et les visiteurs, et elles n'ont pas, devant eux, la figure couverte d'un voile.

Tout individu portant l'habit ecclésiastique est sûr de recevoir un accueil favorable dans une maison religieuse. Pour des nonnes, un simple prêtre est fort au-dessous d'un moine, mais enfin son sacerdoce lui donne droit à un certain respect; un évêque est nécessairement l'objet d'une plus grande vénération, et la visite de l'évêque d'A. et de l'abbé de Cambiac fut un événement chez les Médiatoristes. La supérieure et les dignitaires de l'établissement se rendirent au parloir. L'évêque Laurent leur donna sa bénédiction ; et après avoir causé quelque temps avec elles, il leur présenta madame de Tourabel comme une de ses amies qui voulait mettre ses filles dans leur pensionnat, et qui désirait visiter leur établissement, dont elle avait entendu dire des merveilles. Seulement, par un innocent subterfuge, l'évêque avait changé le titre et le

nom de son amie : il en avait fait la comtesse de Surville. Après les qualités de moine, de prêtre, d'évêque, etc., ce qui réussit le mieux dans un couvent, ce sont les titres nobiliaires. Les religieuses Médiatoristes avaient un pensionnat nombreux, mais, à leur grand regret, leurs élèves appartenaient presque toutes à la bourgeoisie. Les Dames des Cinq-Plaies, soutenues par les Jésuites, voyaient affluer chez elles les jeunes filles de l'aristocratie de la province; et la concurrence faite par ce grand établissement était pour les Dames Médiatoristes un sujet perpétuel d'amertume. On comprend donc qu'une comtesse, annoncée comme voulant placer deux de ses filles dans leur maison, fut l'objet de toutes sortes de prévenances.

La pauvre mère, qui avait prudemment laissé à l'évêque le soin de diriger la marche à suivre dans l'entreprise, assez difficile, de retrouver Mathilde dans ce couvent, aurait voulu abréger les préliminaires; mais, comprenant qu'elle n'était pas en état de prendre part à l'action, elle ne disait que quelques monosyllabes articulés avec une peine extrême. Elle sentait à chaque instant un flot de larmes arriver à ses paupières; elle pâlissait, rougissait.

On se rendit au pensionnat. La supérieure

promena ses visiteurs dans les salles, leur donnant toutes sortes d'explications tendant à prouver que l'éducation des Dames Médiatoristes était la meilleure éducation qu'une mère chrétienne pût désirer pour sa fille. Elle trouva même le moyen de critiquer celle qu'on recevait aux Cinq-Plaies, tout en exaltant le mérite des religieuses leurs rivales.

— Ma mère, dit l'évêque Laurent, la visite du pensionnat a beaucoup intéressé madame la comtesse; mais nous désirerions visiter aussi votre chapelle particulière, votre noviciat enfin, cette partie de l'établissement qui, pour moi évêque, est la plus intéressante.

La supérieure consentit à cette visite. On allait se rendre dans la chapelle privée des religieuses, lorsqu'une sœur converse entra, et, sans paraître remarquer la présence de l'évêque, chose inouïe pour une religieuse, elle s'avança vers la supérieure, la tira doucement par sa manche et lui dit en lui glissant un petit billet: « Lisez vite! » La sœur converse sortit.

La supérieure se retourna vers la porte, comme pour rappeler la sœur. Elle lut le billet, qui ne contenait que deux lignes, et revint vers les voyageurs.

— Monseigneur, je ne réfléchissais pas que notre règle nous interdit de faire entrer personne dans la clôture sans la permission de notre supérieur; et il ne sera ici que demain.

— Attendre demain, mais c'est impossible! s'écria madame de Tourabel.

L'évêque Laurent lui dit tout bas :

— Au nom du ciel, du calme ! chère amie, ou vous allez tout compromettre.

L'abbé de Cambiac avait vu la petite manœuvre de la sœur converse, il avait même aperçu le billet, bien qu'il eût été donné avec une prestesse merveilleuse. Il était évident pour lui que la supérieure avait été sur le point de les introduire tous les trois dans l'intérieur du couvent et que ce billet avait changé ses dispositions. Mathilde était bien là ! La difficulté suscitée par la supérieure était une ruse; attendre au lendemain, c'était tout perdre. Belley est près de la frontière; on pouvait facilement envoyer la jeune fille en quelques heures en Suisse, et il deviendrait peut-être très-difficile de suivre sa trace.

Toutes ces réflexions de l'abbé de Cambiac furent faites en quelques secondes. La physionomie placide de la supérieure ne l'abusait pas;

il y voyait une certaine affectation; il crut devoir prendre l'initiative.

— Monseigneur, dit-il à l'évêque Laurent, nous ne pouvons pas attendre le retour de M. le supérieur.

— Non, sans doute, dit vivement madame de Tourabel, non, nous ne le pouvons pas.

Un sourire erra sur les lèvres de la supérieure.

— Et moi, dit-elle, je suis obligée de me conformer à nos règlements, et, malgré toute ma bonne volonté et ma déférence pour monseigneur, je ne puis vous faire franchir la clôture.

L'évêque avait compris l'abbé de Cambiac.

— Madame, dit-il à la supérieure, il est temps de vous dire les motifs qui nous font désirer de visiter votre établissement.

Vous avez dû recevoir hier chez vous une jeune personne de Paris; elle vous a été adressée par le Père Edouard. Elle se nomme Mathilde de Tourabel.

La religieuse ne changea pas de visage; cette brusque interpellation ne la troubla pas.

—Je ne comprends pas ce que Votre Grandeur me demande, dit-elle à l'évêque.

— Pas de tergiversations, madame! dit l'évêque; mademoiselle de Tourabel est-elle ici?

— Non, monseigneur, répondit la religieuse d'une voix ferme ; non, mademoiselle de Tourabel n'est pas ici.

— Permettez, madame, dit l'abbé de Cambiac; en ma qualité d'ex-Jésuite, je sais que, dans certains cas, les religieuses se permettent l'équivoque. Nous ne vous demandons pas si mademoiselle de Tourabel est ici dans ce salon; nous savons très-bien qu'elle n'y est pas ; mais répondez à cette question : La jeune personne que nous réclamons est-elle dans votre établissement?

Dans ce moment la sœur converse entra, et, s'approchant de la mère, lui dit quelques mots à voix basse.

— Monseigneur, dit la supérieure, puisqu'on soupçonne ma véracité, je crois devoir, pour me justifier, vous laisser visiter cette maison. Vous pouvez la parcourir tout entière avec les personnes qui sont avec vous; ma sœur sainte Perpétue vous conduira. Certainement vous n'y trouverez pas la personne que vous cherchez. A tout autre qu'à vous, monseigneur, je demanderais quel droit on invoque pour envahir mon couvent; mais je respecte trop un prince de l'Église pour vous poser cette question.

Cette assurance déconcerta presque l'évêque.

Mais on s'était trop avancé, il fallait aller jusqu'au bout. On visita la chapelle des religieuses, qui était un bijou de l'art gothique; les cellules, les salles des exercices, jusqu'aux bâtiments de service furent ouverts devant l'évêque. Mathilde n'était pas là. Madame de Tourabel, se souciant peu que la religieuse continuât ou non à la prendre pour la prétendue comtesse de Surville, ne dissimulait plus son désespoir et ses craintes : chaque porte qui s'ouvrait ranimait en elle une espérance changée bientôt en une indicible amertume. Elle appelait Mathilde avec des cris d'angoisses.

— Vous voyez bien, madame, disait la supérieure, que votre fille n'est pas ici.

Revenus dans la salle des exercices, qui avait été visitée la première, l'évêque et l'abbé de Cambiac se concertèrent à voix basse, pendant que madame de Tourabel se jetait sur une chaise et se livrait à tout son désespoir. La supérieure et la sœur converse la considéraient d'un œil froid et lui répétaient :

— Calmez-vous, madame, calmez-vous ! Si votre fille vous a quittée pour se faire religieuse, pourquoi vous opposeriez-vous à la volonté de Dieu?

L'évêque s'avança alors vers la supérieure,

et lui présentant la lettre du ministre de la justice pour le procureur impérial de Belley, il lui dit :

— Ma mère, malgré la visite que nous venons de faire, nous sommes persuadés que mademoiselle de Tourabel est dans cette maison. La police s'entend mieux que nous à ces sortes d'investigations. Je vais donc, avec cette lettre, réclamer de M. le procureur impérial de Belley un mandat de perquisition chez vous. M. l'abbé de Cambiac restera ici : je désire, madame, qu'en preuve de la véracité de votre affirmation, pas plus que sœur Perpétue, vous ne quittiez ce salon.

Cette fois la religieuse se troubla.

— Monseigneur, je vous proteste, s'écria-t-elle, que cette perquisition, qui sera une violation flagrante des règles canoniques, n'amènera aucun résultat. J'ose espérer que Votre Grandeur voudra bien se rappeler que c'est elle, surtout, qui doit donner l'exemple du respect pour une clôture religieuse.

— Ma mère, nous sommes en France; et les lois canoniques ne peuvent dispenser de l'obéissance due aux lois de son pays. Mademoiselle de Tourabel est mineure, et vous n'avez pas le droit de la retenir ici.

— Mais nous ne la retenons pas, Monseigneur, dit vivement la supérieure, cherchant à reprendre du calme ; nous sommes parfaitement innocentes.

— Je ne le crois pas, madame. Quoi qu'il en soit, j'aurai recours à l'autorité, et, sur votre dénégation obstinée, je me rends chez le procureur impérial.

Au moment où l'évêque allait sortir, une porte, qui donnait dans la salle où avait lieu cet entretien, s'ouvrit violemment. Madame de Tourabel se retourna et jeta un cri de surprise et de bonheur.

— Ma fille ! C'est ma fille !

Et elle s'élança pour la serrer dans ses bras.

Mathilde la repoussa :

— Oui, ma mère, c'est moi ! Il est inutile de troubler le repos de cette sainte maison. Mais, en présence de monseigneur, de M. l'abbé de Cambiac, de vous, ma révérende mère, je déclare que je m'engage par des vœux éternels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et que je veux vivre et mourir dans cette sainte maison.

Et, tout à coup, sortant des ciseaux qu'elle tenait cachés, et saisissant les longues tresses de sa magnifique chevelure, elle les coupa et

et lui présentant la lettre du mi ... e-ci,
tice pour le procureur imp ... ras.
lui dit : ... outa la

— Ma mère, malgré ... êque, de
venons de faire, nous ...
mademoiselle de To ... , assez bien
son. La police s'e ... ement. Vos che-
sortes d'investi ... nd vous serez majeure,
lettre, réclam ... ngtemps réfléchi sur vous-
Belley un r ... votre vocation, si elle persévère,
M. l'abb ... couperez de nouveau, en renonçant au
madar ... de. Ce n'est pas votre conscience que nous
affir ... ons violenter ; seulement nous venons main-
ne ... enir les droits sacrés d'une mère, en lui rendant
une enfant mineure, qui ne peut pas disposer
d'elle-même avant sa majorité. Rien de plus !

Ces paroles tombèrent comme de la glace sur l'âme exaltée de Mathilde. On lui parlait au nom d'un droit. Quelle que fut la lutte qui se passait en elle, entre son entraînement passionné et la notion d'un devoir rigoureux que l'évêque lui présentait dans ce moment, l'obligation du devoir l'emporta. Et puis la résistance était impossible.

— Eh bien, ma mère, j'accepte. J'attendrai les quatre ans de ma majorité. Un évêque me parle, je dois l'écouter. Seulement, accordez-moi la journée de demain pour me recueillir

l'autel, avant de rentrer dans le
ous promets loyalement de vous
rien faire maintenant pour me
autorité maternelle.
pour que la mère ne cédât
ie, qui pouvait cacher un

ai foi, dit madame de Tourabel, dans la parole de ma fille : je sais qu'elle est sacrée. Demain, à la même heure, je viendrai te prendre.

Les voyageurs se retirèrent.

Nous avons besoin d'expliquer à nos lecteurs ce qui s'était passé. Mademoiselle Julienne, la dévote, fille bonne, mais croyant à la parole d'un moine autant qu'à celle de Dieu même, avait eu la faiblesse de favoriser la fuite de sa jeune maîtresse. Tout s'était fait d'accord avec le fanatique Père Édouard. C'était une parente de mademoiselle Julienne qui avait eu la charge de conduire Mathilde au couvent. Le Père Édouard était resté à Paris. Arrivée à Belley, Julienne s'était empressée de faire remettre un billet à la supérieure, qui lui annonçait le but de la visite de l'évêque et de madame de Tourabel. C'était ce billet que sœur Perpétue avait remis à la supérieure.

XVII

L'IN-PACE

Il était huit heures du matin. Madame de Tourabel venait de se lever. Elle devait aller dans la matinée visiter l'église de Belley, qui avait eu souvent l'honneur de posséder saint François de Sales, lorsqu'une lettre lui fut apportée à l'hôtel par une sœur converse du couvent des Médiatoristes.

Un tremblement saisit la pauvre mère.

— L'évêque aurait-il deviné?... Serais-je tombée dans un piége?... Ma fille sera partie pour l'étranger!...

Elle brisa l'enveloppe.

« Ma mère, hâtez-vous de venir me chercher!

« Hâtez-vous! J'ai à vous dévoiler, ainsi qu'à « monseigneur, un affreux secret.

« Votre fille qui vous aime,

« MATHILDE. »

Madame de Tourabel fit prévenir l'évêque et l'abbé de Cambiac.

On se précipite vers la maison des Dames Médiatoristes. On demande au parloir mademoiselle de Tourabel.

Celle-ci arrive, pâle, visiblement bouleversée. Elle se jette dans les bras de sa mère, les larmes lui viennent.

— Oh! oui, ma mère, je suis à toi! pour toujours à toi! J'en ai trop vu...

Et les sanglots l'étouffent; et c'est sous la main tendre de la mère, qui essuie ces larmes si abondantes, que la pauvre enfant reprend un peu de courage.

— Parle, ma fille, parle!

— Courage, mon enfant, dit l'évêque.

— Vous saurez tout, monseigneur, car j'ai besoin de vous!.. Promettez-moi de m'aider!...

Toutes ces paroles piquaient au vif la curiosité de l'évêque, de l'abbé et de l'heureuse mère.

— Certainement, ma fille, dit l'évêque.

Mathilde se calma un peu, et toujours dans les bras de sa mère, elle raconta ce qui suit :

— Vous avez vu dans quel état j'étais lorsque vous m'avez quittée, hier au soir. J'avais fait à ma chère mère une promesse bien franche, mais j'avais le désespoir dans le cœur. Outre les exercices de piété de la communauté auxquels je participai, je me livrai avec ardeur à la prière ; je restai le plus longtemps que je pus à la chapelle ; je me retirai enfin dans ma chambre.

Je dormis assez mal. J'étais dans une espèce de fièvre; je me sentais brûlante, agitée. Je me recommandai à Dieu ; et la nuit se passa en petits sommeils interrompus, en rêves fatigants. Avant les premières lueurs du jour, au moment où un peu de sommeil plus calme me gagnait, j'entendis un bruit inaccoutumé; il y avait des cris déchirants, des mots de violence, des paroles de prière ardente : « Mon Dieu, sauvez-moi ! » Je crus rêver. Mais ces cris continuèrent; et, à un moment, ils devinrent si perçants qu'il me sembla que c'était à ma fenêtre même qu'une voix, toujours la même, mais dans un état d'indicible désespoir, prononçait cette parole : « Mon Dieu, sauvez-moi ! » J'obéis à un mouvement involontaire; je sautai de mon

lit, je m'habillai à la hâte, et, tremblante d'émotion, je me mis doucement à ma fenêtre, sans faire toutefois le moindre bruit qui pût trahir ma présence. J'avais peur.

Chère mère, que vis-je alors ? Oh ! je ne l'oublierai jamais. Une religieuse, oui, ma mère, une religieuse, que deux sœurs converses armées de deux énormes fouets poursuivaient dans la petite cour que je n'avais pas remarquée ; cour étroite et sombre, entourée de hautes murailles de toutes parts et sur laquelle, précisément en face de ma fenêtre, donnait une petite porte basse qui était entr'ouverte, et dans laquelle je voyais très-bien que ces deux sœurs voulaient faire entrer la malheureuse. Celle-ci, les vêtements déchirés et en désordre, la tête nue, les yeux hagards, les bras levés dans un mouvement d'affreux désespoir, tenait ses mains ouvertes et roidies pour éviter à son pauvre visage les coups de fouets qu'on lui lançait pour la forcer à rentrer dans cette basse-fosse.

— Marcheras-tu, misérable ! lui criaient les deux sœurs.

Et la malheureuse, se précipitant vers la porte qui donnait dans le corridor, cherchait à sortir. Mais les deux sœurs fermaient cette issue, et, avec leurs grands fouets, la chassaient comme

une bête en furie que l'on fait rentrer dans sa cage à force de coups.

Je manquai m'évanouir à ce spectacle; mais je compris tout. J'avais entendu dire une fois, à mots couverts, il est vrai, que les couvents avaient une prison, un *in-pace*, pour punir les religieuses qui, ayant fait leurs vœux perpétuels, se rendaient coupables de quelques graves manquements. Je n'avais pas donné à cela de l'attention; j'étais même en doute si ce mot s'appliquait aux anciennes communautés ou à celles de notre époque.

L'état horrible où je vis cette pauvre créature me fit pitié; je ne pus retenir mes larmes. Il y eut en moi tout à coup comme une illumination: je me trouvai toute changée; il me sembla que des écailles me tombaient des yeux, et que je ne voyais plus les choses comme je les avais comprises la veille. C'est horrible, me dis-je, ce traitement!

Et ces cris déchirants, mais d'un désespoir atroce: « Mon Dieu! mon Dieu! m'avez-vous abandonnée?.... Mon Dieu! sauvez-moi! » revenaient à mon oreille.

Bientôt, cependant, les vigoureuses sœurs converses l'emportèrent. L'infortunée, épuisée dans la lutte, les mains sanglantes, le visage

meurtri, tomba devant elles. Je les vis traîner ce corps, presque inanimé, dans la sombre prison, fermer la porte et disparaître.

Il se fit un silence qui redoubla ma terreur.

O ma mère, pardonnez-moi, je fis une imprudence! Vous savez l'obstination de mon caractère. Lorsque je compris que les deux sœurs étaient rentrées dans leur cellule et que je me fus bien assurée qu'il n'y avait personne dans mon corridor, je m'armai de courage; j'invoquai le Dieu des souffrants et des abandonnés; je descendis l'escalier, et je me trouvai dans le corridor inférieur, en face d'une porte fermée de deux énormes verrous, qui me sembla devoir conduire à cette cour. Je fis couler bien doucement les verrous; j'entr'ouvris la porte plus doucement encore, craignant le bruit de la porte sur ses gonds, et, me glissant le long du mur, j'arrivai à la porte du terrible *in-pace*. Il y avait un petit guichet, grillé de fer, pour donner de l'air au cachot. Je mis le visage à ce guichet.

— Ma bonne petite sœur, lui dis-je, espérez! Vous n'avez pas invoqué Dieu en vain.

Oui, ma mère, pardonnez-moi cette pensée, si c'est de l'orgueil, mais j'ai cru que Dieu ne m'inspira l'idée de rester une journée de plus en retraite dans cette malheureuse maison que

pour faire de moi la libératrice de cette pauvre sœur.

Un ange serait venu adresser cette parole à la prisonnière qu'elle n'eût pas tressailli de plus de bonheur.

— Oh ! merci ! vous me sauverez !

Je lui dis qui j'étais, que je quittais, le jour même, le couvent ; que Monseigneur était avec ma mère et saurait tout, qu'il était puissant à Paris.

— O mon Dieu, vous êtes bon ! disait-elle alors; vous ne m'avez pas abandonnée !

Elle me raconta qu'après avoir fait ses grands vœux, elle avait été assaillie de doutes terribles sur sa vocation ; qu'un moment était venu où elle avait vu clairement qu'elle n'était entrée dans le couvent que par suite d'une exaltation qu'un directeur, qui avait un grand empire sur elle, avait entretenue longtemps avec une habileté extrême; que ce directeur ayant quitté la maison, celui qui l'avait remplacé avait été froid pour elle; que ses doutes avaient redoublé ; que des tentations de toutes sortes, les unes horribles, les autres désespérantes, l'avaient accablée jusqu'à troubler sa raison; qu'elle s'était vue abandonnée, l'âme de glace, le regret, le chagrin, le remords au fond du cœur; qu'elle avait voulu alors quit-

ter la maison; qu'elle avait su qu'on avait tenu conseil; que la décision avait été de ne pas la rendre au monde, parce que ce serait, dans la communauté, un antécédent terrible et que beaucoup d'autres suivraïent son exemple; et qu'enfin une des plus influentes des anciennes professes avait dit : « C'est une folle ! renfermons-la comme folle; » qu'elle avait été saisie par trois ou quatre sœurs converses, liée malgré sa résistance, traînée là où elle se mourait de désespoir; que cette nuit même, ayant remarqué la veille que le verrou de la porte avait été mal mis par la sœur chargée de lui porter son pain et son eau, comme à une bête, elle était parvenue, avec ses ongles, en grattant dans la pierre pendant toute la nuit, jusqu'à faire venir le sang, à faire glisser tout à fait le verrou et à sortir; mais que, renfermée dans cette cour, sur laquelle donnaient seulement des fenêtres élevées et étroites, il avait fallu renoncer à toute espérance de se sauver; qu'une sœur converse l'avait aperçue au clair de la lune et était allée avertir la supérieure.

Je savais le reste.

O ma mère, quelle horrible chose ! Dieu peut-il bénir de pareilles maisons ?

Je lui ai dit :

— Ma sœur, vous serez libre avant peu de jours. Dieu m'a envoyée à vous ; ayez confiance !

Je me suis glissée le long du mur ; j'ai ouvert de nouveau la porte aux deux verrous ; je ne me suis pas donné la peine de la refermer ; les sœurs croiront ce qu'elles voudront, peu m'importe. Je suis rentrée dans ma chambre, bien sûre de n'avoir pas été vue.

— O ma fille, quelle imprudence ! dit madame de Tourabel. On pouvait fermer les verrous de la cour et te retenir là !

— Ma mère, vous m'eussiez bien trouvée. Puis, j'avais foi en Dieu.

Monseigneur, de grâce, sauvez cette malheureuse ! je vous le demande à deux genoux.

L'évêque, attendri jusqu'aux larmes, fit appeler la supérieure.

— Madame, ce n'est pas seulement mademoiselle de Tourabel que je viens arracher de votre maison ; vous avez ici une victime !

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monseigneur.

— Pas de mensonges, je vous prie, ils seraient inutiles. Il y a ici une sœur renfermée comme folle. Nul ne le sait dans le monde. Voulez-vous lui rendre la liberté ? Tout se passera entre nous ; je vous promets un silence éternel.

Si vous faites la moindre résistance, la lettre de M. le ministre de la justice a dû vous convaincre de ce que je puis. Je vais faire jouer le télégraphe; avant deux heures, nous aurons des ordres rigoureux pour faire opérer, par la justice, une descente dans votre clôture. Voulez-vous un scandale qui aura un retentissement en France, et pour conséquence, peut-être, la fermeture de votre couvent? Choisissez!

La supérieure demanda à réfléchir, à consulter le directeur.

— Je ne vous donne pas une minute, madame. Oui ou non?

L'évêque avait dans ce moment cet air de noble indignation à laquelle ne résistent pas les consciences coupables. Cette femme tomba à genoux.

— Ne nous perdez pas, monseigneur! Je vais vous amener la sœur que vous demandez.

XVIII

UNE PAUVRE THÉOLOGIE

Saint-Hermenegilde, le lendemain de la réunion chez Fallot, avait couru aux Jésuites.

En suivant la rue Cassette, son imagination, encore tout entière aux impressions de la veille, lui renouvelait sur le cœur toutes les tortures qu'il avait éprouvées à la lecture de la brochure violente de Théodule Dufer. La rage qu'il avait ressentie contre « le misérable Loubaire » revenait plus intense. Jusque-là sa haine contre cet homme était une haine privée, le fait d'une jalousie, et, chez l'homme qui a un peu respect de soi, cette haine ne se produit pas sans quelque remords dans la conscience. Mais depuis la lecture du livre *Le nouveau Montan et la nouvelle Pris-*

cille, cette haine avait pris tout à coup un autre caractère. Ce n'était plus comme amant de Thérèse, c'était comme croyant, comme catholique, comme ami des Jésuites et du pape, qu'il exécrait Loubaire. Il avait pris à la lettre toutes les figures de rhétorique de Théodule. C'était le monstre « vomi de l'enfer, l'hérétique, le maudit, » qui venait troubler la paix des Jésuites, donner des embarras dans l'Église, contrister le pape. Un tel homme perdait les proportions ordinaires aux yeux du jeune fanatique. Si les plans conçus au « cénacle » réussissaient, c'en était fait des couvents et des moines; chaque mère élèverait sa fille; les fils de famille iraient aux universités, il n'y aurait plus de place pour les bons Pères, si utiles au monde par leur agence matrimoniale. Montan, Jean Huss, Luther, ces terribles révolutionnaires dans l'Église, ressusciteraient dans la personne du disciple de Julio.

Quand Saint-Hermenegilde traversa la grille du Luxembourg et prit l'une des longues allées des arbres à haute futaie qui forment le massif du côté de l'ouest, il en était à la comparaison de Loubaire avec ces grands novateurs; le sermon du Jésuite lui revenait à l'esprit : Il faut se dévouer corps et âme à l'Église et au pape. Il

faut les défendre jusqu'au sang, jusqu'au martyre. Leurs ennemis sont nos ennemis. Il n'y a qu'un lâche qui laisse attaquer son père devant lui, et le père des catholiques, c'est le pape !

Saint-Hermenegilde pensa, dans ce moment, qu'ils étaient heureux, ceux qui avaient combattu à Castelfidardo pour la papauté menacée. Mais il se disait qu'on n'a pas besoin d'aller sur un champ de bataille pour débarrasser la papauté et l'Église d'un ennemi ; que ceux qui eussent poignardé Luther, ou Calvin, ou tout autre hérésiarque eussent sauvé à l'Église de grandes douleurs; qu'il était beau de prévenir le mal : *principiis obsta*. Et une horrible tentation, une idée exécrable lui vint. Il la repoussa d'abord ; elle le saisit de nouveau. Il la repoussa encore ; elle se dressa devant lui plus impérieuse, plus entraînante. Elle se montra parée, à l'aide d'un épouvantable sophisme, d'une auréole de gloire. Débarrasser l'Église et le pape d'un nouveau Luther, au risque de tomber martyr après le triomphe ! Si le buste de Jacques Clément avait été placé sur les autels, c'est que l'Église voyait en lui un libérateur ; la Saint-Barthélemy avait été un acte héroïque qui sauvait le catholicisme.

Ces idées atroces prirent un corps dans le cerveau surexcité de Saint-Hermenegilde; il traversa

le Luxembourg, il ne vit ni les grands vases de marbre blanc ciselé avec leur décoration florale, ni les nombreuses statues, ni le bassin, ni les cygnes, image de douceur, ni les passants qui suivaient comme lui le chemin de la montagne Sainte-Geneviève. Il laissa à sa gauche le Panthéon; mais ce monument lui rappela Voltaire; et, toujours sous son idée fixe, il se dit: Celui qui aurait poignardé Voltaire n'aurait-il pas préservé le catholicisme des horreurs de quatre-vingt-treize? Il monta la rue d'Ulm, tourna bientôt sur la gauche et arriva, haletant, l'œil hagard, le feu dans les veines, à la chapelle où il avait coutume de trouver son confesseur.

Le pénitent ne vit personne dans les confessionnaux. Il fit demander le Père ***; il reçut pour réponse : Veuillez monter au premier, il vous confessera dans sa chambre. En général, c'est un honneur que font les Jésuites à leurs pénitents que de les entendre en particulier : on n'est pas confondu avec le vulgaire comme à la chapelle.

Saint-Hermenegilde connaissait la porte du Père ***; il frappa, et bientôt il fut aux pieds du confesseur.

— Mon Père, c'est moins pour me confesser que je viens vous trouver aujourd'hui que pour

vous consulter sur certaines idées qui me préoccupent.

Tout Jésuite est naturellement un homme de fine casuistique, il ne serait pas Jésuite sans cela. L'amour-propre se plaît à ces consultations; cela est plus attrayant que d'entendre toujours la même ritournelle sur la violation des Commandements de Dieu et de l'Église, sur les sept péchés capitaux et les trois vertus théologales. A ce mot : — Je viens vous soumettre un cas, — pas de confesseur qui ne s'émoustille, surtout si le mot vient de quelque pénitente haut huppée. Il y a peut-être au bout de cela ou une vocation religieuse ou une donation pour le couvent ! Le Père écoute donc avec une attention marquée.

La question posée brusquement par l'excentrique personnage fut celle-ci :

— Mon Père, est-il permis de tuer un ennemi de l'Église et du pape ?

— Mon enfant, il n'est permis de tuer personne, *non occides*.

— Je comprends bien, il n'est pas permis de tuer son prochain; ce n'est pas sur cela que j'ai le moindre doute. Mais, quand il y a des hommes qui, comme les grands révoltés contre l'Église, peuvent causer le mal au sein de la société, entraîner des pays entiers dans la révolte contre

Rome, des hérétiques enfin, est-ce que ce n'est pas un bien d'en débarrasser l'Église?

— Oui, si cela se fait par un jugement régulier.

— Mais un jugement régulier n'est possible que lorsque l'Église a ses tribunaux et que le bras séculier exécute les sentences de ces tribunaux. Hors de là, ce que vous dites est impossible. Aussi vos nombreux théologiens ont-ils déclaré légitime de tuer les rois qui nuisent à l'Église, parce qu'il n'y a pas de tribunaux auxquels ces coupables veuillent obéir.

Les Jésuites n'aiment pas, et ils ont raison, qu'on leur parle des décisions théologiques de leurs devanciers en faveur du régicide.

— O mon enfant! de quoi vous occupez-vous là? Laissez nos Pères et leurs livres sur cette question dormir en paix, les uns dans leur tombe, les autres dans les bibliothèques. Tout cela c'est de l'histoire ancienne.

— Pas si ancienne que vous pensez, mon Père. Tout à l'heure, en longeant le Panthéon souillé des cendres des deux grands coupables contre l'Église, je me disais que celui qui aurait débarrassé le catholicisme de M. Arouet de Voltaire aurait prévenu bien du mal.

— Je ne nie pas le mal fait par M. de Vol-

taire, mais le moyen expéditif que vous proposez n'est pas exécutable. Qui aurait le droit d'aller ainsi se faire le vengeur de la vérité?

— Mais, mon Père, un fervent catholique! Ce que Judith a fait pour son pays, Jacques Clément pour conserver le catholicisme en France, Châtel, Ravaillac même, qui doutait avec raison de la conversion sincère de Henri IV, d'autres ne pourraient-ils pas le faire contre des ennemis avoués de l'Église et du pape?

On le voit, cette idée « un ennemi de l'Église et du pape » était l'idée fixe, que j'appellerai, pour me faire comprendre, la monomanie de cet homme. Je ne veux pas reproduire ici les plaidoyers des avocats en cour d'assises, en faveur de tous les criminels qui ont versé le sang, pour établir qu'il y a eu, dans leur vie, une heure fatale où le cerveau de ces hommes s'est pris, où une idée vertigineuse s'est emparée de toute la raison, et n'a plus laissé de place à la conscience. Cette théorie est très-dangereuse. L'homme n'est pas moins coupable, avant le moment précis où il a perdu la tête, c'est l'expression vulgaire mais juste, de n'avoir pas exercé sur lui-même la salutaire vigilance de la réflexion. Cependant le fait physiologique n'en subsiste pas moins; et je crois que Saint-Hermenegilde, depuis le fameux

sermon qui lui avait montré les gloires du martyre quand on se dévouait corps et âme à l'Église et au pape, surtout depuis la récente lecture du *Nouveau Montan et de la nouvelle Priscille*, était déjà venu à cet état inscient du fanatisme où un crime accompli paraît une œuvre méritoire, parce que ce crime se déguise, dans un cerveau irrité et malade, sous la folle idée de venger Dieu lui-même.

Je suis convaincu que Saint-Hermenegilde, aux pieds de son Jésuite confesseur, avait à peu près oublié qu'il haïssait dans Loubaire un rival, pour ne voir en lui qu'un nouveau Luther qui allait bouleverser le catholicisme et contribuer à chasser le pape de son siége pontifical. Les passions, arrivées à certaines hauteurs de leur mouvement ascensionnel, peuvent subir de semblables transformations.

Le Jésuite ici, ignorant complétement quelles pensées sinistres couvaient, comme une lave incandescente prête à s'ouvrir un cratère, dans l'âme de feu de son pénitent, soit manque de pénétration, soit habitude de subtilité scolastique, répondit mollement à l'argumentation.

— Il faut distinguer les époques : les temps sont bien changés. Ce qui a pu paraître une nécessité du temps serait jugé plus sévèrement

aujourd'hui ; et je puis vous affirmer que la théorie du régicide et des autres assassinats religieux et politiques est complétement abandonnée des théologiens de notre compagnie.

— Mais, mon Père, reprit l'homme, qui ne se rendait pas pour si peu, l'Église est infaillible. Ce qu'elle a trouvé bon un jour ne peut pas être mauvais le lendemain. Quand le concile de Latran (1) commandait aux princes d'exterminer les hérétiques et les simples suspects d'hérésie, sous peine d'être excommuniés eux-mêmes, et, en cas d'opiniâtreté, d'être dépouillés de leurs terres par de fidèles catholiques, une fois leurs sujets déliés du serment de fidélité; quand ce grand concile accordait à ceux qui prendraient les armes pour exterminer les hérétiques, les mêmes priviléges, les mêmes indulgences qu'aux croisés partant pour la terre sainte, c'était bien légitimer hautement l'usage du glaive pour la défense de la foi?

---

(1) « *Compellantur sæculares potestates... quod universos hæreticos pro viribus exterminare studeant.*

« *Si vero dominus temporalis terram suam purgare neglexerit ab hac hæretica fœditate, excommunicationis vinculo innodatur. Et si satisfacere contempserit infrà annum, significetur hoc summo pontifici, ut ei tunc ipse vassalos ab ejus fidelitate denuntiet absolutos et terram exponat catholicis occupandam qui eam, exterminatis hæreticis, sine ullà contradictione possideant.* »

— Sans doute, on considérait les choses sous ce point de vue, dans ce temps-là. Je le reconnais : les textes sont formels. Mais l'Église aujourd'hui ne se porterait pas à ces dures extrémités.

— Mais, mon Père, les hommes les plus doux, tels que saint François de Sales, ont dit nettement que l'Église avait le droit de se défendre, par la force, contre ses ennemis. Et, si j'ai bonne mémoire, une autorité non suspecte, le Père Lacordaire, dans ses premières Conférences à Notre-Dame (1), a pu affirmer que le sang a été légitimement versé pour la cause de l'Église, par voie de défense. Vous le voyez, je suis fort dans ma thèse.

Et une espèce de joie sauvage brillait dans les yeux de cet insensé, comme s'il se fût trouvé plus puissant en logique, plus savant en théologie même que son Jésuite, objet pourtant, à ses yeux, d'une profonde vénération.

— Mon enfant, je vous ferai toujours la même réponse. Nos Pères ont abandonné, en pratique, la théorie de l'emploi du glaive en matière religieuse et politique.

Saint-Hermenegilde ne put pas tirer autre

(1) *Conférences de Notre-Dame*, 1835, page 150.

chose de son Jésuite. Évidemment on ne l'avait pas convaincu; et une volupté stupide errait sur ses lèvres, lorsqu'ayant reçu la bénédiction de son confesseur, il descendit du premier étage, sortit de la maison des Jésuites et prit le chemin de la rue Cassette.

XIX

LE CHEVALIER DE MARIE

— Mon révérend Père n'est pas fort, se disait Saint-Hermenegilde en montant dans son petit appartement de la rue Cassette. Décidément, chez M. Falot, on est plus sévère sur les principes; et, certes, si je demandais à l'abbé Sorel ce qu'il faut penser des décisions de l'Église sur l'emploi du glaive en faveur de la vérité, il ne ferait pas... Saint-Hermenegilde allait presque dire : de jésuitisme, mais il se reprit : il ne ferait pas de distinction, et il dirait comme moi : L'Église est infaillible; elle ne peut pas avoir dit « oui » il y a six siècles et dire « non » aujourd'hui, parce qu'elle n'a plus son ancienne influence. Ces bons Pères veulent tout ménager;

ce n'est pas ainsi qu'on défend la vérité. Moi, je crois qu'il faut de l'énergie et qu'on perd tout avec de la faiblesse.

Le déjeuner était servi. Enchanté de trouver de si belles choses et de se sentir si bien ferré en théologie, ne voyant que son idée, rapportant tout à cette idée, éprouvant ces voluptés âcres d'une intelligence qui se passionne pour une détermination qu'elle se forge grande et héroïque, notre homme se mit à table : il avait presque de la gaieté.

— N'y a-t-il plus de ce vieux vin de Jurançon? dit-il à sa gouvernante. Nos anciens aimaient ce vin-là, et il inspirait les gros jurons de ce misérable Henri IV.

Bientôt une bouteille de ce vin ardent et traître fut apportée sur la table; il y eut un moment de calme dans le cerveau de Saint-Hermenegilde. L'ange était parti depuis plus de quarante-huit heures; la bête restait, elle avait faim dans ce moment.

Quand le déjeuner, où les libations furent assez copieuses, fut terminé, les idées qui obsédaient le jeune comte reparurent plus ardentes, plus impétueuses. Son regard tomba sur des armes ciselées dont il avait fait l'acquisition récente. Il y avait là un ravissant petit poi-

gnard au manche d'ébène délicatement incrusté de nacre, œuvre de la Renaissance, véritable bijou de musée. Cette arme exerça sur lui une espèce de fascination. Il la prit, l'admira, en vit l'acier bleuâtre indiquant une bonne trempe ; la gaîne était aussi artistement travaillée que l'arme elle-même.

— Cela est bon, se dit-il.

Et, sortant impétueusement, après avoir glissé l'arme sous son vêtement, il prit un fiacre à la place Saint-Sulpice, en disant ce mot :

— Cocher, place des Petits-Pères !

C'était une heure de l'après-midi où peu de visiteurs se rendent à l'église Notre-Dame des Victoires ; il n'y avait que la bonne femme, marchande de cierges et de petits livres pieux, placée près de la porte; la nef était vide, absolument vide.

Saint-Hermenegilde prit dévotement de l'eau bénite ; il marcha rapidement dans l'allée qui sépare les doubles rangées de chaises, et tournant à droite, il se précipita plutôt qu'il ne se rendit à la chapelle de la Vierge.

Se voyant complétement seul, il s'exalta de cette solitude qui impressionne toujours dans une église. Comme il était superstitieux par nature, il lui vint l'idée singulière que la Vierge avait

voulu qu'il fût seul pour lui faire plus librement son vœu. Il se prosterna d'abord devant sa statue.

— Qu'elle est grande ! qu'elle est belle ! Cet air de dédain qu'on lui reproche, il lui va bien. Elle a raison : elle foudroie du regard les hérétiques, les ennemis de l'Eglise et du pape !

Il ne sortait pas, on le voit, de cette formule.

Puis, prenant le poignard, le regardant avec un amour frénétique :

— O Vierge ! ô Reine toute-puissante du ciel et de la terre ! ô toi qui tues toutes les hérésies dans le monde (1), je me voue à toi ! je me fais le défenseur de ton Fils et de son représentant sur la terre. Je les vengerai ! Je dépose ce poignard à tes pieds, ô Immaculée ! bénis ce poignard, pour qu'il frappe tes ennemis ! Je ne serai que l'humble instrument de ta puissance, mais je sauverai la France et le monde catholique du fléau de l'hérésie. O Immaculée ! armemoi ton chevalier !

Et baisant le poignard déposé sur l'autel aux pieds de la statue, le chevalier de Marie le mit sous son vêtement, avec le respect qu'on porte aux choses saintes.

---

(1) *Cunctas hæreses interemisti in universo mundo.*

Il se releva, et sortit fier, la tête haute, l'œil en feu, de l'Eglise.

Toute la journée, jusqu'à six heures du soir, où il dîna chez lui et s'excita encore par une seconde bouteille de vin de Jurançon, il rôda dans les rues de Paris, se croyant un héros que tout le monde devait regarder, se rappelant Judith délivrant le peuple de Dieu et bénie de générations en générations, et le fameux Jacobin frère Jacques Clément, duquel on disait dans les chaires : « Heureux les flancs qui ont porté le bienheureux Jacques Clément ! » et à qui Sixte-Quint prodigua l'admiration en plein consistoire de cardinaux (1).

(1) « Cette mort qui donne tant d'admiration sera crue a peine de la postérité. Un très-puissant roi, entouré d'une foate armée, qui a réduit Paris à lui demander miséricorde, est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre religieux. Certes, ce grand exemple a été donné afin que chacun connaisse la force du jugement de Dieu. » (Paroles de Sixte-Quint aux cardinaux, en leur apprenant l'assassinat d'Henri III par Jacques Clément.)

XX

LE CÉNACLE

C'était le jeudi... 1864 : il y avait réception habituelle à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, chèz l'évêque Laurent.

Toute la soirée avait été pluvieuse. Loubaire, pour se rendre de la rue Barouillère, avait pris une voiture, contrairement à ses habitudes de vie si simple. Il venait de recevoir une lettre de sœur Thérèse qui lui annonçait les progrès de la doctrine nouvelle dans plusieurs villes qu'elle avait parcourues depuis Lyon jusqu'à Aix. Partout s'organisaient, selon le plan que nous avons indiqué, les Entretiens et lectures sur les questions religieuses. Le livre *l'Eglise nouvelle*

avait mis le feu au milieu de ces populations enthousiastes du Midi, et pendant que les uns avaient des anathèmes contre « *la nouvelle Priscille,* » les autres accueillaient avec un chaud amour le langage doux et élevé de cette femme qui remplissait avec une dignité de reine la haute fonction de l'apostolat nouveau parmi les femmes, jusque-là égarées par la Secte et entraînées, sans en soupçonner le danger, dans le courant du mysticisme. La lettre était simple et touchante. Elle disait les joies de Thérèse à la vue des bénédictions que la Providence attachait à son ministère. C'était la langue apostolique dans les premiers âges de l'Église, quand « la Bonne nouvelle » venait éclairer, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, des âmes qui avaient honte de leur passé, faisaient pénitence de la vie sensuelle où elles avaient passé tant de jours et se déclaraient hautement chrétiennes.

Maintenant que la grande doctrine évangélique a imprégné de sa séve le monde moderne, la parole nouvelle avait à demander moins de sacrifices aux âmes ayant soif de vérité et d'amour. Il n'y avait plus d'idoles à fouler aux pieds, de tyrannie sur les esclaves à proscrire du sein de la société croyante, de sentiment d'équité à faire triompher dans les relations de la

vie et les débats des intérêts matériels. Tout cela est devenu la morale pratique des honnêtes gens, au sein de notre civilisation. Il fallait montrer plus vives, plus dégagées de la rouille des âges, ces saintes doctrines évangéliques, source de la grande révolution qui avait changé la face de l'Occident depuis dix-huit siècles et qui devait continuer ses bienfaits pour le reste de ce globe encore plongé dans les ténèbres de la mort.

Thérèse, dans toutes ses lettres, que j'appellerai apostoliques, mais surtout dans celle-ci, que Loubaire allait communiquer à la famille des frères réunis chez l'évêque, avait très-net le sentiment de l'œuvre nouvelle. Comme toutes les femmes qui sont douées du sens pratique, elle allait au but avec la simplicité et le calme, indice des grandes choses. C'était là la source de ses triomphes. Et Loubaire ne s'était pas trompé en pressentant que la jeune femme de la Vallée du Lys avait en elle l'étoffe d'un apôtre, tel que le demandait la situation nouvelle du monde, après les tempêtes sociales qui l'avaient bouleversé.

Madame de Tourabel, de plus en plus disciple ardente et courageuse de Loubaire, dont elle aimait la sève méridionale, était venue en voi-

ture; mais, comme il pleuvait à torrents, elle avait renvoyé son équipage, avec ordre de revenir la chercher à onze heures, dernière limite des soirées de l'évêque. L'abbé de Cambiac était arrivé l'un des premiers; il était voisin de l'évêque, ayant pris un petit appartement dans la rue de la Chaise. Quelques curés de Paris, des aumôniers, des membres du chapitre de Saint-Denis, l'évêque de ***, qui l'un des premiers avait compris l'importance de la transformation religieuse, des femmes du monde, que l'exemple de madame de Tourabel avait entraînées, quelques femmes de bien d'une condition moins élevée, dont l'évêque Laurent avait pris la direction et qui exerçaient dans Paris l'apostolat le plus fructueux dans cette classe intermédiaire, si nombreuse et si influente qu'elle compte aujourd'hui comme un élément nouveau au sein de la société française, classe que le mouvement des affaires fera grandir encore et qui est appelée à une grande destinée sociale; telle était la réunion de ce jour à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume. C'est ce que Loubaire appelait « le Cénacle. »

Quand il entra, il fut accueilli par l'évêque avec une distinction marquée. Cet homme avait prodigieusement gagné, depuis que nous l'a-

vons connu subissant une puissante transformation dans l'infirmerie de l'hospice de Bigorre. Le malheur, le travail, avaient été son école; les natures vulgaires y succombent, les natures d'élite s'y retrempent et en sortent toutes faites aux grands combats. L'évêque Laurent avait plus de talent, plus de distinction d'esprit; l'abbé de Cambiac, des connaissances plus complètes, plus étendues; les autres frères, dans le clergé, dans le monde laïque, plus de connaissance du monde, d'habileté pratique de la vie; les femmes plus de souplesse ingénieuse pour faire avancer l'œuvre nouvelle; mais, de toute la Famille des Frères, l'âme la plus virile était celle de Loubaire. Il s'échappait maintenant de cet homme comme un parfum de vertu reconquise. Ceux qui sont tombés, quand ils rentrent dans le bien, aiment autrement ce bien que ceux qui n'ont jamais faibli et qui ont suivi, toute paisible, la voie normale de l'honnêteté et de la justice; les uns sont des Jean le Bien-Aimé, familiers avec le Maître et pouvant caresser la colombe, en parlant toujours du bonheur d'aimer; les autres sont des Paul terrassés au milieu de leurs projets de sang et de haine, et aimant ensuite de toute autre manière, parce qu'ils ont été mauvais et persécuteurs; on

se plaît auprès des uns : on y trouve la vertu douce; on admire les autres : ils ont la vertu héroïque.

On ne s'étonnera donc pas de la haute position que ses malheurs, ses luttes, son contact avec le précurseur, Julio le martyr, avaient faite à Loubaire, au sein de la Famille des Frères. Il y avait en lui du saint Paul et du saint Augustin.

Les conversations s'engagèrent bientôt sur le sujet habituel, les conquêtes de la parole nouvelle. « Le Livre, » on ne nommait jamais autrement l'œuvre de l'évêque Laurent et de Loubaire, suivait sa voie de conquête. C'était un ferment plein de force gonflant la pâte pour lui donner la saveur; c'était le coin entré vivement dans le marbre des carrières et devant faire éclater des blocs énormes ; c'était la grande voix destinée à réveiller le siècle, les uns de leur indifférence, les autres de l'immobilité dans laquelle on voulait absorber l'instinct religieux de l'humanité comprimé et abêti.

Comme Loubaire s'était trouvé naturellement l'instrument le plus hardi de l'œuvre transformatrice, que sa position non officielle lui laissait toute liberté, qu'il n'avait pas, ainsi que l'évêque, l'abbé de Cambiac et les autres mem-

bres du clergé attachés aux idées nouvelles, des ménagements de toute sorte à garder vis-à-vis de l'autorité, du reste très-impartiale et très-bienveillante à Paris, c'était lui qui était devenu le centre de toute la correspondance.

La Secte, qui savait cela, avait jeté contre lui le plus de haine, et nous avons vu que c'était pour elle « le nouveau Montan. »

Par instinct, l'erreur persécute et flétrit : il ne lui suffit pas de haïr. Le disciple de Julio ne s'était jamais ému ni des attaques criardes et de mauvais goût de la *Mappemonde* et des *revues* prétendues *catholiques*, ni des encycliques de l'illustrissime Bigut, dont l'évêque de *** envoyait toujours des copies à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume : — La Secte se fâche, disait-il, tant mieux ! elle est battue. Les forts ont la victoire silencieuse. Ce sont les agonisants qui poussent des cris de rage et de désespoir.

On comprend que Saint-Hermenegilde, fortement épris de Thérèse, que nulle parole de refus n'avait pu rebuter, cherchant toutes les occasions de se rendre où se trouvait sœur Thérèse, eût tout fait pour être admis chez l'évêque Laurent, où Thérèse se rendait chaque jeudi. Madame de Tourabel, toujours bonne, toujours amie, ménageant la synagogue et les Jésuites, qu'elle

craignait à cause de son monde à elle, avec lequel elle ne voulait pas rompre brusquement, même dans l'intérêt de l'œuvre nouvelle, n'avait pas pu s'empêcher de présenter le jeune comte chez l'évêque Laurent. Saint-Hermenegilde avait tant insisté pour cela, qu'il lui avait été impossible de le refuser. D'ailleurs, cet homme, que la passion agitait et poussait aux idées extrêmes, luttant entre ses théories jésuitiques et les grandes idées qu'il avait lues dans l'*Eglise nouvelle*, et qui l'avaient frappé malgré lui, s'était dit quelquefois qu'en adoptant la foi de Thérèse, peut-être il adoucirait cette tigresse et s'en ferait aimer. D'un autre côté, les Jésuites, dont l'espionnage est si bien organisé, avaient intérêt à ce que l'un des leurs pût pénétrer dans « le Cénacle. » — On savait très-bien chez eux que c'était ainsi que, dans la Famille des Frères, on appelait les réunions de la rue Saint-Guillaume.

Les révérends Pères, qui étaient instruits de la conversion de madame de Tourabel, qui faisaient suivre tous les prêtres de Paris fidèles à ces réunions et transmettaient exactement au triumvirat les moindres faits qu'ils pouvaient recueillir par leurs agents, avaient trouvé très-bien que Saint-Hermenegilde fréquentât

le salon de l'évêque-chanoine. Ils l'en avaient félicité; et lui, tout fier de cette approbation, allait examiner chaque visage, retenir chaque entretien, puis reproduire, avec sa tête de feu et sa mémoire prodigieuse, devant les Jésuites, les réunions auxquelles il pouvait assister.

Les réunions où il voyait le moins étaient celles où se trouvait sœur Thérèse. Ces jours-là, silencieux et sombre, il s'absorbait dans la contemplation de la beauté de la femme dont il s'était épris et qu'il aimait maintenant sans espérance. Depuis son entretien secret avec Denis, qui lui avait révélé tout ce qu'il avait pu apprendre du passé de Loubaire et de Thérèse, sa jalousie contre Loubaire avait pris un développement terrible; et dans ces soirées, lorsque tous les esprits étaient absorbés, soit par la lecture de lettres intéressantes venues de tous les points du monde civilisé où avait pénétré l'*Eglise nouvelle*, soit par des narrations animées, quelquefois par de petits discours de l'évêque ou de l'abbé de Cambiac ranimant les courages, ouvrant l'avenir à l'espérance, Saint-Hermenegilde éprouvait une volupté de bête féroce à s'arracher de la vue de l'objet aimé pour jeter sur Loubaire le regard homicide de la haine. Il passait de longs moments à cette rage voluptueuse qu'il ne

pouvait assouvir, et c'était entre un amour violent et une jalousie forcenée qu'il dépensait les heures où il lui était permis de se trouver avec Loubaire et Thérèse, soit chez l'évêque, soit chez madame de Tourabel. Celle-ci, à qui ce double mouvement de la nature passionnée du jeune comte n'avait pas échappé, commençait à se repentir d'avoir introduit une âme aussi emportée, aussi extravagante, au milieu du troupeau paisible des frères, mais il était trop tard. Comment lui fermer la porte? comment dire à l'évêque: « Ne recevez plus cet homme que je vous ai présenté? » Cela n'était pas possible.

Tout ce qu'elle put faire fut de prévenir l'évêque et Loubaire qu'il était prudent de se tenir sur ses gardes, chaque fois que Saint-Hermenegilde serait présent. Recommandation à peu près sans but. Quand une grande œuvre marche, on dédaigne ces petits obstacles.

Ce jour-là, jeudi... on n'avait pas vu le Saint-Hermenegilde, à la grande joie de Loubaire, qui avait une répulsion secrète et invincible pour « cette tête pointue, » comme il l'appelait. Bien des fois il avait dit à sœur Thérèse qu'il ne comprenait pas toutes les faiblesses de madame de Tourabel pour cette espèce de fou; mais, comme il était accoutumé à se dominer lui-même, qu'il

s'était donné pour modèle la douceur et la tolérance parfaites de Julio, Saint-Hermenegilde était devenu pour lui un exercice d'indulgence et de charité. Il conversait avec cet homme, en triomphant de ses répugnances ; et, sentant qu'il était son ennemi, il apprenait à l'aimer pour pratiquer la plus haute et la plus difficile des vertus recommandées par le divin Maître.

Tout à coup, vers les dix heures et demie, au moment où les entretiens étaient le plus animés, où les différents groupes formés dans les deux salons commentaient la jolie lettre de sœur Thérèse, qui venait d'être lue par Loubaire, la grosse voix du valet de chambre de monseigneur annonça M. le comte de Saint-Hermenegilde.

Loubaire tressaillit à ce nom : une impression inconnue, espèce de terreur inexpliquée dans cette âme si peu accessible à une crainte, s'empara de lui. Il sentit une sueur froide mouiller son front. Comme une image sombre, quelque chose qui lui apparaissait pour la première fois de sa vie passa fugitivement devant son regard. Il domina bientôt ces impressions de tristesse, ces vagues mais douloureux pressentiments.

Saint-Hermenegilde salua l'évêque, qui fut poli pour lui et eut un sourire. Il salua madame de Tourabel, gracieuse comme à l'ordinaire et ne

laissant rien deviner de la profonde peine qu'elle ressentait d'avoir introduit chez l'évêque cet étrange personnage. Il alla s'asseoir ensuite auprès d'un groupe fort animé, moins pour écouter l'entretien que pour suivre Loubaire du regard et continuer son œuvre d'exécrable haine.

Saint-Hermenegilde fut bientôt oublié; les entretiens continuèrent aussi chauds qu'auparavant, aussi pleins d'enthousiasme et d'espérance. L'abbé de Cambiac avait pris la parole, et, avec sa douce voix et son bon regard, électrisant l'assemblée :

— Messieurs, avait-il dit, l'avenir est à nous! Quand j'étais dans les tristesses d'une vie religieuse où régnait la routine et qui conduisait l'âme à l'étiolement, je rêvais la résurrection du monde moral. L'Eglise m'apparaissait comme le pauvre Lazare dans son tombeau, enveloppé de langes depuis quatre jours, et exhalant l'odeur du cadavre, *quatridianus jam fetet*. Ce que j'apercevais dans le lointain, ce jour de salut recommençant à luire sur les âmes que je ne prévoyais pas devoir se lever avant un demi-siècle, voici que la radieuse œuvre nous illumine déjà. Oh! plus que jamais soyons frères! reprenons l'œuvre de l'amour de fraternité si bien compris de l'Eglise naissante,

amorem fraternitatis! C'était bien nouveau sous les règnes de Caligula et de Néron. C'est moins étrange en plein XIXe siècle. Mais quand des insensés viennent prêcher l'Évangile en enseignant qu'il ne faut rien aimer, que le renoncement est l'idéal de l'idée chrétienne, que les affections pures de la vie détournent de Dieu, que la perfection c'est de faire table rase dans l'âme pour n'y laisser que des contemplations stériles et les aspirations de l'amour mystique, il faut se hâter de dire au monde, qui a encore de la foi, qu'on le trompe grossièrement, que ces théories de perfection sont la négation même de l'Evangile, que l'idéal divin est le Christ, qui a aimé et beaucoup aimé, que la grande loi de l'avenir du monde sera de réunir les hommes par le lien plus étroit que jamais de la solidarité et de l'amour.

Soyons forts de ces grandes et saintes doctrines apportées de nouveau au monde! La célèbre prophétie de Joseph de Maistre, au commencement de ce siècle, se réalise : « C'est une révélation nouvelle de la révélation; » parole d'une immense profondeur et qui fait beaucoup pardonner à cet homme de paradoxe, dont l'école théocratique et absolutiste a fait tant de mal à l'Eglise.

Oui, nous révélons de nouveau la révélation, parce que le monachisme, la scolastique, la casuistique, le formalisme, le mysticisme l'avaient étouffée sous leurs ténèbres. Nous reprenons le divin flambeau pour le placer sous le regard du monde. Et cette lumière ne tombera pas en vain sur les âmes.

Soyons forts et soyons fiers! la moisson blanchit. Après nous, d'autres verront les splendeurs de l'Eglise nouvelle, que nous n'apercevons encore que dans son premier dégagement de la chrysalide. A nous l'époque douloureuse, les vagissements du berceau, les crises soulevées par la haine, par le fanatisme ; à nous les inimitiés, le combat, la persécution ; à nous les paroles qui maudissent et le glaive qui tue!

Mais l'histoire des grands changements dans l'humanité est toujours une histoire de martyrs. La vérité ne triomphe qu'en lassant ses bourreaux.

Bénissons Dieu des succès de la parole nouvelle! Notre sœur Thérèse voit fructifier son apostolat. Les femmes avaient tout compromis. Maintenant tout sera sauvé par elles.

Ces douces et bonnes paroles de l'abbé de Cambiac furent un charme pour le fervent auditoire. Elles impressionnèrent même un moment

l'ardent Saint-Hermenegilde. Mais la haine reprit bientôt le dessus.

On le vit, quelques moments encore, jeter des regards de flamme sur Loubaire. Bientôt il sortit.

Onze heures arrivèrent. Peu à peu les visiteurs quittèrent le salon de l'évêque Laurent. Il ne resta que Loubaire. Il ne s'expliquait pas à lui-même une idée persistante qui lui faisait craindre de sortir. Il songea qu'il pouvait gagner vingt-quatre heures d'avance pour sa réponse à sœur Thérèse, en mettant, dès le soir même, sa lettre dans une des boîtes ouvertes la nuit.

Il demanda à l'évêque la permission d'écrire cette lettre ; et il entra dans le cabinet de travail, où il s'installa.

Sa lettre à sœur Thérèse fut assez longue. Elle était empreinte d'une vague tristesse. Il lui faisait force recommandations pour son voyage : — les accidents de chemin de fer ne sont pas rares; on peut se trouver en face d'un bandit, d'un fou furieux, et autres banalités de ce genre. Le tout pour dire : « Soyez prudente, » recommandation inutile pour une femme de l'âge et de l'expérience de son amie. Il ajoutait, toujours sous l'impression de la même idée :

« La vie est si courte ! une séparation de quelques jours peut être la dernière. O Thérèse, que le premier de nous qui perdra l'autre lui garde son souvenir bien doux dans le cœur ! Comment se fait-il qu'on oublie si vite les amis qu'on a perdus ? Vous ne commettrez pas pour moi cette lâcheté, ma digne amie.

« Ce soir, je suis dans les idées noires, je ne sais pourquoi. Je vous écris cependant de notre très-cher Cénacle, avec l'encre et la plume de notre saint ami. Tout est paix, espérance autour de nous : nous travaillons pour Dieu. Je ne devrais pas être triste, et je me surprends à penser à vous, comme si notre séparation devait être éternelle. Quelle singulière chose ! je n'ose pas vous écrire : « Adieu, Thérèse, » comme si ce mot devait être l'adieu dernier de la vie.

« Vous me gronderez, vous ferez bien. Est-ce qu'on devient enfant, en prenant un peu d'âge? Il faut pourtant laisser coucher ce bon monseigneur. Je clos ma lettre en vous disant le mot du cœur. »

L'évêque faisait ses prières quand la lettre fut terminée. Loubaire ne voulut pas l'interrompre; il lui fit un signe d'adieu, baisa son anneau et sortit. Il n'y avait dans le vestibule qu'un seul domestique auquel il dit un bonsoir

affectueux ; l'escalier était éclairé. Il le descendit lentement. Quoique la pluie eût cessé, le temps était sombre; de longs nuages gris, s'imbriquant les uns sur les autres, les uns quelquefois emportés par un courant plus rapide, s'étendaient en nappes immenses au-dessus de Paris. En traversant la cour, au moment de prononcer le mot vulgaire : « Le cordon, s'il vous plaît ! » la pensée lui vint d'éviter la rue Saint-Guillaume, d'ordinaire sombre et complétement solitaire, et de suivre la rue de l'Université, la rue du Bac, pour rejoindre la rue de Sèvres et arriver ainsi chez lui, par des rues passagères et bien gardées. Il se rappela son courage d'autrefois, lorsque, gravissant le long des cascades de la Vallée du Lys, il ne ressentait rien du vertige, lorsque dans la nuit, revenant des villages, il se trouvait au milieu des gorges profondes des montagnes. Il y avait à rire, pensa-t-il en lui-même, de cette frayeur à suivre la paisible rue Saint-Guillaume. Quand il eut retiré sur lui la porte de l'hôtel, la rue était complétement déserte, et l'oreille n'entendait que ce vague bruissement des voitures qui résonne dans le lointain, avec un murmure continu, comme le bruit des vagues sur les dunes de l'Océan. Il se mit à suivre la direction du midi

pour rejoindre la rue de Grenelle, de là la rue de la Chaise, enfin celles de Sèvres et de la Barouillère.

La pluie de la soirée avait lavé les pavés de la rue, et le grès brillant répétait la pâle lueur des réverbères. Il suivit le trottoir du côté de l'hôtel d'où il venait de sortir. Toujours même silence, même désert. Au moment où il allait traverser la rue Saint-Dominique, il lui sembla qu'une ombre se dessinait sur le mur des maisons en face desquelles il allait bientôt passer, quand cette rue serait franchie. C'est là, en effet, l'endroit le plus resserré et le plus obscur de la rue Saint-Guillaume. La voirie parisienne n'y a pas encore fait établir de trottoir. D'énormes pavés inclinés en talus, séparés de distance en distance par ces grandes bornes de calcaire grossier, les seules qui autrefois protégeassent le passant contre le moyeu des roues et contre les éclaboussures du ruisseau, se montraient là encore, comme pour donner au visiteur étranger un échantillon du vieux Paris. Loubaire pouvait éviter ce pavé incliné et glissant, en prenant l'autre côté de la rue, mais c'était devant lui la ligne droite, et puis il commençait à rougir un peu de ses frayeurs d'enfant.

— Marchons donc! se dit-il.

Et d'un pas ferme, après avoir jeté un regard rapide des deux côtés de la rue Saint-Dominique, également déserte en ce moment, il se trouva sur cette partie du pavé que nous venons de décrire. La maison qui longe ce côté de la rue est un vaste atelier d'imprimerie qui n'a que de petites fenêtres très-élevées au-dessus du sol; le mur est lisse, mais gris de vétusté et de l'éclaboussure des eaux pluviales.

Loubaire était à peu près vers le milieu de cette maison mal éclairée par le réverbère, quand l'ombre qu'il avait cru apercevoir d'abord se redressa tout à coup. Un petit homme qu'il reconnut à l'instant, se précipita sur lui, et, avec l'élan du chat-tigre sur sa proie, lui enfonça un poignard en pleine poitrine, en lui disant :

— Meurs, ennemi de l'Eglise et du pape!

Loubaire poussa un grand cri et tomba.

L'assassin resta un moment immobile, comme pour s'assurer que la victime était bien frappée. Loubaire était sous ce regard de bête fauve. Il eut assez de force pour lui dire :

— Saint-Hermenegilde, je vous pardonne... Sauvez-vous !...

Cependant le sergent de ville du quartier ve-

nait de quitter la rue Taranne et suivait la rue Saint-Dominique.

Les cris : — Mon Dieu ! mon Dieu ! — l'attirèrent. Il se précipita vers le point d'où partaient ces cris plaintifs.

Déjà Loubaire articulait plus péniblement ses paroles. Il put dire cependant qu'on le fît porter au n° 16 de la rue Saint-Guillaume.

L'assassin, après avoir suivi la rue Saint-Guillaume, avait pris la rue de Grenelle, et, rendu au carrefour de la Croix-Rouge, s'était perdu dans les petites rues du quartier Saint-Sulpice. Il échappa complétement à tous les regards.

L'évêque Laurent, averti aussitôt par le concierge de l'hôtel, se précipita dans la rue, suivi de ses domestiques ; on porta péniblement Loubaire jusque dans le salon, où on lui prépara une couche commode. L'homme de l'art arriva. Il pansa la plaie, mais elle était trop profonde; le fer meurtrier avait atteint l'organe indispensable à la vie. Loubaire n'avait que quelques minutes à vivre.

La justice, prévenue aussitôt par la police, se présenta chez l'évêque, pour y recevoir la déclaration du mourant.

Loubaire refusa de donner aucun détail sur

l'assassin, et quoiqu'il l'eût parfaitement connu, il ne voulut pas le nommer. La justice se retira.

Le mourant voulut être seul avec l'évêque son ami. Il demanda une dernière fois le pardon des fautes graves de sa vie.

— Maintenant, dit-il, que la volonté de Dieu se fasse sur moi! J'accepte la mort comme une légitime expiation. J'ai souillé un palais épiscopal; je meurs dans le salon d'un évêque. J'ai été violent, je succombe sous les coups d'un violent et d'un fanatique. La parole divine s'accomplit: « Quiconque frappe du glaive périra par le glaive. »

Adieu, mon père! Dites à Thérèse que vous et elle avez eu ma dernière pensée.

Et il tomba dans cette agonie où l'âme, en lutte avec la souffrance, n'a plus avec quelque netteté la notion de ce qui se passe autour d'elle.

Deux jours après, sœur Thérèse, rappelée par une dépêche télégraphique, l'évêque Laurent et tous les frères rendaient les derniers devoirs à leur ami mort victime d'une jalousie et d'une haine religieuse. L'évêque Laurent fit l'absoute. Il ne prononça qu'une seule parole : « Mes frères, celui-ci a été bien grand; il a su pardonner. »

Un silence profond fut gardé sur la mort de Loubaire. Ce crime honteux, cet assassinat commis par fanatisme, eût jeté trop de honte sur la Secte qui, sans être complice de la fureur isolée du monstre, l'avait imprudemment excitée. Les frères de l'Église nouvelle crurent exercer un acte de pardon chrétien en ne disant jamais une parole qui pût faire tomber sur les absolutistes de catholicisme quelque chose de l'odieux de cette terrible vengeance. L'évêque Laurent alla plus loin. Comme il était l'ami du ministre de la justice, il parvint à le convaincre que le seul coupable que l'on pouvait soupçonner était une espèce de monomane, et il obtint que les feuilles judiciaires ne racontassent rien de cet événement. Les bruits qui circulaient s'étouffèrent bientôt, du moment qu'ils ne furent pas accueillis par les journaux.

La douleur de Thérèse ne se raconte pas. Dieu brisait un lien doux à son cœur. Après le martyr que la persécution avait suivi jusque dans l'infirmerie de l'hospice de Bigorre venait le martyr qu'un poignard, béni par le contact d'un autel de Madone, venait frapper, aux premiers jours d'un grand et noble apostolat. Elle fut aussi généreuse que ses deux amis : elle pardonna. Avant de recommencer son laborieux

travail de l'institution des ***Entretiens et lectures*** dans toute la France, elle voulut que les restes ensanglantés de Loubaire allassent rejoindre, au sommet du L'liéris, la tombe de son « saint. » Elle eut le courage d'accompagner le corps jusqu'à la penne où s'élevait le monument gigantesque de Julio. Les mêmes braves montagnards de Campan qui avaient porté Julio voulurent porter Loubaire auprès de son ami. Les grandes choses reproduites sont toujours grandes. Un bloc énorme de calcaire, détaché de la penne, recouvrit la fosse de Loubaire creusée à côté de celle de Julio.

Cette fois, il n'y eut pas d'oraison funèbre; mais l'abbé de Cambiac, qui avait pour ce convoi les pouvoirs ecclésiastiques de l'archevêché de Paris et de l'évêché de T., prononça sur les deux tombes les paroles de l'Église qui consacrent la terre, pour qu'elle soit le reliquaire où repose la dépouille humaine jusqu'au jour de la résurrection.

XXI

LA TRAPPE DE ... EN VALAIS

Le jour même où sœur Thérèse et l'abbé de Cambiac rendaient les devoirs funèbres au disciple de Julio, sur l'un des pics pyrénéens, un étranger, porteur d'une valise contenant des valeurs, arrivait au couvent de la Trappe de ..., dans le Valais. Il demandait le supérieur du couvent, et le priait de se rendre au confessionnal, dans l'église.

Après une heure passée avec le supérieur, cet homme était reçu dans le couvent, et prenait l'habit de trappiste. C'était l'amant désespéré de sœur Thérèse et l'assassin de Loubaire, le comte de Saint-Hermenegilde.

FIN

TABLE DU TOME SECOND

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE NOUVELLE

QUATRIÈME PARTIE

LES FEMMES

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

Paris. Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.